

Châtiments (French Edition)

HANS KOPPEL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HANS
KOPPEL
Châtiments

PRESSES
DE LA CITÉ



HANS KOPPEL

Châtiments

Roman

Traduit du suédois par Hélène Hervieu



Elle avait écrit qu'elle aimait les promenades en forêt et les soirées tranquilles à la maison, et qu'elle cherchait un homme avec une étincelle au fond des yeux. Ça ressemblait presque à une plaisanterie, à une parodie de la personne la plus candide du monde. Elle avait truffé son mail de smileys. Pas une ligne sans un petit visage jaune.

Ils s'étaient parlé au téléphone la veille au soir et avaient décidé de se rencontrer au Gondolen.

Anders trouva, à la voix, qu'elle faisait plus que trente-deux ans. Il la charria un peu, disant qu'elle avait dû poster une photo datant d'il y avait plusieurs années, avec quelques kilos de moins. Alors elle lui en avait envoyé une plus récente, prise à bout de bras avec son portable, juste avant d'aller au lit.

Anders la regarda et se dit qu'elle pourrait avoir cent ans et peser une tonne, il s'en foutait complètement.

Prendre un verre, c'était toujours ce qu'il y avait de mieux. En règle générale, il savait au bout d'une demi-minute si ça valait le coup de poursuivre ou pas. Le dîner, c'était de l'autopunition, on risquait de se retrouver coincé des heures, à afficher un sourire niais, à souffrir le martyre. Non, quiconque possède un peu d'expérience sait qu'il vaut mieux se retrouver autour d'un verre. Si le courant passait, rien n'interdisait d'aller plus loin.

Il était exactement 6 heures et demie. Anders regardait au-dehors les lumières du côté de Skeppsholmen et du Djurgården.

Qu'est-ce qui clochait chez elle ? se demanda-t-il. Sa bêtise sidérante ? Non, ça allait avec son corps. Un rire si strident qu'il vous transperçait les tympans ? Une respiration haletante de vieux chien ? Est-ce qu'elle était frigide ?

Non, du calme, pourquoi se monter la tête ?

Son portable se mit à vibrer. Il répondit.

— Salut, dit-elle. C'est moi. Je suis désolée de ne pas t'avoir rappelé plus tôt. J'ai été aux urgences tout l'après-midi.

— Aux urgences ? Rien de grave, j'espère.

Anders Egerbladh avait toujours su jouer à la perfection les personnes qui ont de l'empathie pour autrui. Il appelait ça avoir de la présence d'esprit. Toute la question était de savoir si cela affecterait ses chances d'aller faire un tour dans sa petite culotte...

— Je suis tombée dans l'escalier et je me suis tordu le pied, répondit-elle. J'ai d'abord cru qu'il était cassé, vu que je ne pouvais quasiment pas m'appuyer dessus.

— Ma pauvre...

Anders prit discrètement une gorgée de bière et avala sans faire de bruit. Il ne fallait surtout pas avoir l'air de se désintéresser de son cas.

— Oh, c'est pas si terrible, reprit-elle. On m'a donné des béquilles et une chevillière. Mais je vais avoir du mal à clopiner jusqu'au Gondolen, alors je me demandais si tu ne pouvais pas plutôt venir ici ? J'ai mis une bouteille de vin blanc au frais.

— C'est super, s'exclama Anders, je veux bien... à condition que ça ne te dérange pas trop... Sinon, on peut se voir une autre fois, si tu préfères.

Mon Dieu, il était vraiment doué.

— Non, ça ne me dérange pas du tout, lui assura-t-elle. Au contraire, j'ai besoin de me changer les idées, après cinq heures passées aux urgences.

— Tu as eu le temps de manger un morceau ? s'enquit Anders. Sinon, je peux te rapporter quelque chose.

— C'est gentil de ta part, mais je n'ai besoin de rien. Mon frigo est plein.

Elle lui donna son adresse et lui indiqua rapidement comment s'y rendre. Anders mémorisa tout ça et décida de passer chez le fleuriste pour lui acheter un bouquet. Ça marchait à tous les coups, sans qu'il sache expliquer pourquoi. Les fleurs et les bulles.

Pour le reste, ça attendrait une autre fois.

Il choisit quelque chose de coloré avec de longues tiges et prit une boîte de sparadraps pour enfants à la pharmacie d'à côté. Ça la ferait rire. Il sentait que c'était un bon plan.

Il remonta d'un pas léger la Katarinavägen, prit la Fjällgatan, comme elle l'avait expliqué, jusqu'à trouver sur la droite Sista Styverns Trappa, un escalier en bois qui reliait la Fjällgatan et la Stigbergsgatan au-dessus.

Le nom de cet escalier devait provenir d'un marin saoul, qui avait dépensé tout son argent, alors que sa femme édentée l'attendait à la maison, avec quatorze enfants accrochés à sa jupe, se dit Anders, qui ne prêta pas attention à la voiture garée dans la rue. Comment aurait-il pu deviner que la femme au volant était la même que celle qu'il venait d'avoir au téléphone et qui, à cet instant, prévenait son mari que l'heure avait sonné.

Anders commença à monter les marches entre ces beaux immeubles anciens récemment rénovés. Il s'imaginait déjà palper le pied gonflé de la femme de ses mains sensibles, la tête penchée avec une expression de compassion, masser ses épaules tendues, hocher la tête, faire signe qu'il comprenait. Avait-elle réellement dû attendre cinq heures ? Ah, le système de soins en Suède était vraiment épouvantable.

Anders ne savait pas que les photos qu'il avait regardées avaient été copiées sur Internet et représentaient une blogueuse hollandaise, mère de famille. Comment aurait-il pu deviner que l'homme qu'il rencontra dans l'escalier avait un marteau caché dans la manche de son manteau ?

Ils se croisèrent au milieu de l'escalier, l'un montant, l'autre descendant. L'homme s'arrêta.

— Anders ? dit-il.

Anders le regarda.

— Tu ne me reconnais pas ? fit l'homme. Le papa d'Annika. Tu te souviens d'Annika, n'est-ce pas ?

Soudain, Anders eut la gorge sèche. Son visage, à l'instant si détendu et plein d'espoir, s'assombrit et se crispa.

— C'est vrai que ça ne date pas d'hier, admit l'homme.

Anders montra les marches avec sa main libre.

— Je suis un peu pressé.

L'homme eut un sourire compréhensif en désignant les fleurs.

— Tu as rendez-vous ?

Anders fit oui de la tête.

— Et je suis en retard, ajouta-t-il en essayant de prendre un ton naturel. Sinon, je serais bien resté pour discuter.

— Je comprends, répliqua l'homme.

Il sourit, mais ne fit pas mine de bouger. Anders se retourna et posa, hésitant, un pied sur le degré suivant.

— J'ai parlé à Morgan, reprit l'homme en laissant glisser le marteau dans son gant.

Anders s'arrêta net, le dos tourné à son interlocuteur.

— Ou plutôt, c'est lui qui m'a parlé, corrigea l'autre. Il avait pas mal de choses à dire pour soulager sa conscience. C'était un peu tard, mais bon. Il n'avait plus que la peau sur les os quand je l'ai vu. Ça doit être la morphine qui l'a fait tellement insister sur certains détails. Un vrai moulin à paroles.

Anders se retourna lentement. A la périphérie de son champ de vision, il vit quelque chose s'approcher de lui à toute vitesse, mais c'était trop tard pour se baisser ou parer le coup avec son bras. Le marteau heurta sa tête et lui fracassa le crâne juste au-dessus de la tempe. Il avait déjà perdu connaissance quand il s'effondra.

L'homme se tint au-dessus d'Anders et abattit encore une fois son arme. Le deuxième et le troisième coup furent sans doute mortels, mais l'homme continua un moment, pour être bien sûr. Comme s'il voulait effacer la moindre impression ou expérience emmagasinée dans le cerveau d'Anders, et aplatir son existence tout entière. L'homme ne cessa pas avant que son marteau ne reste bloqué dans la boîte crânienne.

Il l'abandonna alors sur place, jeta un regard alentour et descendit les marches pour rejoindre la voiture qui l'attendait. La femme démarra aussitôt.

— Ça n'a pas été trop difficile ? demanda-t-elle.

— Pas du tout, répondit l'homme.

— Bonjour, je m'appelle Gösta Lundin, je suis professeur émérite en psychiatrie et l'auteur du livre *La Victime et l'Agresseur*, qu'un certain nombre d'entre vous ont dû lire.

Vous n'avez pas besoin de lever la main. Mais merci quand même. Merci beaucoup.

Avant que je commence, combien d'entre vous sont policiers ? Oui, vous pouvez lever la main.

Très bien. Et combien de travailleurs sociaux ?

En gros, moitié-moitié. Parfait, je voulais juste avoir une idée. Mais c'est une question pas vraiment pertinente de ma part, puisque je ne change pas le contenu de mon exposé en fonction de la catégorie professionnelle à laquelle je m'adresse. C'est plus par curiosité, disons. Peut-être que je me camperais davantage sur mes jambes si vous n'étiez tous que des policiers, vous savez, du genre sceptique qui reste les bras croisés sur la poitrine. C'est possible, je ne sais pas.

Peu importe. Le thème d'aujourd'hui est : Comment est-ce possible ?

C'est la question qu'on se pose souvent : Comment est-ce possible ? Pourquoi les victimes ne réagissent-elles pas ? Pourquoi ne s'enfuient-elles pas ?

C'est le genre de questions que posent aussi les enfants à propos de l'Holocauste : Comment c'était possible ? Pourquoi personne n'a rien fait ? Pourquoi ils ne se sont pas échappés ?

Je propose donc de commencer par là. Avec Adolf Hitler.

Comme vous le savez, l'Autrichien moustachu n'est plus simplement une figure historique ; il a pris une dimension mythique : Hitler est aujourd'hui la référence, le symbole du mal absolu.

« Je n'ai fait qu'obéir aux ordres » est une expression figée qui prouve que nous devons constamment remettre en cause l'autorité et être à l'écoute de nos propres convictions.

A l'opposé de Hitler, on trouve dans ce pays quelqu'un comme Astrid Lindgren, cet écrivain pour la jeunesse, doublé d'une humaniste, qui croit à la bonté fondamentale des hommes et la cultive. On a attribué à cet auteur toutes sortes d'histoires et de sentences sur la morale, l'une de ses plus célèbres maximes étant que l'on doit parfois faire des choses même si elles sont dangereuses. Parce que sinon nous ne sommes plus des êtres humains mais des « petites crottes »...

Astrid et Adolf, le blanc et le noir, le bien et le mal.

Cette approche naïve du bien et du mal est attirante et trouve des

résonances en chacun de nous. On a tous envie d'être un type bien, quelqu'un qui fait les bons choix.

Après des années passées à interroger aussi bien les victimes que les agresseurs – qui sont aussi des victimes, ce que nous avons tendance à oublier –, je sais que la majorité d'entre vous, ici dans cette pièce, moi inclus, pourrait sans grande difficulté être amenée à pencher dans un sens ou dans l'autre.

Nous avons tous Adolf et Astrid en nous. Prétendre le contraire serait se voiler la face.

Mais assez philosophé. Je suis là pour aborder le problème sur un plan pratique.

Les méthodes utilisées par les agresseurs pour soumettre leurs victimes sont les mêmes partout et sont aussi vieilles que le monde. Les chefs ont recours aux mêmes techniques que les dictateurs, pour la simple et bonne raison qu'il n'existe que deux moyens de gouverner : la carotte et le bâton. Selon les cas, il y aura plus de l'un et moins de l'autre, mais toutes les méthodes ne sont que des variantes de ces deux-là.

Malheureusement, je ne suis pas payé pour parler devant vous de sujets ardu dans une langue simple. En tant qu'universitaire, j'ai l'habitude de manier des concepts et d'aller au fond des choses, ce qui me donne l'illusion d'être intelligent et profond.

C'est dans ce but que la présentation PowerPoint a été inventée :

- 1. Déplacement, isolement social**
- 2. Irruption de la violence**
- 3. Expérience de la faim**
- 4. Violence / Menace de la violence**
- 5. Dévalorisation**
- 6. Dette**
- 7. Gentillesse, privilèges**
- 8. Dénier de soi**
- 9. Avenir sans espoir**

Vous voyez tous bien ? Bon, alors passons au premier point...

Jörgen Petersson attendait pendant que le vendeur tapait le prix d'un poster de Homer Simpson, un cadeau pour son plus jeune fils dont l'anniversaire approchait. Jörgen fit un tour dans le magasin et eut l'œil attiré par une œuvre de Lasse Åberg. Pour une fois, ce dernier avait choisi un autre motif que Mickey. C'était la reproduction d'une ancienne photo de classe dont la moitié des visages avaient pâli et étaient devenus flous. Seuls quelques élèves restaient distincts. L'image était peut-être un peu trop claire, mais Jörgen en apprécia la simplicité. Il n'avait pas l'intention de passer ses journées dans les ventes aux enchères chez Bukowskis pour dénicher une œuvre d'un artiste surcoté.

Il avait du mal à comprendre la fascination que l'art exerçait sur les gens riches. Que cherchaient-ils désespérément, si ce n'est à acheter leur liberté ? N'était-ce pas une manière de se distancier de ceux qui n'en avaient ni les moyens ni la possibilité ?

Chez lui, Jörgen avait déjà des reproductions de trois artistes. Anders Zorn, ça allait encore ; en revanche, ce toqué d'animaux de Bruno Liljefors, et ce forçat du bonheur qu'était Carl Larsson, il s'en serait bien passé... Un poster de Zorn, provenant du musée de Mora, ornait les toilettes extérieures de son chalet et Jörgen ne manquait jamais de le contempler. Pragmatisme et plaisir faisaient bon ménage. Ni sa femme ni ses enfants ne comprenaient le charme de cet endroit ; pourquoi aller là-bas, quand on pouvait être confortablement assis à l'intérieur, avec sous les pieds un sol chauffé ? Sa femme avait même suggéré qu'ils démolissent ces toilettes primitives.

Jörgen avait protesté, bien qu'il eût rarement son mot à dire dans ce genre de décisions. Mais il y avait quand même des limites. Un terrain de plus d'un hectare, avec presque quatre cents mètres de plage, et il n'aurait pas le droit de chier en paix, là où il en avait envie ? Avec, pour toute compagnie, une grille de mots croisés à moitié remplie dans une vieille revue aux couleurs passées ?

Jörgen avait bien fait de taper du pied. Sa femme n'en avait eu que plus de respect pour lui et cela avait renforcé son image d'excentrique entêté, toutes choses, après tout, qui n'étaient pas considérées comme des défauts chez un homme aisé. Il observa un moment le tableau d'Åberg et se demanda à quoi auraient ressemblé ses propres photos de classe.

Qui avait-il oublié ? De qui se souviendrait-il ?

Et qui se souviendrait de lui ?

Il était possible que certains aient lu des articles sur lui, dans la presse financière, on parlait pas mal d'argent et de succès, mais pas au point que les gens réagissent s'il prenait un jour le métro.

La vie de Jörgen avait été un peu comme une partie de Monopoly qu'il aurait gagnée. Il s'était soudain retrouvé en possession de quantité de terrains avec des hôtels et l'argent affluait sans qu'il ait à lever le petit doigt. Ses coffres se remplissaient à vue d'œil.

Il gagna son premier million grâce à une société sur Internet qui, derrière des slogans ronflants parlant d'avenir et d'opportunités à saisir, était en réalité un simple site de conception de pages d'accueil. C'était à l'époque où rares étaient ceux qui maîtrisaient les programmes de traitement de texte et où il devait envoyer en formation son personnel afin de le rendre un tant soit peu opérationnel.

Jörgen avait évité les feux de la rampe pour la bonne raison que les deux collègues avec lesquels il avait fondé cette société adoraient les photographes.

Sans que la boîte ait engrangé le moindre bénéfice, sa valeur grimpa dès son introduction en Bourse pour atteindre plus de deux milliards de couronnes. Jörgen avait secoué la tête devant cette folie, ce qui déplut à ses deux collaborateurs ambitieux à qui le succès monta à la tête. Fréquemment cités dans les pages financières, ils avaient l'air de croire dur comme fer à leur vision du futur. Ils proposèrent à Jörgen de lui racheter ses parts pour la moitié de leur valeur et partirent d'un grand rire quand il accepta leur offre : cent millions de couronnes directement dans sa poche, merci beaucoup et bon vent.

Le titre de la rubrique à ce sujet avait été : *La transaction la plus stupide de l'année ?* Rien d'étonnant, puisque cet encart se bornait à relayer ce que les collègues de Jörgen voulaient bien transmettre aux journalistes.

Un an plus tard, ses ex-collaborateurs étaient criblés de dettes. La société avait été restructurée et ne valait quasiment plus rien.

Soudain c'était Jörgen qui intéressait les journaux. Il avait poliment mais fermement décliné toutes les demandes d'interviews et remercié en son for intérieur son ami Calle Collin, un journaliste free-lance travaillant pour des hebdomadaires, qui lui avait répété ces mots pleins de sagesse :

« Il n'y a vraiment rien de positif à vivre sous le regard des autres. Quoi que tu fasses, évite de montrer ton visage. A moins d'être Simon Spies, tiens-toi à l'écart des médias. »

Calle Collin était l'un des rares dont se souvenait Jörgen sur sa photo de classe. Qui d'autre encore ? Quelques jolies filles, inaccessibles alors. Où vivaient-elles à présent ? Faux : il ne voulait pas savoir où elles habitaient, mais à quoi elles ressemblaient

maintenant. Il avait tapé leurs noms sur Google, mais n'avait obtenu aucune photo, même pas sur Facebook. Sans doute n'était-ce pas le fruit du hasard.

Il imagina leurs visages ravagés par le vin bon marché et se consola à la pensée que leurs corps ne devaient plus être ce qu'ils étaient. Leurs seins, qui défiaient alors la loi de la gravité et alimentaient ses fantasmes, devaient s'être affaissés et ballotter dans des soutiens-gorge rembourrés.

Aïe, ce qu'il était devenu cynique... Non, il valait mieux que ça. Vraiment ?

Déplacement, isolement social

La femme est retirée de son univers familial pour être placée dans un environnement inconnu, et ce pour diverses raisons. La femme perd ainsi le contact avec sa famille et ses amis, elle perd tous ses repères, sur le plan géographique également, et ne dépend que de la seule personne qu'elle connaisse désormais : son agresseur. L'enfermement de la victime pendant une longue période accentue la perturbation du temps et de l'espace. Si l'isolement se prolonge suffisamment longtemps, la victime finit par se montrer reconnaissante envers toute forme de contact masculin, même sous la contrainte.

— Tu es sûre ? Rien qu'un verre. Tu seras chez toi à l'heure pour regarder ton programme débile à la télé...

— Allez, reste encore un peu.

Ylva rit, flattée de leur insistance.

— Non, dit-elle, il faut que je me montre raisonnable.

— Toi ? se moqua Nour. Pourquoi veux-tu commencer maintenant ?

— Je ne sais pas. Pour varier les plaisirs, peut-être.

— Allez, un petit verre !

— Non.

— Sûre et certaine ?

— Oui.

— OK. Ça ne te ressemble pas, mais bon...

— A lundi.

— Oui. Passe le bonjour à ta famille.

Ylva se retourna.

— On dirait qu'il y a comme une critique là-dessous, dit-elle en portant la main à sa poitrine dans un geste de défense.

Nour secoua la tête.

— Non, on est seulement jaloux.

Ylva sortit son iPod et descendit la rue en pente. Les fils avaient fait des nœuds et elle dut s'arrêter pour les démêler avant de mettre ses écouteurs et de sélectionner sa playlist. De la musique dans les oreilles, le regard au loin, c'était la meilleure façon d'échapper aux conversations sur le temps qu'il faisait. On tombait toujours sur quelqu'un qui avait envie qu'on s'intéresse à sa personne et qu'on

discute le bout de gras, c'était le problème quand on vivait dans une petite ville.

Ylva venait de l'extérieur. Mike, qui avait grandi ici, ne pouvait pas faire un pas dehors sans devoir relater les derniers événements survenus dans son existence.

La jeune femme traversa une jolie ruelle déserte, le genre que les touristes adorent prendre en photo, et passa devant une voiture en stationnement aux vitres arrière teintées, sans faire attention à son occupant. Le volume dans ses oreilles était si élevé qu'elle n'entendit même pas le véhicule.

Il fallut qu'il arrive à sa hauteur sans la dépasser pour qu'elle tourne la tête. La vitre se baissa.

Ylva se dit que quelqu'un cherchait son chemin. Elle s'arrêta et hésita entre éteindre son iPod ou retirer un écouteur. Elle choisit cette dernière option, s'approcha de la voiture, se pencha et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un carton et un sac à main étaient posés sur le siège passager. La femme au volant lui sourit.

— Ylva ? s'écria-t-elle.

Cela dura une seconde, mais son estomac se noua.

— Je me disais bien que c'était toi, poursuivit gaiement la conductrice.

Ylva lui rendit son sourire.

— C'est vrai que ça fait un bail...

La femme se tourna vers un homme assis à l'arrière.

— Tu as vu qui c'était ?

Il se pencha en avant.

— Oh, bonjour, Ylva.

Ylva passa la tête à l'intérieur et leur serra la main.

— Qu'est-ce que vous faites dans le coin ?

— Ce qu'on fait ? On vient de déménager. Et toi ?

Ylva ne comprenait pas.

— Moi, j'habite ici. Ça va faire bientôt six ans.

Son interlocutrice renversa la tête en arrière, comme si elle avait du mal à y croire.

— Où ça ? demanda-t-elle.

Ylva la regarda.

— A Hittarp, répondit-elle.

La femme lança un regard étonné à l'homme sur la banquette arrière, avant de tourner à nouveau les yeux vers Ylva.

— Tu plaisantes ? Dis-moi que tu plaisantes ! On vient d'acheter une maison là-bas. Tu connais la Sundsliden, sur la colline qui descend vers la mer ?

Ylva opina.

— J'habite juste à côté.

— Juste à côté ? répéta la femme au volant. C'est vrai ? Tu entends, chéri ? Elle habite juste à côté.

— J'ai entendu, fit l'homme.

— C'est incroyable, reprit la femme. Alors on va être de nouveau voisines. Quelle coïncidence ! Tu rentrais chez toi, là ?

— Euh, oui.

— Eh bien, monte, on va te déposer.

— Mais je...

— Monte, je te dis. Va à l'arrière, j'ai tout mon barda devant.

Ylva hésita, mais n'eut pas le loisir de protester. Elle enleva l'autre écouteur, enroula les fils autour de son iPod, ouvrit la portière et grimpa dans la voiture.

La femme démarra et s'écarta du trottoir.

— Ça alors, reprit l'homme. Et tu te plais dans le coin ?

— Oui, je suis heureuse ici. La ville est plus petite, c'est sûr, mais la mer et les plages sont magnifiques. Le ciel est partout, on a l'impression que tout est possible. Même s'il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de vent et que les hivers ne sont pas géniaux...

— Ah bon ? Comment ça ?

— Il pleut, il fait humide. Et on n'a que de la neige boueuse, rarement de la belle neige toute blanche.

— Tu as entendu ? demanda l'homme à la femme. Pas de vrai hiver. Rien que de la neige boueuse.

— J'ai entendu, répondit la conductrice en jetant un regard à Ylva dans le rétroviseur intérieur. Mais actuellement, il fait beau, on n'a pas à se plaindre.

Ylva sourit et confirma d'un hochement de tête.

— Oui, il fait beau en ce moment.

Elle s'évertuait à prendre un ton enjoué et à avoir l'air naturelle, mais son esprit tournait à plein régime. Pourquoi étaient-ils venus s'installer ici ? En quoi cela allait-il bouleverser sa vie ? Que savaient-ils au juste ?

Son malaise allait grandissant.

— C'est formidable, n'est-ce pas, chérie ?

— Ça, tu peux le dire, renchérit la femme.

Ylva les observa. Leurs répliques semblaient avoir été répétées et apprises par cœur. C'était peut-être dû à cette rencontre accidentelle et à cette situation un peu pénible. Elle tenta de se raisonner et de se persuader qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur.

— C'est incroyable de tomber sur toi, comme ça, après toutes ces années, déclara l'homme.

— Oui, fit Ylva.

Ce disant, il ne chercha nullement à dissimuler un mauvais sourire. Ylva n'eut d'autre choix que de détourner les yeux.

— Quelle maison avez-vous achetée ? s'enquit-elle en portant nerveusement sa main droite à son visage. La maison en haut de la colline, la blanche ?

— Oui. Celle-là, répliqua l'homme en regardant droit devant lui.

Il paraissait normal. Ylva essaya de se détendre.

— On se demandait qui avait emménagé là. Mon mari et moi, on en reparlait pas plus tard qu'hier... On avait pensé à une famille avec des enfants...

Ylva s'interrompit.

— C'est surtout des couples avec des enfants qui viennent s'installer ici, expliqua-t-elle. Vous avez eu des ouvriers. Vous avez fait des travaux importants dans la maison ?

— Non, seulement dans la cave, répondit l'homme.

— Ton mari, intervint la femme en lançant un coup d'œil à Ylva. Tu es donc mariée ?

Elle semblait déjà connaître la réponse.

— Oui.

— Des enfants ?

— Nous avons une fille. Elle a sept ans, bientôt huit.

— Une fille, répéta la femme. Comment elle s'appelle ?

Ylva hésita.

— Sanna.

— Sanna, c'est un joli nom, approuva la femme.

— Merci.

Elle regarda l'homme à la dérobée. Il se taisait. Son regard se porta alors sur la femme qui, elle aussi, s'était tue. La situation rendait le silence insupportable, aussi Ylva se força-t-elle à le meubler :

— Et qu'est-ce qui vous a fait venir dans le coin ?

Ça se voulait une question banale, mais elle avait la gorge sèche et son intonation était forcée.

— Bonne question, effectivement, rétorqua l'homme. Chérie, tu te rappelles pourquoi on est venus ici ?

— Tu as obtenu un poste à l'hôpital, lui indiqua la femme.

— Ah, c'est vrai. J'ai décroché un poste à l'hôpital.

— On a décidé de repartir de zéro, ajouta la femme, qui s'arrêta à un feu rouge au niveau de la Tägagatan.

A une trentaine de mètres de là, des gens attendaient le bus.

— Ecoutez, c'était vraiment gentil de votre part de vouloir me déposer, dit Ylva, mais je crois que je vais prendre le bus.

Elle défit sa ceinture de sécurité et actionna la poignée. Sans succès.

— Sécurité enfant, lâcha l'homme.

Ylva se pencha en avant et posa la main sur l'épaule de la femme.

— Est-ce que tu pourrais m'ouvrir la porte, s'il te plaît ? Je voudrais descendre. Je ne me sens pas très bien.

L'homme fourra la main dans la poche intérieure de son manteau et en sortit quelque chose de carré, à peine plus large que sa paume.

— Tu sais ce que c'est ?

Ylva lâcha l'épaule de la conductrice et tourna la tête.

— Allez, la pressa l'homme. Ça te fait penser à quoi ?

— Un rasoir électrique ? hasarda la jeune femme.

— Effectivement. Cela ressemble à un rasoir électrique, mais ça n'en est pas un.

Ylva essaya de nouveau d'ouvrir la portière.

— Ouvre la porte, je veux...

Le choc fut si violent que le corps d'Ylva se tendit comme un arc. La douleur la paralysa au point qu'elle ne put émettre un cri. L'instant d'après, son corps se relâcha complètement et elle s'affaissa en laissant tomber sa tête sur les cuisses de l'homme. Elle s'étonna de continuer à respirer alors qu'elle ne contrôlait plus rien.

L'homme saisit son sac à main, l'ouvrit et chercha son portable. Il enleva la batterie et la glissa dans sa poche.

Ylva sentit la voiture accélérer et dépasser l'arrêt de bus. L'homme tenait toujours le pistolet paralysant.

— Cette paralysie n'est que transitoire. Bientôt, tu pourras parler et bouger comme avant.

Il lui tapota la joue pour la consoler.

— Ça va aller, tu verras.

Il valait un quart de milliard de couronnes et que faisait-il en caleçon dans sa cave ? Eh bien, il fouillait dans de vieux cartons jamais déballés pour retrouver de vieilles photos de classe. Cela dit, chacun passe le temps comme il peut.

Jörgen Petersson ouvrit et passa en revue la moitié des cartons avant de trouver ce qu'il cherchait. Si l'on considère que bien souvent le trésor convoité se cache dans le dernier, on peut dire que la chance lui avait souri. Il examina les photos, à la recherche de noms. Ah oui, bien sûr. C'était lui. Et lui. Et elle, est-ce qu'elle n'était pas la sœur de... ? Et la fille du prof, qui donnait l'impression qu'elle aurait aimé que la terre l'engloutisse... Et lui qui avait mis le feu dans la cour de l'école. Et la fille qui s'était suicidée. Et lui, obligé de s'occuper de ses frères et sœurs, qui dormait toujours en cours...

Une madeleine après l'autre, tout lui revenait.

La classe entière. Jörgen eut un choc. Ils n'étaient encore que des gosses, et leurs vêtements et leurs coupes de cheveux témoignaient que la photo ne datait pas d'hier. Comment expliquer pourtant que ce cliché en noir et blanc le mette mal à l'aise ?

Il examina à nouveau la photo, mais cette fois rangée après rangée.

Ses camarades de classe le regardaient droit dans les yeux. Jörgen croyait entendre le vacarme dans le couloir, les commentaires, les cris, les bousculades, les rires. Tout était une question de pouvoir. Il s'agissait de conforter sa position sur l'échelle ou de grimper plus haut, si possible. Chez les filles, ça se réglait de manière assez naturelle, en revanche, chez les garçons, il fallait parfois employer la manière forte.

Les quatre fortes têtes justement étaient tout en haut, les bras croisés, regardant crânement l'objectif, sûres de leur position dominante. A en juger par leurs mines réjouies, ils ne pouvaient s'imaginer une autre réalité que la leur.

L'un d'eux, Morgan, était mort d'un cancer, il y avait de cela un an. Jörgen se demanda si quelqu'un le regrettait. Certainement pas.

Il continua à éplucher les rangées en cherchant à se rappeler tous les noms. Parfois, il devait fouiller dans ses archives mentales avant de trouver. Bien sûr, oui.

Mais deux ou trois camarades de classe ne lui disaient rien du tout. Leurs apparences et leurs noms n'évoquaient rien dans son esprit, comme s'ils avaient été gommés de sa mémoire, tels les visages effacés du tableau de Lasse Åberg.

Jörgen se regarda, coincé au premier rang, à peine visible, avec l'air implorant de celui qui préférerait être ailleurs.

Calle Collin semblait heureux. Un brin détaché, fier d'être un marginal qui n'a besoin de personne.

Le professeur. Mon Dieu. Le vieux bougre était en fait plus jeune que ne l'était Jörgen aujourd'hui.

Il remit à leur place tous les cartons et emporta l'album de photos de classe avec lui. Il allait les regarder jusqu'à ce qu'elles ne l'effraient plus.

Jörgen se rendit dans la cuisine et appela son ami.

— Ça te dirait de prendre une bière ?

— Une, seulement ? répondit Calle Collin.

— Deux, trois, autant que tu veux. J'ai retrouvé nos vieilles photos de classe, je les prends avec moi.

— Mais pour quoi faire, bordel ?

Mike Zetterberg vint chercher sa fille au centre de loisirs à 4 heures et demie. Elle était assise à une table au fond de la pièce devant une vieille boîte de magie. A la vue de son père, son visage s'éclaira comme la première fois qu'il était venu la chercher à la crèche.

— Papa, viens.

Sanna avait un coquetier devant elle, en trois parties, avec un couvercle en plastique. Mike se rendit compte que si elle était si heureuse de le voir, c'était parce qu'elle avait réussi à capter son attention.

— Coucou, ma chérie, dit-il en l'embrassant sur le front.

— Regarde, fit-elle en soulevant le couvercle du coquetier. Il y a un œuf là.

— Je vois ça, répondit Mike.

— Et maintenant, je vais le faire disparaître par magie.

— Vraiment, tu sais faire ça ? s'exclama Mike.

— Oui, regarde.

Sanna reposa le couvercle et décrivit des cercles avec la main au-dessus du coquetier.

— Abracadabra !

Elle souleva le couvercle ; l'œuf avait disparu.

— Ça alors ! Comment t'as fait ça ?

— Papa, tu sais bien.

— Non, je ne sais pas.

— Mais si, je t'ai déjà montré.

— Ah bon ?

— Ce n'est pas un vrai œuf.

Sanna lui montra la partie creuse cachée à l'intérieur du couvercle.

— Tu le savais, répéta Sanna.

Mike secoua la tête.

— Peut-être, mais j'ai oublié, déclara-t-il.

— Non, tu n'as pas oublié.

— Je t'assure, c'est vrai. Ça doit être parce que tu fais ce tour si bien.

Sanna avait commencé à ranger les affaires de magie dans leur boîte.

— Tu aimes la magie ? demanda Mike.

Sanna plissa le front.

— De temps en temps.

Elle remit en place le couvercle coloré dont un coin était usé à force

d'être manipulé par les enfants.

— Ça te ferait plaisir d'avoir une boîte de magie pour ton anniversaire ?

— C'est quand ?

Mike regarda sa montre.

— Ne me donne pas le nombre d'heures, dit Sanna.

— C'est dans quinze jours, annonça Mike. C'est marqué sur ma montre quel jour on est.

— Ah bon ?

Mike lui montra.

— Les nombres dans le petit carré disent quel jour on est. Aujourd'hui on est le 5 mai, et ton anniversaire est le 20. Donc, dans quinze jours.

Sanna écouta ces explications sans être autrement impressionnée. Visiblement, les montres de marque ne faisaient aucun effet sur les petites filles, pensa Mike.

Il avait à peu près l'âge de sa fille quand ses parents et lui étaient revenus en Suède. Ils avaient dit qu'ils changeaient de maison, alors que la seule maison que Mike eût connue était à Fresno, une ville torride au fin fond de la Californie, coincée entre la Coast Range et la Sierra Nevada. La température oscillait entre trente et quarante-cinq degrés pendant la plus grande partie de l'année. Il faisait trop chaud pour vivre normalement, aussi passait-on d'une maison à air conditionné à sa voiture climatisée pour se rendre dans des écoles ou des lieux de travail équipés de l'air conditionné.

Personne n'était donc bronzé dans The Big Sauna, comme ses parents surnommaient cet endroit, et Mike éprouva un choc en arrivant à Helsingborg, l'été 1976, à la vue de tous ces gens qui s'amusaient dans l'eau, même si l'air était glacial, à peine vingt-cinq degrés.

Les parents de Mike lui avaient parlé suédois dès sa naissance, c'est pourquoi il n'eut aucun problème de langue, même si on lui disait souvent qu'il prononçait comme un Américain et que c'était un joli accent. Mike était furieux d'être retourné en Suède et de constater qu'on corrigeait sans arrêt sa manière de s'exprimer.

Les enfants de son âge qu'il rencontra sur la plage le premier soir pensaient différemment. Ils trouvaient qu'il parlait comme Columbo et McCloud. Et Mike avait tout de suite compris que c'était un avantage.

Après avoir remarqué les vêtements trop chauds de ce garçon, les autres enfants avaient fini par l'aborder pour lui proposer de jouer au foot avec eux. Une demi-heure plus tard, il suait tellement qu'il avait enlevé son gros pull et c'est alors que ses camarades de jeu avaient

remarqué sa montre qui n'avait pas d'aiguilles et qui affichait l'heure sur un écran.

Leur admiration avait été sans borne. Le plus incroyable, c'était qu'un seul bouton avait différentes fonctions. Si on appuyait dessus une fois, cela changeait quelque chose et, si on appuyait dessus deux fois, autre chose. Et pourtant c'était le même bouton ! Personne ne comprenait comment ça fonctionnait.

— Bon, tu es prête ? demanda-t-il à sa fille, trente ans plus tard.
Sanna fit oui de la tête.

Ylva Zetterberg était consciente.

Allongée sur la banquette arrière, elle voyait le monde défiler et reconnaissait les cimes des arbres et les toits de son quartier. Elle s'était orientée d'après les mouvements de la voiture et savait parfaitement où ils se trouvaient.

Elle était presque arrivée chez elle, quand le véhicule ralentit pour en laisser passer un autre et s'engager sur une allée de gravier devant la maison récemment rénovée. La femme ouvrit la porte du garage avec une télécommande et fit entrer la voiture. Elle attendit que la porte se referme derrière eux avant de sortir et d'ouvrir la portière arrière. Avec son mari, elle porta Ylva dans la cave – sans un mot.

Le couple déposa Ylva sur un matelas et l'attacha avec des menottes à la tête de lit.

Ensuite l'homme actionna une télécommande et indiqua du doigt un téléviseur installé en hauteur.

— Puisque tu aimes la télé, dit-il en l'allumant.

— Nous devons aller au supermarché faire quelques courses, annonça Mike.

— Est-ce que je peux m'asseoir devant ? lui demanda Sanna avec un regard plein d'espoir.

— D'accord. On passe par où ? demanda-t-il après avoir aidé sa fille à mettre sa ceinture de sécurité.

— Par la mer, décida Sanna.

— La mer... répéta Mike en hochant la tête, pour souligner qu'il trouvait que c'était un bon choix.

Il descendit la Sundsliden en se servant du frein moteur quand la pente était le plus raide. L'eau devant eux s'étendait, majestueuse, presque crâneuse. Le paysage, ici, était à présent plus ouvert que quand Mike était enfant, bien qu'il y eût plus de maisons. Comme les prix de l'immobilier avaient flambé, le panorama constituait un tel atout qu'on avait coupé pas mal d'arbres pour dégager la vue. Les petites habitations douillettes, construites en leur temps pour protéger du vent et du mauvais temps, avaient été remplacées par des demeures qui ressemblaient à des aquariums et étaient surtout des signes extérieurs de richesse.

— Bientôt on pourra se baigner, déclara Mike.

— Il fait quelle température ?

— Dans l'eau, tu veux dire ? Je ne sais pas, peut-être quinze ou seize degrés.

— Alors pour toi, c'est bon, tu peux nager.

— Oui, dit Mike. Mais c'est quand même un peu froid.

Il tourna à la gauche de la maison qu'enfant il appelait la maison de Taxi-Johansson. Le propriétaire de l'unique taxi de la ville, une Mercedes blanche avec pas mal de kilomètres au compteur, avait vécu là. Une fois par an, il conduisait les enfants de l'école chez le dentiste à Kattarp. A présent, d'autres personnes habitaient dans cette bâtisse, et peu se souvenaient encore de Taxi-Johansson, malgré le panneau TAXI sur la porte du garage.

Beaucoup de choses avaient changé depuis que Mike était rentré des Etats-Unis. Les femmes ne prenaient plus de bains de soleil topless et il y avait désormais un choix décent de chaînes de télévision, financées par la publicité. D'énormes voitures, pas nécessaires sous ces latitudes, avaient fait leur apparition et on pouvait porter sans problème un jean autre qu'un Levi's 501.

Peu après leur retour de Californie, sa mère avait ouvert un magasin

de vêtements dans la Kullagatan et vendu des jeans et des tee-shirts floqués UCLA et Berkeley. Presque tous les camarades de classe de Mike s'habillaient chez elle. Il faut dire qu'ils avaient droit à une réduction.

Les affaires avaient bien marché et son père avait également un emploi.

Une fois adulte, Mike n'arrivait pas à se rappeler quand tout s'était mis à battre de l'aile. Parfois, il croyait tenir la réponse, mais dès qu'il se concentrait pour battre le rappel de ses souvenirs, quelque chose d'autre, de tout aussi déterminant, surgissait dans sa mémoire et faisait écran.

La mort de son père était, de toute évidence, la cause principale de ce déclin. Sa voiture s'était encastrée dans une pile de pont dans les environs de Malmö, quand Mike avait treize ans. Sa mère en avait toujours parlé comme d'un accident, malheureux et imprévisible.

Mike était âgé de dix-sept ans quand il se rendit compte qu'il s'agissait en réalité d'un suicide planifié. Des faits similaires s'étaient déjà produits. Quand il interrogea sa mère, il comprit à ses réponses évasives qu'on l'avait mené en bateau pendant quatre ans.

Il se souvenait encore de cette sensation d'isolement et de vide. De cette solitude extrême. Il n'avait personne. Son estomac était noué et il avait un goût métallique dans la bouche.

« Comment veux-tu qu'on sache si c'est ça ? avait répliqué sa mère. Il n'a laissé aucune lettre, rien pour expliquer son geste. Et il avait l'air si heureux. »

Selon les experts, la chose n'était pas inhabituelle. Comme si la décision de mettre fin à ses jours donnait à la personne une brève lueur de joie et de paix.

Mike avait fini par accepter la trahison maternelle, mais il se savait fondamentalement seul désormais, incapable de faire confiance à quiconque.

Cela peut paraître un peu stupide, et ça l'était. Il ne lui était rien arrivé, à lui personnellement : il avait une femme et une fille, et un boulot bien payé.

À dire vrai, il avait senti un changement, bien avant la mort de son père. Ou, plus exactement, un glissement du bien vers le mal.

Quelques années après le retour en Suède, son père avait perdu son travail. La boutique, qui avait été un hobby lucratif pour sa mère, devint l'unique source de revenus de la famille. Et quand les clients préférèrent se rendre au centre commercial de Väla pour acheter leurs vêtements, cela marqua le début de la fin.

Ils ne purent plus continuer à fréquenter leurs voisins de la bonne société, qu'une montre sans aiguilles n'impressionnait plus.

— Tu peux parler ?

L'homme donna à Ylva une légère tape sur la joue.

— De l'eau, dit-elle d'une voix rauque.

— Ça donne soif, répondit l'homme.

Il avait apporté un verre d'eau avec lui. Il l'approcha de la bouche d'Ylva. De l'eau coula aux commissures de ses lèvres et elle voulut, dans un geste instinctif, l'essuyer d'un revers de main.

— Tu n'as qu'à boire toute seule, fit l'homme.

Il prit une clé et retira la menotte autour de la main droite de la jeune femme. Elle fit de son mieux pour se redresser, saisit le verre et le vida d'un trait.

— Plus ? demanda l'homme.

Ylva fit oui de la tête et lui tendit le verre, qu'il alla remplir à nouveau à l'évier. Il y avait une sorte de cuisine, le genre qu'on trouve dans des baraquements de chantier, ou encore dans des logements pour étudiants. Deux plaques chauffantes, un évier et la tuyauterie qui va avec, un minuscule frigo-congélateur en dessous. Ylva songea que c'était ce qu'on appelait une kitchenette, mais elle n'en était pas sûre. Elle n'était même pas certaine de penser quoi que ce soit de la question, vu la situation qui était la sienne.

L'homme revint, lui donna le verre et s'approcha du poste de télévision.

— Pourquoi je suis ici ? s'enquit Ylva.

— Je pense que tu le sais.

Ylva se tourna et essaya de dégager sa main gauche.

— Qu'est-ce que tu penses de cette image ? reprit l'homme en montrant du doigt l'écran.

— Je ne comprends pas, répondit-elle.

— Ce n'est pas parfaitement net, mais c'est le zoom maximum. Tu ne l'apprécies peut-être pas maintenant, mais tu verras, dans quelques jours, dans une semaine, ce sera différent. Je parie que tu seras rivée à l'écran. Tu seras incapable de faire autre chose. Mais ce n'est pas un problème pour toi, n'est-ce pas ? De rester là sans rien faire, je veux dire.

Ylva le regarda, sans esquisser un mouvement.

— De quoi tu parles ?

L'homme la frappa du revers de la main. Elle ne s'y attendait pas et sa joue la brûla. Mais ce fut davantage la violence que la souffrance qui lui coupa le souffle.

— Ne fais pas l'idiote, ordonna l'homme. Nous savons exactement ce qui s'est passé. Morgan nous a tout raconté. En détail. Il s'est confessé sur son lit de mort. Jusqu'à ce jour, on a cru que ça venait de nous, alors que c'était ton œuvre. Tout le temps, ça a été toi.

Ylva tremblait. Ses yeux piquaient et elle clignait nerveusement des paupières. Sa lèvre inférieure frémissait.

— Tu crois que ça ne m'a pas hantée ? répliqua-t-elle faiblement. Il ne s'est pas passé une journée sans que je...

— Ça te hante... *toi* ?

La femme venait d'entrer à son tour et s'était approchée du lit. Elle fixa Ylva droit dans les yeux, qui automatiquement se recroquevilla.

Ylva l'implora du regard.

— Si je pouvais changer une chose dans ma vie, hasarda-t-elle. Une seule...

— Morgan n'avait plus que quelques jours à vivre, reprit l'homme. Cela m'a mis tellement en colère. Qu'il s'en tire aussi facilement. Je suppose que tu as lu ce qui est arrivé à Anders ?

Ylva ne comprenait pas.

— Le meurtre au marteau dans la Fjällgatan, ça te dit quelque chose ? On a souvent tendance à exagérer son importance quand on a participé à un événement, mais bon, c'est comme ça que les journaux l'ont qualifié : « le meurtre au marteau ». Ah, la presse s'en est donné à cœur joie.

Mike et Ylva s'étaient rencontrés au travail. Comme souvent. Ils s'étaient rencontrés là où on est sobre et où on a une fonction à assumer. Mike venait de lancer une société pharmaceutique à Stockholm, Ylva travaillait dans le service marketing et avait été chargée de l'interviewer pour le magazine interne.

Aucun d'eux n'était tombé fou amoureux, mais ils étaient attirés l'un par l'autre et ils passaient de bons moments ensemble. L'enfance de Mike avait été heureuse en comparaison avec celle d'Ylva. A la différence de Mike, elle n'avait jamais connu son père biologique et sa mère était une toxicomane. Aussi, à six ans, elle fut placée en famille d'accueil et, après une adolescence très tumultueuse, décida de quitter la maison. Elle ne les avait jamais revus.

Mike désirait explorer l'archipel de Stockholm, dont son père parlait toujours avec enthousiasme. Il avait donc acheté un voilier de six mètres. Ils avaient passé les trois étés suivants à bord, Mike lisant les cartes de navigation, Ylva tenant la barre. Ils avaient fait l'amour dans tous les ports naturels entre Furusund et Nynäshamn.

Quand Ylva tomba enceinte, ils se promirent que les choses seraient comme avant, quoi qu'il arrive. Rien ne les arrêterait, et certainement pas un petit enfant qu'ils pourraient emmener partout avec eux.

Quand Sanna eut six mois, le bateau fut vendu et l'argent investi dans un appartement.

Un an plus tard, Mike eut une proposition de travail plus intéressant

dans sa ville natale et, à la grande joie de sa mère, revint à Skåne avec sa femme et sa fille.

Avoir un enfant en bas âge changeait tout : des transports en commun à la voiture, des soirées aux dîners entre amis, d'un matelas à même le sol à un lit double – avec à peine le temps d'en profiter. Les films pornos qu'ils aimaient tant regarder avaient disparu depuis le jour où Ylva, à moitié endormie, s'était trompée de DVD, après s'être occupée de Sanna, et où, au lieu de dessins animés inoffensifs, ils s'étaient retrouvés en pleine scène de fellation.

C'était une vie bien différente des étés passés sur le voilier, mais c'était quand même une belle vie.

— Non, non, c'est Morgan qui est mort, affirma Jörgen Petersson. Je m'en souviens car j'ai eu honte de ma joie quand j'ai lu ça dans les journaux. Mort en l'espace de quelques mois d'un cancer du pancréas.

Calle Collin acquiesça.

— C'est possible, admit-il, mais maintenant Anders aussi est mort.

— Comment il est mort, lui ?

— Il a été assassiné.

— Super.

— Non, je suis sérieux. Le meurtre au marteau dans la Fjällgatan, dont on a tellement parlé dans les journaux, tu te rappelles ? C'était Anders.

— Le meurtre au marteau ? répéta Jörgen, en fouillant en vain dans sa mémoire.

Calle fit oui de la tête.

— Jamais entendu parler, dit Jörgen. C'était quand ?

— Il y a six mois environ.

— Quand tu dis assassiné, tu veux dire que le crime était prémédité ?

— Oui.

— Mais qui pouvait désirer sa mort ?

Calle haussa les épaules.

— La police n'a encore rien trouvé.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ?

— Je ne savais pas que c'était lui. Je l'ai appris il y a quelques jours seulement.

— Il y a eu une bagarre ou quelque chose comme ça ?

— Aucune idée.

Jörgen resta silencieux un moment.

— Mon Dieu...

— Comme tu dis.

Jörgen exhala longuement.

— Je ne peux pas prétendre que ça me fait de la peine.

Calle détourna la tête.

— Tu ne trouves pas que tu y vas un peu fort ?

Jörgen but une gorgée de bière, reposa son verre.

— Peut-être, mais avoue que c'était un bel enfoiré et qu'il l'a bien cherché.

— T'en sais rien, protesta Calle. Les gens changent.

— Tu crois ?

Calle ne répondit pas. Jörgen regarda la photo de classe et hocha la tête.

— Morgan et Anders morts. Ça fait qu'il ne reste plus que Johan et Ylva. La Bande des Quatre, réduite à un duo dynamique.

— La Bande des Quatre... Au fait, Johan vit en Afrique, poursuivit Calle.

— En Afrique ? s'exclama Jörgen. Qu'est-ce qu'il fout là-bas ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Que font les Occidentaux dans les pays en voie de développement ? Il doit se balader dans de drôles de fringues et s'envoyer en l'air.

— Comme nous, avant, dans l'archipel ! s'exclama Jörgen. Il fait quoi, à part ça ?

Calle se cala dans son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne l'ai pas revu depuis vingt ans. C'est quoi, ton obsession ? Tu n'arrêtes pas de penser à eux et à ce qu'ils t'ont fait subir, ou quoi ?

Le visage de Jörgen s'était assombri.

— Quand je suis retombé sur mes photos de classe, tout le passé m'est revenu en pleine figure, déclara-t-il.

— Tu aurais aimé leur brandir ton compte en banque sous le nez, c'est ça ?

— Oui, laisser traîner un relevé express dans la machine, le jour où j'aurais eu l'un d'eux derrière moi dans la queue... Hein, qu'est-ce que t'en dis ?

Calle secoua la tête et sourit.

— Est-ce que tu réalises à quel point t'es malade ?

— Tous les autres sont invités à des fêtes et à des réunions d'anciens élèves, mais nous, jamais, répliqua Jörgen.

— Encore heureux ! rétorqua Calle. Toi aussi, tu devrais t'en réjouir. Tu n'as pas vu le film *The Reunion* ? C'est toujours la même chose, chacun reprend son rôle d'avant, peu importe qu'entre-temps tu aies gagné des millions.

— Je pensais qu'il y avait un système informatique qui s'en occupait, poursuivit Jörgen d'une voix lointaine.

— De quoi ? demanda distraitement Calle.

— Des invitations aux réunions des anciens élèves.

Calle poussa un gros soupir, finit sa bière et indiqua du doigt le verre encore à moitié rempli de Jörgen. En réponse à son signe de tête, il alla au bar. Jörgen examina une nouvelle fois la photo de classe. Ils avaient tous l'air si jeunes, mais il avait envie qu'ils lui rendent des comptes, un à un, pour tout ce qu'ils lui avaient fait endurer à l'époque. Aux yeux de Jörgen, la prescription n'existait pas. Même si, pour d'autres, ç'avait été bien pire.

Calle posa deux autres bières sur la table et s'assit.

- Pourquoi tu fais comme ça une fixation ? reprit-il.
 - Je ne sais pas.
 - T'as pas des choses plus importantes à penser ?
- Jörgen haussa les épaules.
- C'est pas ça, c'est juste que...
 - Que quoi ?
 - Je ne sais pas, mais je me sentirais mieux si je savais ce que chacun était devenu.
- Parce que maintenant tu es devenu une pointure ? plaisanta Calle.
- Non, pas du tout ! se récria Jörgen en faisant mine d'être offensé. Calle lui lança un regard dubitatif.
 - Enfin, oui, peut-être, avoua Jörgen. Mais en quoi c'est bizarre ?
- Regarde-moi, ajouta-t-il en tapotant le cliché. Je n'existe pas.
- Calle scruta son ami un long moment. Sans un sourire.
- Je ne trouve pas ça bien, dit-il.
 - Quoi donc ?
 - Ce que tu fais. Tu m'as regardé ? Un célibataire sans enfants, un reporter pour un hebdo, chargé d'interviewer des célébrités de la télé réalité et des excentriques de bleds paumés en les brossant dans le sens du poil, et d'écrire des nouvelles sur des jeunes femmes au sommet de leur beauté, genre vingt-sept ans, nouvelles qui seront lues par des femmes qui en ont soixante-douze. Tu vois, les mêmes chiffres, juste inversés. Je n'ai ni ambition ni perspectives d'avenir. Mon seul luxe dans la vie, c'est une glace en été, une bière dans un pub et, parfois, quand le désir me prend, un cinéma en pleine semaine.
 - De quoi tu te plains ? riposta Jörgen.

Irruption de la violence

Presque toutes les femmes qu'on a forcées à se prostituer témoignent qu'elles ont été victimes de coups et de viols par leur souteneur. La violence est utilisée pour établir un rapport de force, l'agresseur voulant à tout prix briser la résistance initiale de la victime. Quiconque a été l'objet de violences ou de menaces de violence sait quelles en sont les conséquences psychologiques à long terme. La violence est l'expression la plus sûre du pouvoir.

La femme retira la menotte qui enchaînait la main gauche d'Ylva à la tête du lit. La jeune femme massa son poignet et ramena ses jambes contre elle.

L'homme et la femme se tenaient chacun d'un côté du lit. Ylva ne savait pas qui regarder.

— Ecoutez, commença-t-elle, il faut qu'on...

La femme se pencha vers elle, avec un intérêt feint :

— Il faut qu'on quoi ?

— ... qu'on parle, répondit Ylva en suppliant l'homme des yeux.

Il avait glissé sa main dans son pantalon. Qu'est-ce qu'il fabriquait ?

Ylva regarda la femme, qui lui sourit.

— Oui, parler. Mais bien sûr. Tu peux parler et on peut t'écouter. Assieds-toi là et écoute plutôt ce que nous on a à te dire. C'est une autre façon de faire.

L'homme avait toujours la main fourrée dans son pantalon.

— Donne-moi tes mains, ordonna la femme à Ylva.

L'homme déboutonna son pantalon et l'enleva, baissa son slip. Il bandait comme un taureau.

— Tes mains, j'ai dit, répéta la femme.

Ylva bondit hors du lit et se précipita vers la porte – verrouillée. L'homme eut tôt fait de la rattraper, lui coinça un bras derrière le dos et la gifla violemment de sa main restée libre. Sans desserrer sa poigne, il lui donna une bourrade pour la faire tomber sur le lit.

Ylva se démena en hurlant, ce qui ne fit que renforcer la détermination du couple. La femme lui baissa son jean jusqu'aux genoux. L'homme lui prit les pieds, la fit pivoter en travers du lit. La femme passa alors de l'autre côté et, attrapant les cheveux d'Ylva, lui releva la tête.

— Je n'ai rien fait ! cria Ylva.

— Non, répliqua la femme. Justement, tu n'as rien fait.

A ce moment précis, Ylva sentit l'homme la pénétrer en force. La douleur fut si vive que sa vision se troubla. Mais pas au point de ne pas voir la femme lui adresser un grand sourire.

— Elle rentre quand, maman ?

— Je ne sais pas, ma chérie. Elle a dit qu'elle sortirait peut-être avec des collègues.

— Encore ?

— Elle n'était pas sûre.

— Elle est toujours dehors.

— Non, ma chérie, pas toujours.

— Elle n'est jamais là, insista Sanna en filant vers le salon pour s'installer devant la télévision.

Elle s'arrêta sur le pas de la porte et se retourna.

— Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

— Des spaghettis et de la viande hachée.

— Avec la sauce tomate ?

— Oui.

Pour une raison inconnue, leur fille préférait la version de son père, qui trichait avec une sauce tomate industrielle, à celle plus raffinée et plus goûteuse de sa mère.

Quand le plat était servi, Sanna était contrainte d'enlever avec une précision chirurgicale toute trace mortellement dangereuse de poivron rouge et d'oignon, avant de pouvoir commencer. A part ça, elle s'intéressait à tout ce qu'on posait sur la table. Le seul reproche qu'on pût lui adresser, c'était le temps qu'elle prenait pour manger.

Mike, qui surveillait la rue, se demanda s'il n'allait pas malgré tout passer un coup de fil à Ylva pour savoir si elle rentrait dîner ou pas. Et puis il se ravisa. Pour des considérations tactiques, et non par fierté.

Un an auparavant, Ylva avait eu une aventure avec un de ses clients. Un propriétaire de restaurant sans qualités remarquables si ce n'est un sourire de conquérant qu'Ylva avait trouvé irrésistible.

Mike lui avait fait scène sur scène. Du début à la fin, cela avait été comme dans un mauvais feuilleton. Mike était totalement dépendant de sa femme et préférait qu'elle lui soit infidèle le restant de ses jours plutôt que de vivre sans elle.

Et pourtant, à certains moments, la haine s'invitait dans son cœur, une compagne qui marchait à ses côtés et lui tapait régulièrement sur l'épaule, réclamant son attention et son énergie.

Fais quelque chose, réagis, lui serinait la voix.

Dans ces occasions, son monde se ratatinait : le ciel semblait plus

bas et pesait sur lui, tel un plafond de cave.

Il avait lu quelque part que la personne infidèle vivait cette situation parfois encore plus mal que la personne trompée. C'était une question d'affirmation et de dégoût de soi qu'on projette sur autrui, bref une psychologie de bazar dans laquelle eux seuls croyaient et dont ils se servaient pour justifier leur comportement.

Mike aimait jouer les victimes – jusqu'à un certain point. Il n'avait pas envie de crier sur les toits qu'il était cocu, mais dans le cadre familial il ne se privait pas pour se plaindre et lancer des regards de reproche.

Pour finir, il était allé trop loin et Ylva lui avait posé un ultimatum :

« Les choses sont ce qu'elles sont. Soit on tourne la page et on avance... »

Elle se tenait devant l'évier à éplucher des pommes de terre, quand elle avait sorti cette phrase. Elle avait marqué une pause, s'était retournée vers lui, l'économe dans une main, une pomme de terre à moitié pelée dans l'autre.

« ... soit il va falloir trouver une autre solution. »

Depuis lors, Mike n'avait plus mentionné le nom de son amant.

La femme tira violemment les cheveux d'Ylva pour la forcer à relever la tête.

— C'est comment ? demanda-t-elle à son mari d'une voix égale alors même qu'Ylva criait, sanglotait, parlait de manière incohérente de ce qui s'était passé.

La femme ne voulait pas perdre une miette de son humiliation, cette récompense attendue depuis si longtemps.

— C'est comme d'enfoncer sa queue dans un seau d'eau chaude. Elle doit être large, vu le nombre de types qui lui sont passés dessus.

La femme tira encore les cheveux d'Ylva.

— Ah bon ? T'es si large que ça ?

La morve lui coulait du nez. Sa tête se balançait au rythme des coups de butoir de l'homme. Son visage se tordait de douleur.

— Je pense qu'elle aime ça, dit la femme. Oui, elle a l'air d'aimer ça. Il faudra que tu le refasses, chéri.

— Non, s'il vous plaît, les implora Ylva.

La femme se pencha vers elle.

— Je ne ferai rien, chuchota-t-elle. Que regarder.

Les mouvements s'accéléchèrent, puis finirent par s'arrêter. L'homme se redressa, essoufflé, remonta son slip et remit son pantalon.

La femme se redressa elle aussi. Précédant son mari, elle déverrouilla la porte, le laissa passer le premier.

— Tu peux remercier le ciel qu'il n'y en ait qu'un seul, déclara-t-elle

avant de refermer derrière elle.

Mike plongea les spaghettis dans l'eau bouillante et s'attela à la préparation de la bolognaise. La recette indiquait qu'il fallait faire revenir la viande hachée, puis ajouter la sauce tomate et remuer sans arrêt. Le plat était servi avec du parmesan. Sanna avait droit à un Coca-Cola, puisqu'on était vendredi, et Mike prit un verre de vin, parce qu'il en avait envie.

— Comment ça s'est passé à l'école, aujourd'hui ?

— Comme d'habitude.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je ne sais pas, plein de choses.

Sanna commença à manger.

— Mais tu aimes l'école ?

Sanna fit oui de la tête tout en mâchant, la bouche bien fermée, comme il se doit.

— C'est bien, poursuivit Mike. Tu nous dirais s'il y avait quelque chose qui n'allait pas, n'est-ce pas ?

Il regretta aussitôt sa question, c'était idiot. Un trop-plein d'angoisse des parents pouvait conduire à produire précisément ce qu'ils craignaient. Par chance, Sanna avait l'esprit occupé ailleurs : elle dévorait avec bel appétit et n'arrêtait pas de gigoter sur sa chaise.

— J'ai fini, annonça-t-elle en se levant.

Elle posa son assiette dans l'évier et retourna voir son film.

Mike rangea la cuisine avec cette culpabilité que ressentent tous les parents qui laissent leurs enfants trop regarder la télévision. Il alla au salon et prit place à côté de sa fille sur le canapé. Le film était un dessin animé. Un DVD que Sanna avait déjà vu une centaine de fois et qu'elle connaissait par cœur. Curieusement, elle adorait revoir des films qu'elle connaissait déjà, comme si son plus grand plaisir consistait à savoir ce qui allait arriver.

— Tu vas voir, c'est un passage intéressant, le prévint-elle en se penchant vers lui.

Et elle rit à la pensée de ce qui allait venir. Mike sourit. C'était un luxe de pouvoir rester à côté de sa fille et regarder un film idiot auquel il n'aurait sinon pas prêté attention.

— On fait un jeu ? demanda Sanna, lorsque le générique de fin apparut à l'écran.

— Bonne idée.

Sanna chercha un jeu tiré d'un film dans la pile. Les règles étaient compliquées à assimiler et Mike s'ennuyait ferme.

- Et si on construisait une tour à la place ?
- Tu veux toujours construire des tours.
- J'aime les tours.
- Bon, d'accord.

En soupirant, Sanna se dirigea vers ses caisses de jeux et revint avec un plateau supportant des pièces de construction de tailles et de formes différentes.

Le but était d'ériger la tour la plus haute possible. Chacun posait une pièce et celui qui faisait tomber le tout était le perdant. Mike veillait à échouer de manière très convaincante. Il n'avait pas de temps à perdre à entrer en compétition avec sa fille.

Il avait discuté de ça un jour avec des collègues. L'un d'eux refusait de laisser gagner ses enfants. C'était ce qu'il fallait faire, insistait-il. La preuve, un de ses fils venait d'être sélectionné pour l'équipe nationale junior de handball.

Mike ne comprenait pas son raisonnement. Même avec la meilleure volonté du monde, il ne voyait pas l'intérêt de jouer au handball dans l'équipe nationale junior...

Sanna et lui firent des tours jusqu'à ce que sonne l'heure d'aller au lit.

— Elle rentre quand, maman ? demanda Sanna, après s'être glissée sous la couette.

— Bientôt, dit Mike.

— Dans combien de temps ?

— Très bientôt.

— Je voudrais veiller jusqu'à ce qu'elle soit là.

— Non, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas exactement quand elle sera de retour. Mais à ton réveil demain, elle sera dans son lit, je te promets. Mais il ne faudra pas faire de bruit, tu sais, car maman sera certainement fatiguée.

Ylva était toujours allongée sur le lit. Elle ne pouvait pas se lever. Quelques heures plus tôt, elle avait souhaité un bon week-end à ses collègues et descendu la colline à pied pour prendre le bus et rentrer chez elle. L'homme et la femme l'avaient attendue, lui avaient proposé de la ramener en voiture. Ylva n'avait pas trouvé d'excuse pour refuser. C'est difficile de dire non, quand de nouveaux voisins qui viennent d'emménager proposent de vous déposer chez vous.

Tout avait été soigneusement planifié, le viol aussi. La cave où elle se trouvait avait été spécialement aménagée pour elle.

Ylva n'était qu'à une centaine de mètres de sa maison, où son mari

et sa fille attendaient son retour.

A moins qu'ils ne l'attendent pas ? Ylva avait prévenu qu'elle irait peut-être boire un verre de vin avec ses collègues après le travail. Mike oserait-il l'appeler ? Sans doute que non. Il ne voudrait pas paraître faible. Quand se rendrait-il compte que quelque chose n'était pas normal ?

Ylva roula sur le côté avec difficulté. Son corps était douloureux et le moindre mouvement lui faisait mal, requérait toute son énergie. Elle resta ainsi, sur le flanc, à reprendre son souffle.

La télévision était allumée.

Il faisait sombre dehors, les halos des réverbères renforçaient l'obscurité environnante. C'était difficile de distinguer les contours de sa maison. Mais Ylva vit que la lumière dans la chambre de Sanna était restée allumée.

Combien de temps faudrait-il patienter avant que Mike prévienne la police ?

La relâcheraient-ils avant ? Ils n'allaient quand même pas la garder indéfiniment.

Non, ce n'était pas possible...

Cette pensée était plus qu'elle ne pouvait supporter. Bien sûr qu'elle irait les dénoncer à la police. L'homme et la femme. Ce qui était advenu, vingt ans plus tôt, n'entraînait plus en ligne de compte.

Pourquoi ne voulaient-ils pas admettre que ce qui était arrivé la tourmentait elle aussi ? Pas de la même façon, de toute évidence. Mais ce n'était pas forcément plus simple pour elle. En un sens, c'était même pire. Ils n'avaient pas à vivre avec cette culpabilité, ils n'avaient pas à ressasser ce qu'ils auraient pu faire.

Il ne s'écoulait pas un jour sans qu'Ylva s'adresse des reproches. Elle était passée par toutes les phases de déni et de dégoût de soi, sans trouver la paix. Elle aurait à vivre avec ça toute sa vie.

Elle finit par réussir à se lever, se traîna jusqu'à la porte, les jambes flageolantes, abaissa la poignée et tira. Fermée à clé. Il y avait un œilleton. Ylva y colla son œil, comprit que le judas était aveugle de son côté. C'était pour qu'eux puissent l'observer de l'extérieur.

Elle donna des coups de pied dans le battant, mais ne fit que se faire mal, alors elle frappa avec ses paumes, dans l'espoir qu'on l'entende. Elle s'arrêta pour guetter des bruits de pas, n'entendit que ses propres sanglots. Elle finit par tambouriner de manière hystérique contre la porte en hurlant à pleine gorge.

Ylva ne sut pas combien de temps elle continua ainsi, mais quand elle se laissa tomber par terre, elle ne sentait plus ses mains.

Elle pleura comme une fontaine. A un moment, elle leva les yeux et découvrit que la cave avait été aménagée en petit studio.

Prenant appui sur ses bras, elle se releva péniblement. Elle alla vers

la kitchenette et ouvrit le réfrigérateur. Il était vide, à part un demi-tube de crème de fromage.

Il y avait une porte dans le mur opposé au coin cuisine. Ylva l'ouvrit : un cabinet de toilette avec des W-C, une douche et un lavabo. Pas de fenêtre, seulement une bouche d'aération, tout en haut du mur.

Ylva referma la porte et regarda autour d'elle. Les murs étaient constitués de blocs de ciment. La pièce devait faire vingt mètres carrés, maximum, c'était uniquement une petite partie de la cave.

La jeune femme se souvenait des palettes de matériaux de construction qu'on avait livrées et laissées dehors, pour les nouveaux propriétaires. Les Polonais, qui parlaient à peine suédois, avaient essayé de répondre aux questions des voisins un peu curieux.

La cave. Ils allaient faire quelque chose dans la cave. Un studio de musique ?

Quand son père eut terminé de lui lire son histoire, Sanna, toujours éveillée, suivit du doigt le motif sur le papier peint, comme elle avait coutume de le faire. Elle redemanda quand sa maman allait rentrer. Mike se sentit presque coupable.

— Et moi, je compte pour du beurre ?

Il avait dit ça en plaisantant, mais, derrière les mots, la blessure était réelle.

— Maman va bientôt rentrer. Elle est seulement sortie avec des amis. Les adultes ont aussi le droit de s'amuser parfois avec leurs amis, tu sais.

Mike avait trouvé que ça manquait de sincérité, mais Sanna n'avait pas réagi.

Quinze minutes plus tard, il se réveilla et vit que sa fille dormait. Il espérait qu'elle s'était assoupie avant lui, n'en aurait pas juré. Il se redressa sur un coude, le plus discrètement possible. Le lit craqua et protesta contre son poids, mais Sanna dormait à poings fermés.

Mike laissa la porte de la chambre ouverte. Il se rappelait ses frayeurs d'enfant, quand il se réveillait la nuit, qu'il faisait tout noir et qu'il ne savait plus où il était. Il ne voulait pas que Sanna vive la même expérience.

Il descendit dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et regarda à l'intérieur sans trouver rien qui lui fasse envie. Il passa en revue les placards et fut heureux de découvrir, derrière les céréales, un paquet de cacahuètes à peine entamé. Il estima qu'il méritait bien ça, lui qui assumait courageusement son statut de parent pour ainsi dire célibataire, et il se servit un verre de whisky en accompagnement.

Mike emporta les cacahuètes et son whisky dans le salon, alluma la

télévision et regarda la fin d'un film qu'il avait déjà vu. C'était meilleur que dans son souvenir, et il comprit un peu mieux pourquoi sa fille aimait visionner le même film encore et encore.

Puis il zappa sur les autres chaînes, ne trouva rien d'intéressant. Il éteignit donc le poste. Il n'y avait pas de rideaux dans le salon et la lumière bleue du téléviseur, à cette heure tardive, pourrait faire jaser...

Il alla chercher son portable. Aucun appel en absence ou texto d'excuse.

Ce n'était pas bien de sa part de ne pas l'avoir contacté. Après tout, il n'avait pas été clairement stipulé qu'elle sortirait ce soir. Elle aurait dû appeler pour indiquer si elle dînait avec eux ou pas.

Mike se résolut à lui téléphoner. Officiellement pour s'assurer que tout allait bien et insister pour qu'elle prenne un taxi pour rentrer. Tel était le but de ce coup de fil, se dit-il sans être dupe. Il n'appelait pas parce qu'il était inquiet à l'idée qu'elle séduise quelqu'un d'autre avec des battements de cils ou en mordillant sa lèvre de manière suggestive.

Mike se répéta mentalement ce qu'il allait lui dire.

Je m'inquiétais, c'est tout. Tu aurais pu téléphoner pour dire si tu rentrais pour dîner ou pas. Non, non, elle dort bien maintenant. On a passé une belle soirée, on a construit des tours. Il n'y a pas eu le moindre problème. Je vais aller me coucher moi aussi. Est-ce que tu pourras faire attention au bruit à ton retour ? Je me lèverai tôt demain matin et j'irai acheter des croissants chauds. Amuse-toi bien et n'oublie pas de prendre un taxi pour rentrer.

Mais au lieu d'entendre les sonneries et finalement la voix de sa femme sur fond de musique bruyante, de rires et de conversations, il tomba sur sa boîte vocale. Mike se ressaisit :

— Salut, c'est moi. Ton mari. Je voulais juste savoir comment tu allais. Tu dois être avec tes collègues de bureau. Bon, je vais aller me coucher maintenant. Rentre en taxi, s'il te plaît. J'ai bu un verre et je ne peux pas conduire. Sanna est au lit. Je t'embrasse.

Il raccrocha et regretta aussitôt d'avoir laissé ce message qui sonnait faux. « Ton mari » prouvait qu'il avait besoin de se rassurer. Comme s'il était nécessaire de le lui rappeler pour lui donner, en quelque sorte, mauvaise conscience si elle allait trop loin...

Il fixa l'image sur l'écran de son portable : Ylva et Sanna sur l'embarcadère de Hamnplan, ruisselantes d'eau, souriant à l'objectif, avec la côte danoise à l'arrière-plan.

Salut, c'est moi. Ton mari...

Ylva essaya de réfléchir. Ils étaient entrés dans le garage en voiture, ils l'avaient portée en descendant quelques marches qui tournaient à quatre-vingt-dix degrés sur la droite, à l'ouest côté mer. Ils avaient ensuite longé un couloir de deux ou trois mètres avant d'ouvrir les doubles portes pour entrer dans la pièce où elle se trouvait maintenant.

Elle confronta ce trajet avec la représentation mentale de la maison. Elle n'avait jamais pénétré à l'intérieur, ne la connaissait que de l'extérieur, mais savait que la bâtisse partait d'un carré de base.

Ylva se rendit compte qu'ils avaient plus ou moins créé ce studio au milieu de la cave, autrement dit, le plus loin possible des murs extérieurs. Les blocs de ciment qui séparaient sa pièce du reste faisaient plus d'un mètre d'épaisseur. Ils pouvaient fort bien avoir aussi isolé les murs derrière les blocs.

Ils avaient construit un studio de musique, une pièce parfaitement insonorisée où l'on pouvait faire autant de bruit qu'on le désirait sans qu'aucun son filtre au-dehors. En d'autres termes, inutile de s'époumoner, personne ne l'entendrait.

Cela étant, la pièce ne pouvait malgré tout pas être parfaitement isolée. Il y avait une bouche d'aération, une sorte de ventilation. De l'air passait à travers les joints de la porte et des murs.

Elle retraversa la pièce, ouvrit les portes des placards, inspecta murs et plafond, et se mit à genoux pour regarder sous le lit.

Un courant d'air passait dans la salle de bains et allait dans un coin de la pièce. Ylva prit la chaise à côté du lit et la plaça sous la ventilation. Puis elle grimpa dessus, approcha sa bouche de l'ouverture et appela à l'aide. Tendre ainsi le cou lui donna une crampe dans la nuque et elle avait un mal fou à garder l'équilibre. Elle faillit plusieurs fois tomber, mais réussit à rester perchée en pliant les genoux. Désespérée et terrorisée, elle appela au secours de toutes ses forces.

Combien de temps resta-t-elle ainsi ? Elle n'en avait aucune idée, mais elle fondit en larmes, descendit de la chaise et s'effondra sur le lit. Elle regarda l'écran de télévision. Les halos autour des réverbères de la rue paraissaient plus grands, toutes les lumières chez elle étaient éteintes. C'était la nuit.

Ylva se demanda si Mike avait cherché à l'appeler. Elle ne pouvait pas en être sûre. Peut-être qu'il avait voulu le faire, mais n'avait pas osé. Mike avait peur qu'elle se mette en colère, qu'elle croie qu'il la

surveillait, lui rognait les ailes. Combien de fois n'avait-elle pas retenu sa respiration quand elle se sentait épiée ? Toujours prêt à l'aider, mais cachant mal son anxiété et restant sur ses gardes.

Même si elle ne l'avait pas dit à haute voix, la phrase flottait dans l'air et occupait tout l'espace :

Tu ne peux pas m'ouvrir la porte, Mike. Ça ne marchera pas.

Mike sombra rapidement, mais se réveilla sur le coup des 2 heures. Ylva n'était toujours pas rentrée. Il alla aux toilettes et se recoucha. Il n'avait pas jugé utile d'allumer dans la salle de bains, pour augmenter ses chances de se rendormir. Mais une fois sous la couette, il ne put renouer avec le sommeil. Le vin rouge lui faisait souvent cet effet. Ça le faisait dormir dans un premier temps, après quoi il se réveillait, le cœur battant à tout rompre. Son esprit tournait alors à plein régime, une image entraînait une autre, et ces associations qui l'emmenaient par monts et par vaux étaient immanquablement sombres et négatives.

Où qu'elle soit à cette heure, Mike imaginait sans peine la scène : elle tombant en arrière sur un lit, imitée aussitôt par un futur amant qui l'embrassait avec passion sur la bouche et dans le cou. La jupe qu'on arrache, avec violence, presque une parodie de film, mais qui, pour ces deux-là, était réelle.

Les mains de son amant qui descendaient vers son intimité, les soupirs et gémissements d'Ylva, son cri à moitié étouffé quand il la pénétrait.

Mike ouvrit les paupières pour chasser ces images de son esprit, et pour les remplacer par ce que ses yeux voyaient : la fenêtre, le radio-réveil, ses vêtements sur la chaise, la penderie et le miroir. Tout cela était réel, tout cela existait dans un monde réel.

Il alluma sa lampe de chevet, laissa ses yeux s'habituer à la lumière. Le réveil affichait 02 : 31. Il n'était pas si tard que ça. Enfin, pas vraiment.

Ylva était sortie avec ses collègues. Ils buvaient du vin et parlaient boulot ; il croyait entendre d'ici les hommes plus âgés qu'elle se plaindre des promotions qui leur passaient – pour d'obscuras raisons – toujours sous le nez. Ou alors les femmes racontaient des histoires sur leurs maris, leurs qualités et leurs défauts. On consolait et conseillait celles qui avaient des problèmes, et après avoir bien discuté de la question, on levait son verre en disant avec assurance :

« J'en suis certaine... »

Et de là, la conversation repartait de plus belle.

Non, c'étaient les hommes qui en étaient certains. Des hommes sans voix. Des hommes dans des bars pour hommes vieux, avec une chope

de bière devant eux. L'équivalent féminin était probablement :

« Ecoute, je continue à penser que... »

Ylva et ses collègues femmes retrouveraient bientôt leur vie de tous les jours, avec un cœur plus léger, après avoir pu vider leur sac.

Mike se demanda si son rôle de manager était parfois remis en question. Et si oui, que disait exactement son équipe ? Qu'il était faible ? Non, c'était peu probable. Pas au travail. Pas assez directif ? Non. Quelle opinion négative avaient-ils de lui ? En gros, qu'il fonctionnait comme un robot. Voire un psychopathe, étant donné le peu d'empathie qu'il manifestait à leur égard. Ce qui était faux, parce qu'un psychopathe est sensible aux signaux autour de lui et sait les exploiter. Même s'il décide à la fin de les ignorer et de faire le nécessaire pour obtenir ce qu'il veut.

Mike écarta ces pensées, ça le gênait de songer à l'opinion que ses employés avaient de lui.

Il se rendormit, confiant, en sachant qu'il gagnait presque quatre fois plus qu'Ylva et que la vie qui était la leur ne serait pas possible sans ses revenus.

La Bande des Quatre, songea Calle Collin en soupirant.

Jörgen Petersson avait trop d'argent, c'était évident. Trop d'argent, trop de temps et trop peu à faire. Est-ce qu'Ylva était l'équivalent de la vieille veuve de Mao ? Est-ce à ça qu'il faisait allusion ?

Pourquoi lui, Calle, attirait-il immanquablement les paumés ? A croire qu'il était un aimant pour imbéciles. Était-il trop gentil ? Trop tolérant ? Pensaient-ils que du fait de son homosexualité il comprenait la souffrance d'être un marginal et qu'il accueillait, par conséquent, n'importe qui à bras ouverts ?

Oui, ce devait être ça. Des préjugés positifs sont aussi difficiles à éradiquer que des préjugés négatifs. Jörgen l'avait qualifié de type doué d'une bonne nature. Et Calle lui avait demandé pourquoi il était devenu ce prétentieux plein aux as.

La Bande des Quatre, qu'est-ce que Jörgen entendait par là, au juste ?

Calle était encore dans son lit. Il avait mal à la tête et il était trop fatigué pour se masturber. Il sentait les effets de l'alcool se dissiper lentement. Alors il se caressa quand même parce que c'était un bon remède contre la gueule de bois et l'angoisse, et que ça lui changeait les idées. Ensuite, il rejoignit la salle de bains pour s'essuyer, pissa un coup et retourna se coucher.

La Bande des Quatre ! Comme s'ils étaient un groupe de non-conformistes, avec des capuches de moine, parlant une langue d'initiés, et frères de sang.

Ils n'étaient pas si terribles que ça. De toute façon, le groupe s'était pour ainsi dire désintégré l'année suivante, donnant lieu à de nouvelles alliances, de nouvelles constellations.

Il reconnaissait bien là Jörgen, qui voulait toujours donner des noms à tout. La Bande des Quatre...

Enfant, Jörgen dramatisait toujours tout. Là résidait peut-être la clé de son succès : il ne se laissait pas aveugler par les détails, il continuait à voir la forêt malgré les arbres.

Telle fut la dernière pensée qui traversa l'esprit de Calle avant qu'il ne sombre dans les bras de Morphée.

— Elle est où, maman ?

Mike émergea du sommeil et cligna rapidement des yeux. Sanna se tenait au pied du lit, en pyjama. Il se tourna et vit que l'autre côté du matelas était vide et que personne ne s'y était allongé.

— Je ne sais pas, ma chérie. Quelle heure est-il ?

Il tendit le bras pour regarder sa montre.

— Huit zéro sept, lut Sanna sur le radio-réveil avant de sauter sur le lit. Maman n'est pas rentrée ?

— Je ne sais pas, on dirait que non. Peut-être qu'elle est restée dormir chez une de ses amies. Il était tard et elle n'a pas pu trouver un taxi, qui sait ?

— Tu ne vas pas l'appeler ?

— Non, pas encore. Si elle a veillé hier soir, elle doit être en train de dormir.

— Et si elle ne dort pas ?

C'était exactement ce à quoi Mike ne voulait pas penser, mais les images défilaient malgré lui dans sa tête : Ylva dans ses vêtements de la veille marchant à partir de l'arrêt de bus, pieds nus peut-être, ses escarpins au bout des doigts, s'arrêtant devant la porte d'entrée, rassemblant son courage à deux mains avant de déclarer : Mike, il faut qu'on parle.

Voilà le scénario qu'il envisageait, alors qu'elle n'était pas sortie en robe sexy et chaussures à talons.

Mike se redressa.

— Elle doit dormir. Tu as faim ?

Sanna fit un grand oui de la tête en s'extirpant du lit.

— Une brioche ?

— OK, une brioche, mais tu dois aussi manger du pain.

Mike mit en marche la cafetière et alla chercher le journal dans la boîte aux lettres, bref, ce que fait tout homme qui n'a pas peur que sa femme l'ait quitté. Il l'appela plusieurs fois. Son portable était éteint et il tombait directement sur la boîte vocale. Il laissa un premier message :

— T'es où ? Je commence à m'inquiéter. Sanna aussi. Appelle-nous, s'il te plaît.

Puis un second :

— Pourquoi t'as éteint ton portable, merde ? C'est nul de faire ça. D'ailleurs, t'as qu'à rester où tu es, j'en ai rien à foutre.

Petit déjeuner, lecture du journal, lecture sur Internet des dernières

nouvelles, le temps ne passait pas plus vite, il attendait qu'il soit enfin 9 heures pour téléphoner à quelqu'un sans avoir l'air trop désespéré. 9 heures, c'était une bonne heure, estimait-il, aussi décida-t-il de terminer d'abord l'article qu'il avait commencé.

Il avait presque fini quand Sanna lui demanda de l'aider à mettre la main sur un DVD qu'elle n'arrivait pas à trouver. A 9 h 11, ils avaient retrouvé le film, l'avaient mis en route, et Mike retourna dans la cuisine pour téléphoner à Nour.

Nour était la meilleure amie d'Ylva au travail. Mike ne l'avait rencontrée qu'une seule fois, mais l'avait tout de suite appréciée. Elle avait des yeux vifs et un sourire franc.

— Elle n'est pas rentrée ? s'étonna Nour.

— Elle m'a dit qu'elle sortait avec vous, précisa Mike.

Nour ne répondit pas tout de suite, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle devait raconter et se rendait soudain compte qu'elle ne pouvait pas mentir.

— Elle nous a dit qu'elle rentrait à la maison, finit-elle par déclarer. Tu as essayé sur son portable ?

— Il est éteint.

Nour sentit une pointe de méfiance dans la voix de Mike.

— Alors, je n'ai aucune idée de l'endroit où elle peut bien être, assura-t-elle. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Tu as joint l'hôpital ?

— Ils m'auraient appelé, s'il y avait eu quelque chose.

— Oui, c'est vrai, concéda Nour.

— Elle t'a dit qu'elle rentrait ? répéta Mike.

Il regretta aussitôt sa question, qui avait un côté accusateur.

— Oui.

— Est-ce qu'elle t'a dit comment elle comptait rentrer ?

— En bus, je suppose. On s'est dit au revoir dans la rue et elle a commencé à descendre la colline à pied.

— Toute seule ?

— Oui. On a essayé de la persuader de rester avec nous, mais elle a soutenu qu'elle préférait rentrer.

— Bon, eh bien, merci.

— Demande-lui de m'appeler quand elle sera là, ajouta Nour.

— Bien sûr, fit Mike. On reste en contact. Au revoir.

Ylva regarda Mike sortir en robe de chambre et aller chercher le journal dans la boîte comme si de rien n'était.

Que pensait-il ? Qu'elle s'était envoyée en l'air avec un type ou qu'elle avait passé la nuit sur le canapé d'une amie ?

Il avait dû appeler pour essayer de le savoir.

Elle perçut un mouvement derrière la fenêtre du salon. Mike venant

de rentrer, ce ne pouvait être que Sanna. Sa fille était si proche, et pourtant elle ne pouvait pas la rejoindre.

Ylva se redressa dans le lit. Tout son corps lui faisait mal, et elle sentait mauvais. Elle s'était fait pipi dessus après avoir été violée, elle n'avait pas bougé. Elle n'avait pas pris de douche, pas question, elle ne voulait rien utiliser ici, dans cette prison où elle était enfermée, car cela aurait signifié accepter la situation, céder. Et d'ailleurs, il faudrait qu'elle soit examinée par un médecin pour faire constater les violences sexuelles.

Elle s'approcha de la porte, serra les poings, cria et cogna de toutes ses forces.

Le bruit qu'elle parvint à produire était étouffé, comme si la porte était matelassée de l'extérieur. Mais on devait quand même entendre quelque chose, se dit-elle.

Une arme. Il fallait qu'elle ait quelque chose pour se défendre.

Ylva ouvrit les tiroirs de la kitchenette : des couverts en plastique, un couteau à beurre, une râpe à fromage, des planches à découper, un rouleau de sacs plastique. Pas de vrai couteau, rien en métal, pas même un ouvre-boîte. Le placard au-dessus de l'évier était vide, à part un paquet de crackers et quelques tasses en plastique.

Elle fouilla dans la salle de bains et trouva des serviettes, du savon, du shampoing, de la lessive, une brosse à cheveux, du lubrifiant et une lime à ongles en carton. Rien qui puisse faire l'affaire. Elle retourna dans la pièce et regarda autour d'elle.

La chaise.

Un des pieds pouvait servir d'arme, si elle réussissait à le casser. Elle pourrait alors le brandir contre eux, la prochaine fois qu'ils entreraient.

Elle saisit le dossier du siège et cogna ce dernier avec violence contre le mur. Elle répéta l'opération jusqu'à ce qu'un des pieds cède, le fit lâcher à coups de talon.

Elle s'assit sur le lit avec le pied de la chaise à la main et le regarda. L'extrémité brisée était coupante et en dents de scie.

Une arme.

Mike songea à appeler sa mère. Peut-être qu'elle saurait trouver les mots pour lui expliquer ce qui lui arrivait. Il avait essayé d'être un bon mari, il avait fait des efforts tous les jours, n'avait eu, pour ainsi dire, que ça en tête. Alors, c'était quoi, le problème ? Son désir excessif de lui faire plaisir ? Il saurait mettre ça en veilleuse. Était-il ennuyeux ? C'était possible, il était prêt à l'admettre. Mais ils avaient passé du bon temps ensemble, n'avaient jamais été à court d'idées...

Pourquoi lui faisait-elle ça ? Qu'avait-il fait pour mériter ça ?

A moins qu'il ne lui soit réellement arrivé quelque chose ?

Il n'avait qu'à passer un coup de fil à l'hôpital, pour en avoir le cœur net. Histoire de ne pas rester les bras croisés.

Il alla dans le salon et y trouva sa fille captivée par l'écran. Un film d'action, au rythme trépidant, avec des voix essouffées.

Il revint dans la cuisine, ferma silencieusement la porte, composa le numéro des renseignements et demanda à être mis en relation avec l'hôpital. Il expliqua, un peu gêné, la raison de son appel et apprit qu'aucune Ylva Zetterberg n'y avait été admise. Aucune femme de son âge, d'ailleurs.

La femme à qui il parla comprit sa détresse.

— Je suis sûre qu'elle va rentrer bientôt, dit-elle pour le rassurer. L'explication la plus plausible est qu'elle est restée dormir chez une amie.

— Oui, probablement.

— Elle n'a pas eu d'accident, reprit l'infirmière, car sinon on l'aurait su.

— Merci, merci beaucoup d'avoir pris le temps de me répondre.

— Je vous en prie. Passez une bonne journée.

Il composa à nouveau le numéro de Nour.

— Désolé de te déranger, c'est encore Mike.

— Pas de problème, répliqua-t-elle, à moitié réveillée. Elle est rentrée ?

— J'ai appelé l'hôpital. Elle n'y est pas.

— Tant mieux.

— Oui, mais je commence sérieusement à m'inquiéter. Tu ne sais pas si elle est allée voir d'autres personnes ?

Le silence de Nour fut un dixième de seconde trop long.

— Elle m'a dit qu'elle rentrait à la maison.

— Nour, excuse-moi de me montrer si direct, mais il faut que tu saches qu'on a eu des problèmes, elle et moi, il y a un an environ.

— Elle m'a dit qu'elle rentrait à la maison, répéta Nour.

— Sauf qu'elle n'est pas rentrée. La preuve... Est-ce que tu sais où elle est ? Non, tu n'as pas besoin de me dire quoi que ce soit, tout ce que je te demande, c'est que tu l'appelles et qu'elle me téléphone pour m'assurer que tout va bien.

— Ecoute, elle m'a dit qu'elle rentrait.

— OK, OK.

— Je te promets, je n'en sais pas plus, insista Nour. Il est quelle heure ?

— Presque 10 heures.

— Il est encore tôt. Elle va rentrer. Elle a peut-être rencontré des amis sur le chemin du retour. Elle est restée avec eux et puis elle a passé la nuit sur un canapé, tu sais comment c'est. Je suis sûre qu'il y

a une bonne raison au fait qu'elle ne soit pas encore là.

— Oui, marmonna Mike.

— Apparemment, il ne lui est rien arrivé.

— Non.

— Parce que, sinon, elle serait à l'hôpital, poursuivit Nour.

— Très juste.

— Je suis sûre qu'elle sera chez vous dans une heure.

Mike ne répondit rien. Nour crut l'entendre pleurer.

— Euh... Mike, fit-elle de la voix la plus douce possible.

— Trop c'est trop ! s'exclama-t-il tout à coup. Il y a des limites à ce que je peux supporter !

— Mike, écoute-moi. Pourquoi tu imagines le pire ? Tu n'as aucune raison de le faire. Je suis sûre qu'elle est restée dormir quelque part parce qu'elle n'a pas voulu te réveiller et qu'elle dort encore... Elle ne t'a pas envoyé de texto ?

— Non, répliqua-t-il si faiblement que Nour l'entendit à peine. Son portable est éteint.

Il eut du mal à étouffer un sanglot.

— Peut-être qu'elle n'a plus de batterie, hasarda Nour. Je parie qu'il y a un millier d'explications. Tu veux que j'appelle à droite et à gauche pour essayer d'en savoir plus ?

— S'il te plaît.

— Bon, d'accord, je m'en occupe. De toute façon, elle aurait dû te prévenir. Et tu n'as pas à te sentir idiot, tu m'entends ? C'est elle qui a déconné, pas toi. OK ?

Expérience de la faim

L'agresseur affamera particulièrement les femmes indociles. Le manque de nourriture réduit considérablement leur capacité à résister. La femme finit tout simplement par ne plus avoir assez d'énergie pour lutter, quoi qu'on lui ait fait subir.

Assise sur le lit, Ylva fixait l'écran. Holst conduisait sa vieille Volvo entretenue avec amour. Il y avait un certain prestige à s'acheter une voiture neuve seulement tous les vingt ans et à rouler avec jusqu'à ce qu'elle rende l'âme. Cela témoignait d'une certaine stabilité : on ne jetait pas l'argent par les fenêtres et on faisait fi des apparences.

Deux écolières, un peu plus âgées que Sanna, passèrent à vélo, au milieu de la rue. Elles restaient debout sur les pédales un moment avant de se remettre en selle.

Gunnarsson se promenait, d'un pas alerte, son chien blanc en laisse.

Tout le proche voisinage, si respectable, prenait vie. Tout était comme d'habitude. Aucune activité n'était à signaler, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison d'Ylva.

Elle scrutait l'image, tentait de voir à travers l'écran, l'unique fenêtre qui la reliait au monde.

La caméra devait être installée au second étage et était braquée vers la maison d'Ylva et de Mike. On pouvait voir leur rue, le terrain vague entre la Gröntevägen et la Sundsliden, où les enfants jouaient trop rarement au football, et le début de la Bäckavägen.

Pendant de longues périodes, il ne se passait rien. Seules les branches des arbres se balançaient au vent. Puis une voiture venait à passer, ou un joggeur. C'était surtout des voitures, les gens sortaient chercher ce qu'il fallait pour faire un bon petit déjeuner de week-end. Des petits pains frais, des viennoiseries, du jus de fruits, du fromage.

Ylva avait le vertige. Elle n'avait rien mangé depuis le déjeuner de la veille et n'avait quasiment rien bu.

Elle alla à la kitchenette, tenant toujours le pied de la chaise dans la main, et but de l'eau directement au robinet. Elle prit un cracker, y étala généreusement de la crème de fromage et mangea au-dessus de l'évier.

La nourriture lui redonna de l'énergie. Sa vision devint moins floue et elle parvint à rassembler ses pensées. Le temps était à la réflexion.

Elle ne savait pas ce qu'ils voulaient ou ce qu'ils avaient planifié. Avaient-ils l'intention de la garder prisonnière ici ? Dans cette cave ?

Cette idée provoqua en elle un sentiment de terreur. Il fallait qu'elle leur parle, qu'elle sache à quoi s'en tenir, qu'elle les fasse revenir à la raison. N'avaient-ils pas obtenu ce qu'ils voulaient en la violant ? Œil pour œil, dent pour dent. Alors pourquoi était-elle encore dans cette pièce ?

Cette cave... ils avaient acheté une maison et une cave insonorisée. Ils avaient installé un coin cuisine et un cabinet de toilette, aménagé une pièce à l'intérieur d'une pièce.

Ce n'était pas sous le coup d'une impulsion, c'était un plan coûteux et parfaitement réfléchi.

Ils comptaient la garder enfermée.

Nour émit un soupir sonore. En quoi tout ceci la concernait-il ?

C'était la faute d'Ylva, elle voulait toujours plus, n'arrêtait pas de faire des histoires, au lieu de se contenter de ce qu'elle avait.

Et cet homme qu'elle négligeait. Est-ce qu'il se rendait compte qu'il était la risée de tous ?

Pourquoi avoir proposé de téléphoner à droite et à gauche ? Qui appeler ? Pour dire quoi ?

Salut, c'est Nour. Est-ce qu'Ylva est là ?

Non. Pourquoi ça ?

Mike a téléphoné. Il dit qu'elle n'est pas rentrée hier soir.

Aïe...

Tu ne sais pas où elle peut être ?

Non.

Chacun y irait de son petit couplet et tout le monde serait rapidement au courant.

Apparemment, Ylva n'est pas rentrée hier soir. Vraiment ? Je me demande où elle a passé la nuit. Hé hé...

Nour se sentait piégée. Elle avait les mains liées. Elle avait beau retourner le problème dans tous les sens, le résultat ne ferait qu'aggraver les choses. Mike avait tout à y perdre.

De toute façon, Ylva finirait bien par rentrer, honteuse et suppliante :

Je ne le ferai plus, c'est promis.

Nour s'assit sur son lit, se laissa retomber en arrière et regarda le plafond.

— Ah, Ylva... murmura-t-elle.

Ylva en voulait toujours plus. Il lui fallait tous les hommes.

Comme souvent dans le flirt, la séduction n'était qu'un jeu. Cela allait rarement au-delà. Nour ne connaissait qu'un seul homme avec

lequel Ylva avait bel et bien couché : Bill Åkerman.

Nour ne savait quasiment rien de lui, si ce n'est qu'il avait dilapidé tout l'argent que sa mère fortunée avait investi dans ses projets insensés. Après sa mort et contre toute attente, Bill avait réussi à ouvrir un grand restaurant et à le faire marcher.

Nour était quasiment sûre qu'Ylva était avec lui.

Mike débarrassa la table du petit déjeuner puis prit une douche. Il ferma les yeux et laissa l'eau couler sur son visage. Le bruit de la douche formait un écran entre lui et le monde et il se rendit compte qu'il ne pouvait pas continuer à vivre ainsi.

Il envisagea le divorce, imagina qu'il ferait preuve de générosité pour éviter tout problème de garde d'enfant. Il pourrait trouver un appartement au premier étage avec un balcon face à la mer. Avoir sa fille tous les quinze jours ? Cela possédait ses avantages.

Il aurait un nouveau mode de vie, plus sain. Il serait plus sociable et ne resterait plus à la maison à dire oui à tout avec le sourire.

Des rencontres sur Internet ? Pourquoi pas ? Ce n'étaient pas les femmes seules qui manquaient.

Un bruit à l'extérieur de la salle de bains lui fit immédiatement fermer le robinet. Il sortit de la cabine et ouvrit la porte.

— Ohé ?

Aucune réponse.

— Ylva ?

Rien que le son lointain du dessin animé de Sanna.

— Sanna !

— Oui, quoi ?

— Est-ce que quelqu'un est entré ?

— Quoi ?

— Est-ce que maman est rentrée ? cria Mike en forçant la voix.

— Non.

— J'ai cru entendre quelqu'un entrer.

— Non.

— Bon...

Mike se sécha, s'habilla et rejoignit Sanna au salon. Il la vit détacher à regret ses yeux de l'écran et le regarder d'un air interrogateur.

— Je me disais qu'on pouvait aller à Våla, s'empressa-t-il de suggérer.

Il détestait ce centre commercial, surtout le samedi, mais pas question de rester à la maison et de tourner en rond, à attendre que madame daigne rentrer...

— Maintenant ?

— Oui, avant qu'il y ait trop de monde.

— On n'attend pas le retour de maman ?

— Non, allons-y maintenant.

Il prit la télécommande sur la table.

— Va t'habiller, s'il te plaît.

— Oui, mais mets le film sur pause. Je veux voir la fin quand on rentrera.

Sanna sauta du canapé et courut dans sa chambre. Mike fit défiler le télétexte. Rien d'intéressant. Il éteignit le poste.

Il alla dans la cuisine, prit un bout de papier et écrivit APPELLE-MOI. Enfin il posa le mot bien en évidence au milieu de la table.

Mike et Sanna quittèrent la maison.

Ylva, assise sur le lit, fixait l'écran. Elle vit son mari et sa fille monter dans la voiture et s'éloigner.

Ylva ne pouvait pas tout distinguer en détail, mais leurs mouvements lui étaient familiers et elle n'avait aucun mal à compléter mentalement ce que ses yeux ne voyaient pas. Des gestes ordinaires, répétés des milliers de fois déjà, rien de dramatique. La porte d'entrée qui s'ouvre, Sanna qui court vers la voiture, attend près de la portière côté passager, ayant sans doute obtenu la permission de s'installer à l'avant, à côté de son père, Mike qui ferme la porte d'entrée à clé, désactive l'alarme du véhicule à distance, les deux qui grimpent en voiture, Mike qui aide Sanna à attacher sa ceinture, la portière qui claque, les codes qui s'allument, la voiture qui fait marche arrière, s'arrête un moment avant de repartir vers l'avant, d'abord à gauche dans la Bäckavägen, puis encore à gauche en remontant la Sundsliden.

Ylva avait beau savoir que c'était inutile, elle hurla de désespoir quand elle vit la voiture passer juste devant.

Ils étaient partis. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui Mike avait-il contacté ? Qu'avait-il en tête ?

Oh, il était facile d'imaginer ce qu'il pensait. Peut-être qu'il ne supportait plus de l'attendre. Ou bien il emmenait Sanna chez sa mère, à titre de précaution. Pour lui éviter d'assister à la scène qui allait sans nul doute avoir lieu.

Pourquoi n'avait-il pas appelé la police ? A moins qu'il ne l'ait fait, mais que la police lui ait demandé d'attendre encore ?

Elle finira bien par rentrer, ne vous inquiétez pas.

Voilà ce qu'avait dû lui dire le policier de service avant de raccrocher, secouer la tête en direction d'un collègue, et se servir une nouvelle tasse de café.

Sanna s'était élancée vers la voiture comme d'habitude. Elle ne se doutait de rien.

C'était plus difficile de deviner les sentiments de Mike. Un de ses traits distinctifs était la crainte de perdre le contrôle : c'était un cœur tendre.

— Pourquoi tu regardes tout le temps ton portable ?

Sanna lança à son père un coup d'œil réprobateur.

— Mais non, mentit-il.

— Si, tu ne fais que ça.

— C'est pour voir si maman a appelé.

— Elle est où ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas où elle est ?

Sanna avait du mal à comprendre ça, et Mike sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle est sortie avec ses amis. Ou plus exactement, qu'elle était sortie avec eux. Hier soir. La soirée a dû se prolonger et elle est sans doute restée dormir chez l'un d'eux.

— Mais elle n'a pas téléphoné ?

— Regarde ! s'exclama Mike en montrant du doigt quelque chose sur la droite.

Sanna se tourna vers la vitre et Mike essuya vivement le coin de ses yeux.

— Quoi ? demanda Sanna.

— L'oiseau, le grand oiseau là-bas.

— Où ça ?

— Oh, il s'est envolé.

— J'ai rien vu.

— Ah bon ? C'était un grand oiseau, peut-être un aigle. Tu n'as jamais vu d'aigle ? Ils sont si grands qu'on dirait des tapis volants. Maman sera bientôt de retour. Je suis sûr qu'elle nous attendra à la maison quand on reviendra de Väla.

— Je trouve quand même qu'elle aurait pu appeler, dit Sanna.

« Je ne peux pas dire que ça me fasse de la peine. »

La phrase de Jörgen s'était gravée dans l'esprit de Calle Collin. Le pire, c'est qu'elle avait été spontanée. Jörgen n'avait pas dit ça pour être méchant, c'était une réaction instinctive en apprenant qu'Anders avait été assassiné.

Calle fit des recherches sur le « meurtre au marteau » sur Internet. Au bout d'une demi-heure de navigation, il était au fait des événements. Anders Egerbladh, trente-six ans, avait été frappé à mort à Sista Styverns Trappa, un escalier en bois qui permettait de relier la Fjällgatan à la Stigbergsgatan, plus haut. L'arme du crime, un marteau, avait été abandonnée sur place, mais ne portait aucune empreinte digitale.

L'assassinat était décrit comme bestial. Le niveau de violence indiquait une haine profonde envers la victime, aussi la police partait-elle de l'hypothèse que le meurtrier et la victime se connaissaient. Un bouquet de fleurs retrouvé sur les lieux du crime laissait penser que l'homme de trente-six ans allait à un rendez-vous galant. Sans doute avec une femme mariée.

Les meilleurs articles étaient rédigés par un journaliste criminel d'un quotidien du soir où Calle avait, autrefois, gâché six mois de sa vie professionnelle. Il avait l'intuition que cet homme en savait plus qu'il ne voulait bien partager avec ses lecteurs. Calle ne connaissait pas personnellement ce journaliste, mais il connaissait une femme à la rédaction. Si elle acceptait d'intercéder en sa faveur, il avait une chance de rencontrer ce reporter.

Calle avait travaillé comme vacataire sous les ordres de cette rédactrice, dont tous les articles étaient fondés sur le premier commandement du féminisme de Mary McCarthy : il n'y a aucune différence entre les hommes et les femmes, si ce n'est que les hommes sont, par nature, mauvais, et les femmes, par nature, bonnes.

Les grands titres et les angles d'approche étaient déterminés à l'avance et le travail éditorial consistait simplement à aligner des arguments qui appuyaient cette thèse, et à éliminer tous ceux qui allaient à l'encontre. Les journalistes n'hésitaient pas une seconde à démonter ceux qui osaient remettre en question leur manière de procéder.

Autrement dit, les questions importantes étaient souvent reléguées au second plan. Ces six mois avaient achevé de convaincre Calle Collin de se méfier du débat public. La seule chose positive était qu'il avait

fait la connaissance d'une rédactrice, une femme bien, au grand cœur. Quand il en avait eu assez, elle lui avait demandé s'il préférerait descendre au service des informations.

« Si j'étais intéressé par les infos, je ne serais pas venu travailler dans un journal », avait répliqué Calle.

Par la suite, il avait été souvent cité par l'équipe de la rédaction. La plupart des gens riaient, voire étaient d'accord avec lui, mais le rédacteur de la rubrique artistique, hors de lui, avait juré que, dans la mesure du possible, il ferait en sorte que Calle ne remette plus les pieds au quotidien.

Calle décrocha son téléphone et composa le numéro de la femme bien, au grand cœur.

Plus un endroit était laid, plus les gens s'y pressaient. Les parcs nationaux étaient presque désertés, mais n'importe quel centre commercial regorgeait de gens dépourvus de goût, les yeux vides et le portemonnaie rempli.

Väla était le pire de tous. Et pourtant, Mike y allait au moins une fois par semaine. Parce qu'on trouvait tout là-bas. On n'avait qu'à charger le coffre et rentrer à la maison.

Ylva aimait flâner dans les mêmes boutiques, week-end après week-end, et son œil de lynx avait tôt fait de repérer les nouveautés. Mike, au contraire, traversait les allées au pas de course, comme s'il craignait que toutes ces choses ne lui collent à la peau.

Sanna se situait quelque part entre ces deux extrêmes. Elle aimait aller à l'animalerie et au stand de glaces, et voir tous ces gens.

L'agitation et la foule, les bruits et les impressions constituaient pour beaucoup le point culminant de la semaine.

De retour à la maison, Ylva étalait ses achats sur le lit comme des trophées. Elle se félicitait de son flair et expliquait à Sanna pourquoi elle avait acheté telle ou telle chose et comment elle allait combiner ces nouveaux vêtements avec ceux qu'elle avait déjà dans sa garde-robe.

Mike se demandait si c'était une forme d'entraînement, si c'était comme ça qu'on produisait de nouveaux consommateurs.

En tout cas, ce n'était certainement pas maintenant qu'il avait le cœur à s'adonner au lèche-vitrines, comme si rien ne s'était passé.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire, ma chérie ? On va au McDonald's et ensuite on rentre ?

— Mais on vient d'arriver !

— Tu n'as pas faim ?

— Non, pas vraiment.

— Bon, alors faisons le tour des magasins et on ira manger un morceau après, d'accord ?

Ylva n'avait toujours pas donné signe de vie, et l'inquiétude commençait à l'emporter sur la colère.

La pensée qu'il lui était peut-être arrivé quelque chose, qu'il y avait une bonne raison pour qu'elle ne l'ait pas appelé, était presque réconfortante. Se faire du mauvais sang, c'était mieux que d'avoir

peur.

Et cependant il avait peur. Peur qu'elle le laisse tomber.

Au moins, à titre de consolateur, ou, Dieu le pardonne, de mari en deuil, Mike aurait un rôle à jouer...

Sanna mâchait lentement en promenant ses grands yeux sur le monde, ce qui ici voulait dire des familles en surpoids, des tables graisseuses et un personnel stressé.

Mike balançait nerveusement son pied sous la table.

— Ça te fait plaisir ?

Il sourit à sa fille, faisant de son mieux pour lui cacher qu'il serait prêt à céder une part importante de son salaire s'il pouvait quitter ce lieu sur-le-champ. Le McDonald's était leur dernier arrêt avant le retour. Ils étaient allés voir les animaux, avaient traîné dans le magasin de DVD et à la librairie, et regardé des bijoux bon marché dans une boutique d'accessoires.

Sanna fit oui de la tête et prit une frite. Le temps semblait s'écouler plus lentement. Mike avait terminé de manger avant que sa fille ait enlevé les morceaux de poivron de son sandwich.

— Mange ton hamburger, comme ça on pourra emporter les frites, dit-il avec un sourire forcé.

— On est pressés ?

— Euh, non. On n'est pas pressés.

Sanna mâchonnait distraitement sa frite tandis qu'à la table d'à côté deux petits garçons s'extasiaient sur les jouets qu'ils avaient trouvés dans leur Happy Meal.

Mike se résigna : il avait encore une bonne demi-heure à tenir.

Il sortit son portable de la poche intérieure de sa veste, vérifia l'écran pour voir s'il n'avait pas reçu un appel en absence, et tenta de nouveau de joindre Ylva. Il tomba une fois de plus sur sa boîte vocale, raccrocha sans laisser de message. Puis il appela à la maison et laissa sonner six fois avant de capituler.

Il regarda sa fille en montrant cette fois son portable :

— Je dois passer un coup de fil. Je vais aller en face, d'où je peux te voir, d'accord ?

— Tu ne peux pas le faire d'ici ? s'étonna Sanna.

— J'ai besoin de parler à quelqu'un.

— Mais tu viens de téléphoner à quelqu'un.

— C'était quelqu'un d'autre. Je ne veux pas qu'il y ait autant de bruit en arrière-fond. Ne bouge pas, je suis juste de l'autre côté, je n'en ai pas pour longtemps.

Il se dirigea vers la porte, agita la main en direction de Sanna et composa le numéro de Nour.

— Allô ? C'est Mike.
— Ah, salut. Elle est revenue ?
— Non. Du moins, je ne crois pas. Je suis à Väla avec Sanna, mais je lui ai laissé un mot sur la table de la cuisine pour lui dire de m'appeler. Et elle ne l'a pas fait. Son portable ne répond toujours pas. A la maison non plus. Est-ce que tu as appris quelque chose ?
— Euh... je... Pas grand-chose, mais je vais continuer. Je te préviendrai si j'ai du nouveau.
— OK, merci. Et, Nour...
— Oui ?
— Si jamais elle... enfin, tu vois ce que je veux dire, si elle a fait quelque chose de stupide, eh bien, j'aimerais quand même avoir de ses nouvelles. Je n'aime pas ce silence. Ça m'angoisse.

Nour téléphona au restaurant qui appartenait à l'ancien amant d'Ylva. Il était 13 heures. Elle déclina son identité et demanda à parler à Bill Åkerman. Par bonheur, il était là. En revanche, cela diminuait les chances qu'il ait passé la nuit avec Ylva ou qu'il sache où elle était. Toujours est-il qu'elle préféra s'en assurer.

— Allô ?
Son ton était agressif, à l'image de toute sa personne.
— Bonjour, je m'appelle Nour. Je travaille avec Ylva Zetterberg.
Bill l'écoutait sans un mot.
— Je vous ai aperçu plusieurs fois, poursuivit-elle, mais je ne pense pas que vous sachiez qui je suis.

— Je sais qui vous êtes.
Sa voix était froide et impersonnelle, dépourvue de toute chaleur.
— Désolée de vous déranger, reprit Nour, mais disons que c'est un cas de force majeure : Ylva a disparu. Elle n'est pas rentrée chez elle hier soir et son mari m'a appelée plusieurs fois pour me demander si j'avais une idée d'où elle pouvait être.

— Je n'en sais absolument rien.
— Elle n'est donc pas avec vous ?
— Et pourquoi le serait-elle ?
— Je sais que vous...
— C'était il y a un siècle. Vous avez autre chose à me demander ?
— Non.

Bill raccrocha. Nour resta avec le combiné à la main. Son premier mouvement fut d'aller au restaurant s'excuser de sa bourde.

Ylva serait furieuse d'apprendre que sa collègue avait téléphoné à Bill.

Nour ne savait plus où se mettre. Elle s'était laissé gagner par l'angoisse de Mike.

Ce dernier était-il seulement au courant qu'Ylva avait eu une aventure avec Bill ? Pas sûr.

Si Ylva ne réapparaissait pas bientôt, Mike n'aurait de cesse de la tanner pour savoir avec qui elle avait parlé. Elle n'avait aucune envie de lui avouer qu'elle n'avait téléphoné qu'à Bill. Il fallait qu'elle contacte d'autres personnes, pour paraître crédible, bien qu'elle sût qu'aucune d'entre elles ne saurait où était passée Ylva. Tous ces coups de fil ne feraient que renforcer la réputation de concierge qu'elle s'était taillée.

Nour sentit monter une certaine colère. Pourquoi lui incomberait-il de régler les problèmes d'Ylva ? Ce n'était pas elle qui papillonnait à droite et à gauche !

Sanna garda la frite la plus longue pour la fin.

— Regarde ! dit-elle en la brandissant devant elle.

— Waouh ! Elle est immense ! s'écria Mike.

Sanna fourra gaiement la frite dans sa bouche.

Mike reporta son attention sur la route. Il approchait du rond-point et allait entrer sur l'autoroute.

Il s'interrogeait. Devait-il aller en ville et prier sa mère de s'occuper de Sanna quelques heures ? Cela lui permettrait d'avoir le champ libre pour passer des coups de fil et, au cas où Ylva reviendrait, la petite n'aurait pas à assister à une scène de ménage. Mais sa mère ne manquerait pas de lui poser toutes sortes de questions et il en prendrait pour son grade. Elle et Ylva ne s'étaient jamais bien entendues, mais elles étaient parvenues à une paix tacite et il ne tenait pas à rompre cet équilibre fragile.

Il ferait mieux de prévenir la police. Non pas qu'il jugeât cela nécessaire, mais parce que Ylva le méritait. Elle comprendrait que son absence l'avait réellement inquiété. L'autre possibilité – il la soupçonnait d'avoir été infidèle sans même chercher un alibi – était pire.

Il décida de rentrer à la maison. Le plus probable, c'était qu'Ylva les attendait là-bas.

Convaincu, il prit la sortie nord à Berga.

La porte d'entrée était toujours fermée à clé et il n'y avait pas de nouvelles chaussures dans le vestibule, mais Mike ne put s'empêcher de crier :

— Il y a quelqu'un ?

Sanna leva les yeux vers lui.

— Maman n'est toujours pas rentrée ?

Mike secoua la tête.

— Elle est où ?

— Je ne sais pas.

— Elle s'est évaporée ? dit Sanna sur le ton de la plaisanterie.

— Non, non, elle ne s'est pas évaporée, répondit Mike en se forçant à sourire. Elle est quelque part, forcément.

— Mais elle est où, alors ?

— Sans doute chez une amie.

Il regarda sa montre. 2 heures moins le quart.
— Il faut que je donne quelques coups de fil.
— Mais t'arrêtes pas de téléphoner !
— Il faut bien. Tu es sûre que tu ne veux pas aller jouer chez une amie ?

— Chez qui ?
— Klara, par exemple.
— Elle n'est pas chez elle.
— Et Ivan ?
— Je veux attendre maman.
— Alors va regarder la fin de ton film. Je te rejoins dès que j'ai terminé.

Sanna soupira et disparut dans le salon.
Mike attendit d'entendre la bande-son pour appeler Nour.
— A qui as-tu parlé ? lui demanda-t-il quand elle lui indiqua qu'elle n'avait rien appris de nouveau.

— Pia et Helena. Je ne sais pas qui contacter d'autre.
Mike prit son courage à deux mains.
— Et si elle était avec ce bouffon de restaurateur ?
Il émit un petit rire forcé, comme si c'était de l'ordre de l'impensable, mais bon...

— Non, déclara-t-elle. Je l'ai appelé aussi, histoire d'en avoir le cœur net, mais ils ne se sont pas vus.

Mike se sentit soulagé, même si cela sous-entendait que sa femme pouvait fort bien l'avoir trompé avec un autre.

— A quelle heure t'a-t-elle quittée hier ? s'enquit-il.
Nour prit une profonde inspiration et expira lentement.
— Il devait être 6 heures et quart, quelque chose comme ça.
— Ce qui signifie qu'elle aurait dû être là avant 7 heures, si elle était rentrée directement à la maison, calcula Mike.

— Oui, je pense.
— Et elle est partie en descendant la colline ?
— Elle m'a dit qu'elle rentrait.
— Je pense que je ferais mieux d'appeler la police, annonça Mike.

Un silence salua ces mots. A l'entendre, on aurait pu croire qu'il demandait à Nour la permission de le faire. Elle ne savait quoi répondre. Mike reprit la parole :

— J'avais un camarade à Stockholm qui, un jour, a pissé dans l'enceinte du palais royal. Il était sorti au Café Opera et titubait sur le pont Skeppsbron quand il a ressenti un besoin pressant. Il s'est soulagé, sans vraiment se cacher, près de la fontaine. La police l'a interpellé dans la nuit, il s'est retrouvé en cellule de dégrisement et il n'a même pas eu le droit d'appeler chez lui. Sa petite amie l'attendait avec le rouleau à pâtisserie, en pensant qu'il avait découché. Enfin

bref, je veux dire, il lui est peut-être arrivé quelque chose de ce genre.

Oui, songea Nour, si Ylva avait été un homme et s'il y avait eu un palais à proximité... Ça faisait beaucoup de si.

— C'est possible, fit-elle tout haut. Evidemment. Je pense qu'il vaut mieux que tu appelles la police.

— Comme ça, on sera fixés, trancha Mike.

Ylva fixait l'écran. Mike et Sanna étaient rentrés, laissant la voiture devant le garage. Son mari bien-aimé, patient et têtue, n'était qu'à une centaine de mètres d'elle, se demandant où elle avait disparu. Ylva ressentait le besoin physique d'être là-bas.

Elle déroula le papier de l'essuie-tout, qui forma une pile par terre. Puis elle prit le rouleau vide et s'installa sur le lit. En criant dans le tube et en orientant le son vers la bouche d'aération, elle espérait attirer l'attention d'un promeneur. Elle attendit, pleine d'espoir, les yeux rivés sur le téléviseur.

Quand le premier couple passa devant la maison, elle hurla de toutes ses forces. Malheureusement, une voiture arriva au même moment et noya le maigre bruit qu'elle avait réussi à produire. La personne suivante était un joggeur, avec des écouteurs sur les oreilles ; cela ne valait même pas la peine d'essayer. Puis ce fut au tour d'un couple âgé susceptible de s'arrêter, aussi Ylva cria-t-elle le plus fort possible pour les faire réagir. Et en effet, ils marquèrent un arrêt, regardèrent la maison. Ylva était sûre qu'ils pouvaient l'entendre, sans pouvoir préciser d'où provenait le son. Mais cela n'eut pas l'air de les intéresser plus que ça, et ils reprirent leur marche, malgré ses appels au secours répétés.

Bien sûr, qui aurait pu imaginer que le couple qui venait d'emménager ici avait enfermé quelqu'un dans la cave ?

Ylva décida alors d'épier les bruits du dehors. Elle pressa le rouleau de carton contre son oreille et plaça l'autre extrémité sous la bouche d'aération. Elle entendit le ronronnement d'un ventilateur électrique, mais rien de l'extérieur. A l'écran, des voitures apparurent sans que le moindre bruit de moteur parvienne jusque dans cette pièce.

Quand finalement Lennart, le mari pathétique de Virginia, passa en silence sur sa Harley Davidson – qui était tout sauf silencieuse –, elle comprit que la cave était réellement coupée du reste du monde, du moins en termes de son.

Ylva essaya de penser de manière constructive. Crier ne servirait à rien. Il fallait trouver un autre stratagème.

Avec un briquet ou des allumettes, elle aurait pu mettre le feu au rouleau d'essuie-tout, laisser la fumée s'échapper à travers la bouche d'aération et attirer l'attention de quelqu'un. Mais si la ventilation donnait dans le conduit de cheminée, la fumée ne ferait réagir personne, même maintenant, alors qu'il faisait chaud dehors. Les gens penseraient qu'ils brûlaient des papiers et n'y verraient rien de

suspect.

Il était assez plausible que la bouche d'aération donne sur le conduit de la cheminée. Ce qui expliquerait pourquoi ses cris ne portaient pas au-dehors.

Quoi d'autre alors ? Le feu, l'air... l'eau.

Il y avait de l'eau dans le cabinet de toilette. Elle arrivait par les tuyaux et disparaissait par le trou d'évacuation. Et si elle envoyait un message par ce biais, en espérant que les services des égouts le trouvent ? Elle se représenta les immondices qui circulaient sous terre ; personne n'aurait envie de les examiner de plus près.

Le papier... Et si elle bouchait les toilettes pour provoquer une inondation ? Ils seraient bien obligés, dans ce cas, d'ouvrir la porte.

Elle entendit un son. Une clé qu'on introduisait dans la serrure de la porte métallique qui la séparait du monde extérieur.

Elle regarda autour d'elle, saisit le pied de chaise et le brandit devant elle.

Elle était prête.

Le policier qui prit en note l'appel de Mike était calme et compréhensif. Il demanda de manière très naturelle si Ylva avait déjà été déprimée, si elle avait déjà disparu par le passé, sans prévenir son mari, et si tous deux s'étaient querellés récemment.

— Donc, si je comprends bien, elle a quitté ses collègues peu après 6 heures en déclarant qu'elle rentrait à la maison ?

— Oui.

— Elle vous a dit qu'elle sortait ?

— Elle envisageait de le faire, mais rien n'était encore décidé, m'a-t-elle prévenu.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant qu'elle ne parte au travail.

— Et son portable est éteint ? s'enquit le policier.

Mike savait ce que l'autre pensait : cette femme avait passé la nuit chez son amant. Cela avait été si merveilleux qu'elle n'avait pas voulu briser la magie de ces moments, pour subir des reproches au téléphone et se sentir coupable.

— Je vais être franc avec vous, poursuivit le policier. Ce genre de coups de fil, on en reçoit plus ou moins tous les jours. Et presque chaque fois, la personne réapparaît dans les vingt-quatre heures. Votre femme a disparu depuis vingt heures maintenant, alors je suggère que vous me rappeliez si elle n'a pas donné signe de vie dans la soirée. Je suis là jusqu'à 9 heures.

Et il lui communiqua sa ligne directe.

— Encore une chose, ajouta-t-il. Quand elle rentrera, allez-y

doucement. Ne faites pas de bêtises.

— Soyez-en sûr, répliqua Mike, tel un élève obéissant.

— Rappelez-vous que demain est un autre jour.

— Oui.

Mike hocha la tête, même s'il était seul dans la cuisine.

— Bien, conclut le policier. Alors j'espère que vous n'aurez pas à me rappeler. Bon courage. Au revoir.

Mike raccrocha à son tour. Il avait accompli son devoir. Il avait appelé Nour, qui avait téléphoné à leurs amis communs et à cet imbécile de restaurateur. Lui, de son côté, avait contacté l'hôpital et, à présent, la police. Il ne pouvait, pour l'heure, rien faire de plus.

Mike rejoignit sa fille dans le salon.

— Elle rentre quand, maman ? demanda Sanna en levant la tête.

— Elle sera là d'une minute à l'autre, je pense.

— Tu crois qu'elle a acheté quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

Mike fixa son attention sur la télévision en espérant que Sanna ferait de même. Il n'aimait pas que sa fille le voie quand il était faible.

Il était submergé par un sentiment de culpabilité. Tous ses efforts étaient noyés par les regrets. Il voyait d'ici le regard accusateur d'Ylva.

Une nuit. Est-ce qu'elle ne pouvait pas avoir une seule nuit de liberté sans qu'il perde les pédales et se comporte comme un idiot ?

— Tu veux construire une tour ?

— Non, on joue au Lego, proposa Sanna.

— D'accord. Va les chercher.

Violence / menace de violence

La violence et la menace de violence sont constamment présentes dans la vie de la victime. Une femme qui continue à résister subira des violences. Lorsque la femme refuse de céder, les coups et les violences peuvent atteindre un tel degré qu'ils peuvent entraîner la mort.

L'homme sourit quand il ouvrit la porte et vit Ylva qui brandissait le pied de chaise comme une arme. Ce n'était pas la réaction qu'elle avait espérée.

— Laisse-moi partir, ordonna-t-elle.

Elle aurait aimé que sa voix fût plus forte. L'homme poussa la porte.

— J'ai dit : LAISSE-MOI PARTIR !

Son désespoir était clairement audible à présent. L'homme ne répondit rien. La porte se referma dans un clic. Ylva fit tourner le pied de chaise, d'un air menaçant.

— La clé, donne-moi la clé !

L'homme tendit devant lui un trousseau de clés. Il avait du mal à cacher son amusement.

— Laisse-les tomber par terre.

L'homme obéit.

— Eloigne-toi, fit-elle en brandissant toujours le pied de chaise dans sa direction.

— Vers la cuisine ? demanda-t-il en dirigeant ses pas vers la kitchenette.

Ylva se rendit compte que ce n'était pas une bonne idée. Il n'y avait pas assez de distance jusqu'à la porte.

— Non, va dans la salle de bains, commanda Ylva, qui s'écarta pour le laisser passer.

Il fit oui de la tête et entra dans le cabinet de toilette.

— Ferme la porte derrière toi.

Il s'exécuta.

— Et ferme-la à clé ! cria Ylva.

Il ferma à clé. Ylva regarda si elle voyait quelque chose pour bloquer la porte, mais il n'y avait rien à part la chaise cassée.

Elle se pencha et ramassa le trousseau, sans lâcher le pied de chaise. D'une main tremblante, elle chercha la bonne clé. Il y en avait deux.

La première entraînait dans la serrure, mais impossible de la tourner. Elle retira la clé, fit tomber le trousseau, se pencha pour le ramasser, essaya l'autre clé.

Elle ne rentrait pas dans la serrure.

Ylva réessaya la première clé. Elle venait de l'enfoncer quand la porte de la salle de bains s'ouvrit.

— Tu as besoin d'aide ?

Ylva se retourna en un éclair, le pied de chaise tenu à bout de bras.

L'homme sortit du cabinet de toilette, glissa la main dans sa poche et en sortit une simple clé.

— A mon avis, tu n'as pas la bonne, dit-il.

— Donne-la-moi !

L'homme fit un pas en arrière et sourit.

— Tu n'as qu'à venir la chercher toi-même.

Ylva se précipita sur lui, les bras levés au-dessus de sa tête. L'homme sauta prestement sur le lit.

— On s'amuse bien, lâcha-t-il. C'est comme quand on était enfants.

— Laisse-moi sortir, connard !

— Bien sûr. Mais d'abord, il faut que tu attrapes la clé.

Il la lui montra, pour la taquiner. Ylva grimpa sur le lit, l'homme resta où il était.

— Donne-la-moi !

— Tiens, prends-la.

— Jette-la ! ordonna Ylva. Tout de suite.

— Prends-la.

— Je vais te frapper.

— Allez, viens la prendre toi-même.

Ylva brandit le pied de chaise et le frappa à la main, qui s'ouvrit. Il regarda la fine coulée de sang.

— Ça m'a fait mal, dit-il en portant sa main à sa bouche et en suçotant sa blessure.

— Et je recommencerai ! hurla Ylva. Donne-moi la clé. Maintenant !

L'homme arrêta de suçoter sa main. Son expression amusée disparut et laissa place à la colère.

— Bon, maintenant ça suffit.

Il essaya d'attraper le pied de chaise, mais elle le frappa de nouveau. Il finit par saisir le bras de la jeune femme et bloqua son geste. De l'autre main, il lui tordit les doigts pour la faire lâcher prise, jeta le morceau de bois au loin et écrasa le visage d'Ylva contre le lit.

— Je vais t'apprendre les bonnes manières, moi, espèce de garce !

Il lui écarta les jambes et tira sur son jean, commença à lui donner la fessée. Il attendit que ses fesses fussent toutes rouges avant de lui enlever complètement son pantalon et de glisser la main dans son vagin.

Elle l'entendit déboutonner son propre jean.

Mike construisit un mur en Lego le long du bord de la plaque de base. Sanna jeta un regard critique sur son travail.

— Tu ne vas pas avoir de fenêtres ?

— Je n'en trouve pas.

— Tu n'as qu'à laisser une ouverture. On ne s'ennuie jamais s'il y a une fenêtre.

Mike regardait sa petite fille précoce... Elle s'en aperçut.

— C'est ce que dit la maîtresse, expliqua-t-elle. C'est un proverbe ou quelque chose comme ça.

Mike reconnaissait bien là le genre de sentences que pouvait sortir la sorcière qui lui tenait lieu de maîtresse. Cette femme interrogeait sans vergogne les enfants sur ce que faisaient leurs parents ou le genre de voiture qu'ils possédaient. Mike avait une version plus cynique de la phrase que venait de prononcer sa fille : « Une vue hideuse reste hideuse, une vue splendide n'est intéressante que dix minutes... » Mais ce n'était pas une vision de la vie qu'il voulait transmettre à Sanna.

— Tu as raison, déclara-t-il en enlevant quelques pièces. Quand on a une fenêtre, on ne risque pas de s'ennuyer.

— Et des portes, aussi, rappela Sanna. Sinon, tu ne peux pas entrer.

— Ou sortir, ajouta Mike.

— Mais il faut d'abord entrer.

— Tu as encore raison.

Mike jeta un coup d'œil à sa montre. 6 heures moins le quart.

— Quand est-ce qu'elle rentre, maman ? J'ai faim !

— Elle ne va plus tarder maintenant.

Sanna poussa un long soupir.

— Et si on commandait une pizza ? suggéra Mike, aussitôt pris de remords.

Un hamburger et une pizza en vingt-quatre heures, sur le plan nutritif c'était comme ne manger que des gâteaux. Mais tant pis, Mike avait autre chose en tête. Ce n'était vraiment pas un jour comme les autres.

Il se leva, les membres raides. Était-ce à cause de la tension nerveuse ou parce qu'il avait passé une heure et demie à jouer par terre ?

Il retourna dans la cuisine. Le menu pizza était aimanté à la porte du réfrigérateur. C'était le dernier recours pour les mauvais jours, quand l'imagination et la motivation étaient aux abonnés absents.

— Celle au fromage et au jambon ?

— Oui, comme d'habitude.

Mike appela et passa la commande.

— Si on y va tout de suite, on pourra acheter quelques bonbons, on est samedi.

A cette idée, Sanna se mit debout.

— Est-ce qu'on pourrait prendre un film, tant qu'on y est ?

— A condition de se dépêcher. Ce serait dommage de laisser refroidir la pizza.

Mike avait l'impression d'agir comme le requérait la situation. Sanna choisissait toujours ses films comme si c'était la chose la plus importante du monde. Mais neuf fois sur dix, elle finissait par prendre un DVD qu'elle avait déjà vu. Pour le plaisir de retrouver ce qu'elle connaissait.

Dévalorisation

Les victimes se voient renvoyer en permanence une image négative d'elles-mêmes et on opère sur elles un lavage de cerveau pour leur faire croire qu'elles n'ont aucune valeur en tant qu'être humain. La femme est méprisée et rabaisée, on lui rabâche qu'elle est dégoûtante, qu'elle n'est qu'une sale putain et que son corps n'est bon qu'à ça. En étant abusée verbalement et physiquement, la victime se voit dépouillée de ses propres pensées et de son corps.

— Deux fois en moins de vingt-quatre heures. On est presque un couple.

Ylva pleurait en silence, couchée sur le côté, sa joue contre la couverture, le regard tourné vers le mur.

— Et tu mouillais.

Il remontait et reboutonnait son pantalon.

— Je n'ai même pas encore vu tes seins.

Il lui donna une légère tape sur le mollet.

— Retourne-toi, je veux voir tes seins.

Ylva ne bougea pas. L'homme posa un genou sur le lit, lui agrippa la hanche et la fit rouler sur le dos.

— Tes seins, j'ai dit. C'est pas la peine d'en faire tout un plat. Tu crois que j'ai jamais vu une paire de nichons ?

Ylva souleva son petit haut et détourna la tête.

— Assieds-toi. Tous les seins sont plats quand vous êtes allongées.

Il la fit se redresser et recula d'un pas.

— Enlève ton haut, et ton soutien-gorge aussi. Et ne t'avise pas de faire ta maligne.

Il les regarda tour à tour avec une expression de maquignon déçu.

— T'es trop maigre, déclara-t-il. Comme toutes les femmes dans le coin. Il va falloir que tu prennes un peu de poids. Ça risque d'être difficile au début, avec le stress, mais tu finiras par t'y habituer.

Il s'assit sur le lit.

— Laisse-moi deviner ce que tu penses. Tu essaies de réfléchir au moyen de sortir d'ici, tu te dis que ce n'est pas juste de rester enfermée ici, contre ta volonté. Tu scrutes l'écran, attendant qu'il se passe quelque chose, un événement dramatique qui mettrait un terme à ta détention. C'est naturel. Et crois-moi, poursuivit-il, sans vouloir

me mêler de tes rêves, plus vite tu accepteras la situation, plus ce sera facile.

Il mit un doigt sous le menton de la jeune femme et souleva sa tête. Leurs yeux se croisèrent, mais elle ne répondit pas à son sourire.

— Tu es malade, lâcha-t-elle.

L'homme tressaillit.

— Si tu réussissais à t'échapper, ce dont je doute fort, je ferais la une des journaux, évidemment. Mais vois-tu, quand tu as souffert l'injustice et perdu des êtres chers, la vie change. Les choses qui, avant, paraissaient importantes ne le sont plus, et ce qu'on pensait absurde devient soudain une obsession.

Il lui tapota le bras et se releva.

— Tu apprendras à être reconnaissante pour de petites choses. C'est difficile à concevoir maintenant, mais je te promets que tu y viendras. Et on fera ce voyage ensemble.

Ils mangèrent la pizza à même le carton.

— N'oublie pas la salade, rappela Mike.

— Je n'aime pas la salade de pizza, se plaignit Sanna.

Mike n'insista pas. Il avait tenté un « Un peu de lait ? », mais s'était vu rembarrer par cette réplique sans appel : « On est samedi. »

Mike avait découpé la part de Sanna en petits morceaux. Elle mangeait en regardant *La Fiancée de papa*, une histoire de jumeaux qui grandissent en ignorant tout l'un de l'autre, puisque l'un vit avec sa mère en Angleterre et l'autre avec son père aux Etats-Unis. Après s'être retrouvés par hasard dans un camp d'été, ils décident d'intervertir leurs rôles, et quand le père projette de se marier avec une chercheuse d'or, ils mettent tout en œuvre pour faire échouer ce projet.

Sanna adorait ce genre de films, et Mike était enclin à lui donner raison.

En voyant le menton luisant de sa fille Mike lui tendit une feuille d'essuie-tout :

— Tiens. Ça coule.

Sanna s'essuya avec maladresse. Mike allait l'aider quand il se rappela soudain la voix irritée de son père : « Tu ne te rends donc pas compte que tu as les doigts gras ? »

— Tu n'auras qu'à te laver les mains quand tu auras terminé, dit-il gentiment.

— OK.

Comme d'habitude, Mike avait englouti sa pizza avant que Sanna ait fini sa part. Il insista pour qu'elle en reprenne. Il se leva, emporta son verre et ses couverts qu'il mit au lave-vaisselle et jeta le carton de la

pizza tel quel dans la poubelle.

La municipalité de Helsingborg avait mis en place un projet environnemental ambitieux qui impliquait que chaque habitant trie ses déchets, jusqu'au plus infime. C'était devenu une véritable science, avec pas moins de douze poubelles différentes, et cela avait renforcé considérablement le prestige des éboueurs, puisqu'ils refusaient de vider les poubelles placées sur le trottoir si le contenu n'était pas conforme.

Mike reprit le carton et le déchira en petits morceaux, puis il sortit prendre l'air sur le perron, ignorant que sa femme n'était pas loin et fixait un écran de télévision trouble, les larmes aux yeux.

— Je présume que vous n'allez pas écrire sur ce cas ?

Erik Bergman regarda, amusé, Calle Collin. La rencontre avait été organisée par le contact de Calle, cette fameuse femme au grand cœur. Celle-ci avait prévenu son collègue spécialisé dans les affaires criminelles que Calle avait refusé, à l'époque où il était stagiaire, de travailler au service des infos, avec cette phrase qui avait depuis fait le tour de la rédaction : « Si j'étais intéressé par les infos, je ne serais pas venu travailler dans un journal. »

— Anders Egerbladh et moi, on était dans la même classe, annonça Calle.

Erik Bergman hocha la tête, l'air intéressé.

— Il était comment ?

— C'était un con.

— J'ai cru comprendre que c'était un dragueur en série, ajouta Bergman.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua Calle. Encore que je ne l'ai jamais revu, une fois adulte, je dois avouer. Il peut avoir changé...

Erik Bergman parut sceptique.

— ... et être devenu quelqu'un de bien, enchaîna Calle. Même si j'ai un peu de mal à y croire.

— Que désirez-vous savoir ? demanda Bergman.

— J'ai lu vos articles sur Internet, expliqua Calle, et je peux me tromper, mais j'ai eu comme l'impression que vous en saviez plus que ce que vous avez écrit. C'est vous qui avez employé les termes de « meurtre au marteau » et de « bestial ».

— Dans le cas présent, ce sont les mots qui conviennent. On a eu des problèmes avec la qualification : on a hésité entre « le meurtre dans la Fjällgatan » ou « le meurtre dans l'escalier », comme on avait déjà eu recours au « meurtre au marteau » par le passé. Mais c'était indéniablement un crime horrible. Comme je l'ai dit, Anders Egerbladh séduisait à tour de bras. Il y avait des divorcées, mais la plupart étaient des femmes mariées qu'il rencontrait par le biais de sites spécialisés. Je ne sais pas si ça ajoutait du piment à la relation ou si simplement les femmes mariées se servent plus d'Internet pour ça. Toujours est-il qu'il a fallu la moitié des forces de police pour interroger toutes ces épouses.

— Et ?

— Rien. Que dalle. La police a épluché tous ses appels et son courrier électronique et a découvert qu'il avait ce soir-là un rendez-

vous avec une femme au Gondolen. Puis elle a rappelé à la dernière minute, sans doute pour lui demander de passer plutôt chez elle. A la suite de leur conversation, il a quitté le restaurant, a acheté un bouquet de fleurs à Slussen et a marché en direction de la Fjällgatan.

— C'était donc un piège ?

— Absolument. Cette femme n'existe pas vraiment. Elle a utilisé une carte prépayée et tous ses mails ont été envoyés depuis des ordinateurs publics situés à différents endroits en ville. Les photos qu'elle a mises sur le site de rencontres ont été téléchargées d'un blog à l'étranger.

— J'ai le sentiment, d'après ce que j'ai lu, que la violence avec laquelle le meurtre a été commis serait davantage, comment dire, le fait d'un homme ?

Erik Bergman confirma de la tête.

— Je pense que vous auriez fait du bon boulot au service des infos, dit-il. La police travaille sur l'hypothèse que le crime est l'œuvre d'un homme, mais qu'une femme a servi d'appât.

— Et ils n'ont aucune piste ?

— Non. La seule chose dont ils sont sûrs, c'est que les coups ont été portés avec une très grande force.

Quand Mike rentra, il sut ce qu'il avait à faire.

Il ferma discrètement la porte entre la cuisine et le salon et composa un numéro.

— Allô ?

— Salut, maman.

Mike lui expliqua de son mieux, en quelques mots, qu'Ylva avait disparu depuis plus de vingt-quatre heures et que personne – ni ses amis, ni l'hôpital, ni la police – ne savait où elle était.

— Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Mike, mais est-ce que tu pourrais sauter dans un taxi et venir ici, le temps qu'Ylva rentre ?

Vingt minutes plus tard, Kristina arrivait, le visage tendu. Elle lança un bonjour faussement gai à Sanna, avant de rejoindre son fils dans la cuisine. Une foule de questions lui brûlaient les lèvres.

— Je ne sais pas, répondit Mike à chacune d'elles. Je ne sais pas.

— Est-ce que tu crois que...

Mike porta les mains à son visage et ferma les yeux. Il devenait de plus en plus nerveux.

— Ecoute, je n'en sais rien. Est-ce que tu pourrais tenir compagnie à Sanna pendant que j'appelle la police ?

Trop tard. Sanna était déjà sur le pas de la porte.

— Pourquoi est-ce que tu vas appeler la police ? s'enquit-elle.

Mike rejoignit sa fille, se pencha et lui sourit. C'était pour lui le meilleur moyen de retenir ses larmes.

— Je ne sais pas où est maman.

Troublée, Sanna regarda sa grand-mère d'un air interrogateur, comme si cette dernière était une source d'informations plus fiable que son père.

— Elle a disparu ?

Mike répondit à la place de Kristina :

— Non, elle n'a pas disparu. Elle est forcément quelque part. Mais elle n'a pas appelé et je voudrais savoir où elle est. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Pendant que toi et mamie vous allez regarder un DVD, je vais passer quelques coups de fil.

— Mais je veux que maman revienne.

— Maman va revenir, lui assura Kristina. C'est pourquoi papa doit téléphoner à des gens. Allez, mon trésor, on va regarder toutes les deux un film.

Elle tendit la main à Sanna, qui fondit en larmes. Mike la souleva

dans ses bras et la serra contre lui.

— Voyons, ma chérie, il ne faut pas avoir peur. Maman sera bientôt de retour. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Maman sera bientôt à la maison.

Ils étaient attablés dans la cuisine. Mike leur avait proposé du café, mais les policiers avaient décliné, arguant qu'il était tard. La femme avait demandé un verre d'eau. Kristina lui en avait apporté un et elle était restée près du plan de travail, en observatrice.

La policière lui avait souri. L'homme avait posé des questions et noté les réponses.

— Pour résumer : votre femme a quitté son bureau peu après 6 heures hier soir et vous n'avez plus aucune nouvelle depuis ?

Mike fit oui de la tête.

La policière enchaîna :

— Et elle a annoncé à ses collègues qu'elle rentrait. Mais elle vous aurait fait comprendre, à vous, qu'elle sortirait peut-être boire un verre avec eux ?

Le policier posa son stylo sur son calepin et leva les yeux vers Mike.

— Je sais que ça peut vous paraître bizarre, mais elle m'a juste dit qu'elle irait *peut-être* boire un verre après le travail. Elle m'en a parlé le matin avant de partir.

— Elle sort souvent avec ses collègues ?

— Ça lui arrive. Elle a probablement pensé qu'elle ne serait pas rentrée pour le dîner.

— Et vous vous êtes inquiété en ne la voyant pas rentrer ?

— Non, je me suis d'abord dit que la soirée s'était prolongée.

— Vous avez essayé de la joindre ?

— Oui, mais pas tout de suite. Je ne voulais pas...

La policière croisa ses mains sur la table et se pencha vers lui.

— Vous ne vouliez pas quoi... ?

— Eh bien, j'estime qu'on a le droit de temps à autre de sortir chacun de son côté, même quand on est mariés. On se fait confiance.

— Vous ne croyez donc pas que...

La femme préféra ne pas terminer sa question, par égard pour Sanna, assise sur les genoux de son père.

— Non, répondit Mike.

Il y eut un bref silence. Mais assez long pour que Kristina en comprenne le sens.

— Sanna, mon trésor, je crois que papa a besoin de parler seul avec la police un moment. Viens, on va se brosser les dents toutes les deux, d'accord ?

— Mais moi aussi je veux savoir...

Mike déposa sa fille par terre.

— J'arrive bientôt, ma chérie.

— C'est ma maman ! protesta l'enfant.

Mike et les policiers lui firent un sourire d'encouragement et attendirent qu'elle ait quitté la cuisine. Ils entendirent les plaintes de la petite fille et les paroles sages et rassurantes de sa grand-mère.

Mike se pencha en avant et regarda, tour à tour, le policier et sa collègue.

— D'habitude, Ylva téléphone, expliqua-t-il. Elle prévient toujours. Il lui est déjà arrivé de rentrer tard, mais dans ce cas elle appelle. Bien sûr, comme tout le monde, on a eu des problèmes, mais, et c'est ça qui compte, elle appelle toujours.

— Quand vous dites « des problèmes », vous pensez à quelque chose en particulier ? voulut savoir la policière.

Mike se maîtrisa. Pas la peine d'en rajouter.

— Non, déclara-t-il.

Dès que la police fut partie, Mike alla rejoindre Sanna. C'était la première fois que la petite fille prenait ses distances avec sa grand-mère et montrait qu'elle ne lui suffisait pas.

Mike s'allongea à côté de sa fille, lui caressa les cheveux et la réconforta de son mieux. Maman ne tarderait pas à rentrer, lui répétait-il. En tout cas, elle n'avait pas eu d'accident, car il avait téléphoné plusieurs fois à l'hôpital. Maman n'était pas blessée.

— Vous allez divorcer ?

— Pourquoi ça ?

— Les parents de Vera vont divorcer. Son papa a disparu.

— Je vois. Non, nous allons rester ensemble. Du moins, je l'espère.

La petite fille se mit à suivre du doigt le motif du papier peint et, quinze minutes plus tard, elle dormait. Mike laissa la porte grande ouverte et descendit retrouver sa mère dans la cuisine.

— J'espère que tu ne m'en veux pas.

— Non, non, le rassura-t-elle. C'est naturel.

— Quelle heure est-il ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre et répondit à sa propre question :

— 11 heures.

— Je vais faire du café. De toute façon, on n'arrivera pas à dormir.

Mike était assis à la table de la cuisine, les mains jointes, les yeux fixés devant lui. Ses lèvres formaient des mots, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Kristina remplit deux tasses de café et prit place en face de son fils.

— Tu resteras avec elle après ça ? lui demanda-t-elle.

Il la regarda d'un air buté.

— Mère, nous ne savons pas ce qui est arrivé.

Elle détourna la tête.

— Non, c'est vrai. On ne sait rien.

Elle goûta son café, reposa sa tasse et laissa le silence s'installer.

— A qui as-tu parlé ? finit-elle par demander.

— A Nour.

— La collègue d'Ylva ?

— Oui. Et aussi à Anders et Ulrika, Björn et Grethe, à Bengtsson.

— Et personne ne sait rien ? insista Kristina.

— Non.

— Et tu sais, celui qui...

Dans un moment de faiblesse, Mike avait raconté à sa mère la liaison de sa femme avec Bill Åkerman. Sans doute parce qu'il n'avait personne d'autre à qui se confier. Il avait eu le temps de le regretter amèrement. Sa trahison lui avait paru pire que celle d'Ylva.

Mike plongea son regard dans celui de sa mère.

— Non, dit-il. Nour l'a appelé. Elle n'est pas allée là-bas.

Kristina changea de tactique.

— Qui d'autre as-tu pu joindre ?

— Je ne veux pas téléphoner à n'importe qui. C'est déjà assez terrible comme ça. Et vu que j'ai appelé Bengtsson il y a deux heures à peine, cela ne m'étonnerait pas que toute la ville soit déjà au courant.

— Je pensais plutôt à son lieu de travail.

— J'ai parlé à Nour, c'est sa meilleure amie.

— Justement, répliqua sa mère. Si c'est sa meilleure amie, elle...

— Arrête avec ça. Ylva aurait dû m'appeler. Elle n'est pas du genre à avoir peur de moi.

— Non, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Qu'est-ce que tu sous-entends par là ?

Kristina baissa les yeux et fit courir son doigt sur le bord de la table.

— Excuse-moi. C'était stupide de ma part. Je te demande pardon.

Mike inspira profondément, bloqua un instant sa respiration, expira longuement.

— Mère, j'ai davantage besoin de ton soutien que de ton aide. Ton soutien, tu comprends ?

Dettes

Beaucoup de victimes sont forcées à travailler pour rembourser leurs dettes. Elles doivent payer pour leur voyage, leur hébergement, le lit, les préservatifs, et verser un pourcentage de leurs gains à leur agresseur en échange de sa protection. La dette ne fait naturellement qu'augmenter, pour que la victime ne puisse jamais racheter sa liberté. La seule option qui lui reste est de ne pas rapporter d'argent, ce qui, en pratique, est impossible, car on trouvera toujours un moyen de l'utiliser d'une façon ou d'une autre.

L'homme et la femme entrèrent ensemble. Ils ouvrirent la porte en grand, sans se donner la peine de la fermer derrière eux. Ylva était allongée sur le lit où elle s'était endormie tout habillée. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que son rêve n'était pas réel, alors que l'enfer qu'elle vivait l'était.

L'homme et la femme prirent chacun position d'un côté du lit. Ylva tenta d'échapper à l'homme, tomba sur la femme. Celle-ci était plus petite qu'Ylva, mais ici la taille importait peu. La femme lui asséna une gifle d'une rare violence et, pendant ce temps, l'homme lui enserra les chevilles et les tira vers lui. Ylva s'écroula à plat ventre, agrippa le montant du lit et s'y cramponna.

— On va te donner une leçon pour avoir essayé de t'échapper, dit la femme en lui tordant les doigts.

L'homme la tira alors jusqu'à lui sans la moindre difficulté, lui attrapa les bras, la fit mettre à genoux et la tint fermement devant lui.

La femme grimpa à son tour sur le lit. Elle était d'une agilité surprenante pour son âge et paraissait terriblement à l'aise avec la violence de la situation. Elle s'agenouilla devant Ylva, qui respirait avec difficulté et cherchait du regard une échappatoire.

— Regarde-moi.

Ylva leva les yeux avec hésitation. Ses cheveux lui tombaient sur le visage et la femme lui replaça doucement les mèches derrière les oreilles.

— Arrête de haleter comme ça.

Sa voix était douce, presque un murmure. Ylva ouvrit grand la bouche plusieurs fois, la femme ferma les yeux, sourit, et attendit.

— Ça y est, on peut parler maintenant ? demanda-t-elle d'une voix

quasiment inaudible.

Ylva acquiesça faiblement.

— Bien.

Elle fit signe à son mari qui lâcha les bras d'Ylva.

— C'est très simple, poursuivit-elle sur un ton doctoral. Tu es ici et tu sais pourquoi.

Ylva baissa les yeux.

— Regarde-moi !

Ylva releva la tête et vit la femme qui souriait en haussant les sourcils.

— Tu sais pourquoi tu es ici.

— Je...

La femme posa doucement un doigt sur les lèvres d'Ylva.

— Chut... ne parlons plus du passé. Tu vas payer ta dette. Tournons-nous maintenant vers le futur.

La femme fit une rotation du buste et montra d'un geste la pièce.

— Voici ton univers, déclara-t-elle. Tu peux utiliser ce que tu veux dans cette pièce. Cela peut te paraître bien peu, tu as l'impression que ce n'est rien. Mais tu as tort. Il y a beaucoup de choses qui ne vont pas de soi, tu ne te rends pas compte de tes privilèges.

La femme descendit du lit.

— Je vais t'expliquer ce qu'on attend de toi. Quand tu nous entendras venir, place-toi de sorte qu'on puisse te voir dans l'œilleton. Quand on frappera, tu mettras les mains sur la tête, de manière qu'on puisse les distinguer. Tu as compris ?

Ylva cligna des paupières.

— On va te confier des travaux assez simples, comme la lessive et le repassage, mais avant tout tu seras toujours disponible. Mon mari abusera de toi chaque fois qu'il en aura envie, pour que tu n'oublies jamais la raison de ta présence ici. Et tu accompliras tes tâches avec bonne volonté et conviction. Tu trouveras des articles d'hygiène dans la salle de bains, et on compte sur le fait que tu t'en serves. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Ylva ne pouvait détacher ses yeux de la femme.

— Vous êtes cinglés, tous les deux, dit-elle. Complètement cinglés. C'était il y a vingt ans. Vous croyez vraiment qu'Annika serait fière de vous aujourd'hui ? Vous croyez qu'elle se sentirait vengée ?

Pour toute réponse, la femme lui flanqua une gifle.

— Je ne veux pas que le nom d'Annika franchisse tes sales lèvres !

Ylva fit une tentative pour se jeter sur la femme, mais l'homme intervint et lui fit une clé, la forçant à s'agenouiller. La femme s'approcha d'elle.

— Si jamais tu essaies encore de t'échapper, mon mari te brisera les chevilles. Bref, à partir de maintenant, ta vie sera comme dans *Les*

Mille et Une Nuits. Les histoires ennuyeuses en moins. Tu resteras en vie tant que ça nous conviendra.

Quelqu'un de la police, du nom de Karlsson, appela peu après 8 heures, lundi matin. Mike répondit qu'ils étaient toujours sans nouvelles de sa femme et qu'il n'avait toujours aucune idée de là où elle pouvait être.

Mike indiqua, avec une pointe d'agacement, qu'il avait déjà parlé à la police une dizaine de fois, le dimanche. Et qu'il avait pris l'initiative de contacter le journal pour qu'on en parle dans les nouvelles locales, mais sans mentionner le nom d'Ylva ou publier sa photo.

— Il ne faut pas tout de suite imaginer le pire, dit le commissaire. Deux cents disparitions sont signalées tous les jours dans ce pays, ce qui fait entre six et sept mille personnes par an. Et une douzaine seulement disparaissent pour de bon. Généralement, par noyade ou ce genre de choses. Mon collègue Gerda et moi, on pensait faire un saut chez vous. Vous êtes à la maison dans les heures qui viennent ?

Gerda était, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, un homme. Son vrai patronyme était Gerdin. Le commissaire expliqua que, devant le faible pourcentage de femmes dans la section, ses collègues avaient décidé, en vertu de l'égalité des sexes, de féminiser leurs noms.

La première impression de Mike fut que Gerda était le plus gentil des deux, parce que c'était Karlsson qui posait les questions. Tous les deux lui parurent assez incompetents ou, plutôt, résignés. Comme s'ils avaient déjà décidé qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de calmer les membres hystériques de la famille et attendre la suite des événements.

— Et vous avez une fille ? demanda Karlsson.

— Oui, Sanna. Ma mère l'a prise chez elle après l'école.

— C'est le bâtiment en briques jaunes, là-bas ? fit le commissaire en indiquant du pouce, par-dessus son épaule, un édifice.

— L'école de Laröd, en effet. J'ai pensé qu'il fallait essayer de vivre le plus normalement possible. Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre...

Il regarda les deux policiers, espérant qu'ils l'approuveraient. Gerda acquiesça et changea d'appui.

— Quel âge a votre fille ? voulut-il savoir.

— Sept ans. Elle aura huit ans dans quinze jours. Elle est en CE1.

— Dites-nous avec vos termes à vous ce qui s'est passé, reprit Karlsson.

Celui-là commençait sérieusement à l'énervier ! Avec ses mots à lui ? Avec les mots de qui, sinon les siens ?

— Elle n'est pas rentrée à la maison. Je suis allé chercher Sanna au

centre de loisirs à 4 heures et demie. On est allés faire des courses et puis on est revenus à la maison. Ylva m'avait prévenu qu'elle irait peut-être boire un verre avec ses collègues après le travail.

— Avec ses collègues ?

— Oui, ils étaient en plein bouclage...

— C'est-à-dire ?

— Ma femme travaille dans une agence qui publie des magazines internes pour des sociétés. Le bouclage, ce sont les dernières corrections avant d'envoyer le texte à l'impression. Ça peut prendre un peu de temps.

— Et ça a duré plus longtemps que prévu ?

— Non, pas vraiment. Ils ont bouclé peu après 6 heures.

— Et vous savez ça parce que... ?

— Comme je l'ai déjà expliqué à plusieurs de vos collègues, la première personne que j'ai appelée est une amie de ma femme, qui travaille avec elle, Nour. Elle m'a dit qu'Ylva avait pris congé d'eux dans la rue à 6 heures et quart. Nour et les autres sont ensuite allés dans un bar. Ylva, elle, rentrait à la maison.

Le commissaire hocha la tête, l'air pensif.

— Si je comprends bien, votre femme vous a dit à vous qu'elle allait peut-être boire un verre avec ses collègues et à ses collègues qu'elle rentrait vous retrouver à la maison ?

— Elle m'a dit qu'elle risquait de sortir boire un verre, mais rien n'était encore décidé.

Karlsson secoua énergiquement la tête avec un grand sourire. Comme s'il y avait de quoi sourire !

— Ecoutez, vous pouvez penser ce que vous voulez, reprit Mike avec irritation. Mais ce n'est pas ce que vous croyez.

Le commissaire prit la balle au bond :

— Je pense seulement que c'est un peu bizarre de délivrer un double message comme celui-là. Votre femme vous dit une chose et elle en dit une autre à ses collègues. Vous ne trouvez pas ça étrange, vous ?

— Ma femme a disparu. Elle n'était ni déprimée ni suicidaire et, à ma connaissance, n'était menacée en aucune façon. Si elle avait eu un amant passionné caché derrière les fagots, elle aurait téléphoné, ne serait-ce que pour rassurer sa fille !

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a un amant passionné ?

Mike regarda tour à tour les deux policiers. Karlsson lui souriait.

— Tout cela est insensé ! Vous avez perdu la tête. Vous trouvez ça drôle, ce petit jeu ? Vous ne comprenez pas à quel point la situation est grave ?

— Nous ne faisons que chercher une explication.

L'homme et la femme emportèrent le matelas, les couvertures, l'oreiller, puis éteignirent le générateur.

Ylva gisait recroquevillée sur le sol, une serviette sur le corps. Combien de temps était-elle restée ainsi ? Elle s'était seulement levée pour boire et aller aux toilettes. Quand l'électricité revint, ce fut comme si la vie revenait. La lumière du plafond s'alluma et une image floue apparut sur l'écran de télévision. Dehors, il faisait jour, c'était même l'après-midi, à en juger par la lumière et le manque d'animation. La voiture n'était pas dans l'allée. Ylva se demanda comment Mike s'en sortait et quels moyens il avait mis en œuvre pour la retrouver. Est-ce qu'il avait refait à pied le chemin qu'elle avait parcouru en collant des affichettes avec sa photo et un numéro de téléphone ? Est-ce que quelqu'un l'avait vue monter dans la voiture ? Sans doute pas.

Qu'aurait-elle fait si elle avait été Mike ? A part ce qui tombait sous le sens, à savoir appeler les amis, la police, l'hôpital. Elle aurait fait publier un avis de recherche dans les journaux, interrogé les chauffeurs de bus qui étaient en service à cette heure-là, frappé à toutes les portes entre l'arrêt de bus et leur maison, pour demander si quelqu'un l'avait vue passer, aurait placardé des affiches avec sa photo un peu partout en ville.

Soudain une pensée lui vint à l'esprit.

Qui sait si Mike n'allait pas sonner à la porte de la maison où elle était retenue prisonnière ? Il se présenterait et expliquerait la situation en quelques mots. Ensuite il leur montrerait une photo. L'homme et la femme feraient semblant d'être intéressés, examineraient le cliché avant de secouer la tête avec une mine désolée. La femme porterait la main à son cœur, avec une expression d'effroi, l'homme montrerait une certaine empathie, suggérerait des choses à entreprendre, parce que les hommes sont convaincus qu'ils peuvent résoudre tous les problèmes.

Et Ylva ne pourrait pas se faire entendre, voilà ce qu'elle venait de comprendre. Y avait-il une autre façon d'espérer attirer l'attention ?

Mme Halonen fut la première à apparaître sur l'écran. Elle passa devant la maison avec son berger allemand, tourna dans la Bäckavägan. Elle jeta subrepticement un regard vers la demeure d'Ylva et de Mike, l'air coupable. Ylva comprit qu'elle était au courant. Et si Mme Halonen était au courant, alors toute la ville l'était, car elle était tout au bout de la chaîne.

Ylva essaya d'imaginer les conversations et cela lui apporta un peu de réconfort.

Vous avez entendu qu'Ylva a disparu ?

Qui ça ?

La femme de Mike, la fille de Stockholm.

Ah bon ?

Elle n'est pas rentrée à la maison. Elle a quitté son travail et elle n'est jamais arrivée chez elle.

Elle s'est enfuie ?

Je ne sais pas.

Elle n'a pas donné signe de vie ?

Non. Elle s'est évaporée dans la nature. Mike la cherche partout. Il a été voir la police et tout ça.

Mais je ne comprends pas. Elle n'est pas rentrée à la maison ?

Je vous dis que non.

Mais c'est incroyable. Elle l'a quitté ?

Je ne sais pas.

Mais sa petite fille ? Elle ne peut pas abandonner sa petite fille, quand même !

Soit elle a fait une fugue, soit il lui est arrivé quelque chose.

Comme quoi ?

Comment voulez-vous que je le sache ?

Mais elle n'était pas déprimée, n'est-ce pas ?

Les choses ne sont jamais aussi simples qu'on croit. Mon père avait un ami qui...

Peu importe ce qui arrivait, les choses finissaient toujours par revenir à la normale, rejoignant la grande charade de la vie. Des centaines de gens tués dans un accident d'avion ? Quelques mois plus tard, qui se souviendrait encore d'eux ? Peut-être marquerait-on seulement la date anniversaire du crash ? Une semaine de reportages sinistres, puis cela se réduisait à quelques lignes sur Wikipédia. Le tsunami, c'était en quelle année déjà ? Ah oui, c'est vrai.

Personne ne la sauverait. La seule solution était de s'enfuir.

Tout le monde se tut quand Mike vint sur le lieu de travail d'Ylva. Nour se leva pour l'accueillir.

— Suis-moi, suggéra-t-elle, on va aller dans la cuisine.

Mike fondit aussitôt en larmes. Pour la simple raison qu'une personne avait vu sa détresse et lui témoignait un peu de réconfort.

— Tout est comme flou, dit-il, quand elle lui demanda comment il allait. C'est comme cette protection en plastique sur les téléphones portables ou les montres, si quelqu'un pouvait l'enlever pour moi, je pourrais y voir plus clair.

Nour fit signe qu'elle comprenait, essuya avec son pouce une larme qui roulait sur la joue de Mike et lui tendit un verre d'eau.

— Tiens, bois.

Mike obéit, regarda par-dessus l'épaule de la jeune femme pour vérifier que la porte était fermée, et avec un geste nerveux lui demanda :

— Tu crois qu'elle a rencontré quelqu'un d'autre ?

Son regard exprimait autant la crainte que le désarroi.

— Pas que je sache, finit-elle par répondre.

— Je ne comprends pas ce qui aurait pu lui arriver d'autre, poursuivit-il en secouant la tête. Elle aurait dû donner de ses nouvelles. Elle n'aurait pas pu oublier Sanna comme ça, qu'est-ce que tu en penses ?

— Non, elle n'aurait pas oublié Sanna, confirma Nour.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce qu'elle a eu un accident ? Est-ce qu'elle s'est fait renverser par une voiture, ou a fait une mauvaise rencontre ? Je n'arrive pas à comprendre. Trois nuits, cela va faire trois nuits Je ne sais même pas si j'ai encore envie qu'elle revienne, tu peux comprendre ça, toi ?

— Je comprends.

Mike avala sa salive. Nour lui tendit un mouchoir en papier et il se moucha comme un gosse privé de forces.

— Mike, écoute-moi. Il faut que tu sois fort. Ne serait-ce que pour Sanna. C'est une enfant, toi tu es un adulte. Tu entends ce que je te dis, Mike ? Tu es un adulte.

Son téléphone sonna. Mike s'essuya le nez et regarda l'écran. Il le montra à Nour puis lui tourna le dos.

— Allô ?

— Ici, Karlsson. Est-ce que vous pourriez passer au commissariat ? Nous aimerions vous montrer quelque chose.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Non, malheureusement. Mais nous avons une liste de ses appels, les siens et ceux qu'elle a reçus. Et un enregistrement de sa boîte vocale.

— J'arrive tout de suite.

Mike raccrocha et lança à Nour :

— C'était la police. Ils ont la liste des appels de son portable.

Mike était nerveux au volant. Tendue, pleine d'espoir, effrayée et résignée à la fois. Il se gara à l'extérieur du commissariat, juste avant la bretelle de l'autoroute, et entra.

La policière à l'accueil prévint le commissaire.

— Ils vous attendent, déclara-t-elle avec un sourire. Troisième

étage, deuxième porte à droite.

Elle aurait pu travailler dans une agence de publicité.

Quand il sortit de l'ascenseur, Karlsson se tenait dans le couloir et lui fit signe de le rejoindre.

— Je suis heureux que vous ayez pu venir, dit-il en le conduisant dans son bureau, où Gerda les attendait, installé sur une chaise.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Le commissaire fit le tour de son bureau.

— Vous m'avez dit l'autre jour que vous aviez d'abord appelé Nour. Mais en premier, vous avez d'abord téléphoné à votre femme, je suppose ?

— Bien sûr.

— Et quand l'avez-vous appelée la première fois ? Je vous demande ça pour voir si ça correspond, précisa Karlsson en indiquant du doigt la liste devant lui.

— Je ne me souviens plus, répliqua Mike. J'ai voulu lui téléphoner plus tôt, pour savoir si elle rentrait pour dîner, mais je ne l'ai pas fait.

— Et pourquoi ?

— Je ne voulais pas qu'elle ait mauvaise conscience. J'estimais qu'elle avait le droit de sortir de son côté, pour une fois, et de s'amuser un peu.

— Alors quand avez-vous passé ce coup de fil ?

Mike sentit monter son exaspération.

— Avant d'aller me coucher, lâcha-t-il. Autour de minuit, peut-être ?

Gerda fit un mouvement de la main, comme s'il se préparait à poser une question difficile, presque malgré lui :

— Euh... et elle est comment, votre relation en tant qu'homme et femme, je veux dire ?

— Bon sang, vous ne pouvez pas dire les choses plus simplement ?

Le commissaire fit un geste de défense.

— Écoutons plutôt ceci ! s'exclama-t-il en cliquant sur un bouton.

Mike entendit le son de sa propre voix et fut frappé par l'impression de faiblesse et de soumission qui se dégageait d'elle :

« Salut, c'est moi. Ton mari. Je voulais juste savoir comment tu allais. Tu dois être avec tes collègues de bureau. Bon, je vais aller me coucher maintenant. Rentre en taxi, s'il te plaît. J'ai bu un verre et je ne peux pas conduire. Sanna est au lit. Je t'embrasse. »

Une voix de femme, mécanique, indiqua :

— Message reçu à 0 h 14.

Karlsson arrêta l'enregistrement et se tourna vers Mike.

— Avez-vous l'habitude de parler de vous comme « ton mari » quand vous téléphonez à votre femme ?

— Non, j'essayais juste d'être drôle.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?
— Je ne sais pas.
— Moi non plus. Laissez-moi vous dire le fond de ma pensée. J'ai l'impression que vous étiez très remonté contre elle, mais que vous aviez peur de le montrer. Ça sonne comme une piquûre de rappel pathétique, du style « j'espère que tu n'es pas en train de t'envoyer en l'air avec quelqu'un d'autre. Je te rappelle que tu es mariée. Avec moi ».

Mike le dévisagea, médusé. Le commissaire ne cilla pas. Gerda ne savait pas quoi faire de ses mains.

— C'est à croire que vous étiez persuadé qu'elle était avec quelqu'un d'autre.

Que répondre à ça ?

— Vous paraissez nerveux, poursuivit Karlsson. Vous avez des raisons de l'être ?

Mike le regarda sans comprendre.

— Et c'est pour ça que vous m'avez fait venir ?

Karlsson plaça les doigts sous son menton. Mike lui trouva une ressemblance avec le cadre dirigeant sur la vieille boîte de Mastermind : le stratège, le cerveau.

Le commissaire se pencha en arrière et échangea un regard avec Gerda. Comme si c'était la pièce manquante du puzzle qu'ils cherchaient. Un épisode de télé-réalité entre jalousie et passion, qui aurait dérapé.

Mike émit un rire étouffé qui ressemblait à une confirmation.

— Excusez-moi, fit-il enfin, mais ne me dites pas que c'est tout ce que vous avez ? Vous ne m'avez quand même pas fait venir pour ça, si ?

Aucune réponse.

— C'est peut-être une sorte de technique d'interrogatoire, de rester comme ça sans rien dire en silence ? Vous me soupçonnez ou quoi ? Vous pensez vraiment que j'ai kidnappé ma femme, que je l'ai tuée et que je me suis débarrassé de son corps ? C'est ça ?

— On se demandait si votre femme n'avait pas un amant, c'est tout.

Gerda avait prononcé ces mots sur un ton détaché. Comme s'il s'agissait d'un fait sans importance, tel que la couleur d'une maison ou la marque d'une voiture.

— Non, ma femme n'a pas d'amant. Elle a eu une liaison avec un type assez affreux, dont la tête, pour des raisons évidentes, ne me revient pas. Autrement dit, si jamais un jour ce Bill Åkerman disparaît sans laisser de traces, je vous suggère fortement de me suspecter. Ça s'est terminé il y a un peu plus d'un an, et je n'ai aucune raison de croire qu'ils se revoient aujourd'hui. Nour l'a d'ailleurs appelé samedi, histoire d'en avoir le cœur net, et non, Ylva n'était pas avec lui.

Mike se leva et poursuivit :

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller de l'autre côté de la rue demander au journal de publier une photo de ma femme. Quelqu'un l'a forcément vue. Elle ne peut pas s'être volatilisée dans la nature...

— Qu'est-ce qui a été accompli avec une application effrayante ? Je sens que tu gardes des informations pour toi, dit Jörgen d'une voix contrariée.

Calle Collin soupira.

— Tu es sûr que tu as envie de le savoir ?

— Et comment !

— Crois-moi, il vaut mieux pas.

— Tiens, tu me fais penser à ces présentateurs de journal télévisé trop consciencieux, qui préviennent les spectateurs qu'ils risquent de voir des images choquantes, en sachant que c'est le meilleur moyen pour que les gens regardent. Tu essaies d'éveiller ma curiosité, tel un M. Loyal sur une piste de cirque qui annonce un nouveau numéro.

— J'ai en fait des insomnies.

— Pas moi. Je dors comme un bébé.

Calle poussa un autre profond soupir.

— Bon, alors ne viens pas te plaindre après, répliqua-t-il.

— Pourquoi le ferais-je ?

— OK, capitula Calle. Quelqu'un a fracassé la tête d'Anders avec un marteau, lui a réduit le cerveau en bouillie et a ensuite abandonné l'arme du crime fichée dans son crâne, comme une fleur morte dans un pot.

— Oh, bordel...

— Je t'ai dit qu'il valait mieux ne pas savoir.

— Oh, putain de bordel...

— Ne va pas te plaindre maintenant.

— Et c'est un mari jaloux qui a fait ça ?

— Disons que c'était quelqu'un qui – c'est le moins qu'on puisse dire – n'appréciait pas beaucoup notre ancien camarade de classe...

— Et la police pense que c'est un homme qui a commis le crime, mais que c'est une femme qui l'a attiré dans un guet-apens ?

— Oui, plus ou moins.

— Ils ont une idée de qui a fait le coup ?

— Non, pas la moindre.

Jörgen hocha la tête en silence.

— Alors comme ça, il avait du succès...

Calle grimaça.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Anders Egerbladh. Il avait du succès.

Calle regarda longuement son ami.

— Toi aussi, tu as batifolé ?

— Mais de quoi tu parles ?

— Tu as dit « il avait du succès », c'est une sorte de code, une façon camouflée de parler de quelqu'un d'infidèle. C'est typique des gens qui, pour minimiser leurs propres excès, diabolisent ceux des autres. C'est comme les alcooliques qui demandent « un demi », au lieu d'« une bière ». C'est même à ça qu'on reconnaît quelqu'un qui a un problème avec l'alcool.

Ce fut au tour de Jörgen de dévisager longuement Calle.

— Je ne te suis plus, là.

— Mais c'est vrai, insista Calle.

— N'importe quoi. Non, je ne suis pas de ce genre-là.

— J'espère bien, riposta Calle. Parce que j'aime ta femme plus que je ne t'aime, toi.

— Et si jamais j'y repense, je ne te le ferai pas savoir.

— Je t'en remercie.

— « Une sorte de code », répéta Jörgen. Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi ridicule.

Le restaurant avait survécu, ce qui était pour le moins étonnant. La vie d'un endroit à la mode, un peu m'as-tu-vu, était d'habitude de courte durée, et le cycle toujours le même : ouverture du nouveau lieu, découverte de la place, puis le lieu était déserté au profit d'un autre, plus récent.

En règle générale, le restaurateur, aveuglé par la foule des premiers temps, devenait trop ambitieux et investissait de grosses sommes dans l'espoir de garder sa clientèle, mais ces nouveaux clients se mouvaient comme des bancs de poissons, et changeaient de direction sans prévenir.

Il y avait trois raisons qui expliquaient que l'établissement de Bill Åkerman ait tenu bon. La première, c'était qu'il avait décidé de n'utiliser que des produits de grande qualité et que les prix par conséquent étaient indécents. Un article dans le journal local avait, curieusement, été fort élogieux, mais le lieu convenait davantage à des dîners d'affaires ou à des personnes qui sortaient rarement et acceptaient de casser leur tirelire pour un soir.

La deuxième, c'était son emplacement. Le restaurant occupait le rez-de-chaussée d'une ancienne villa juste au-dessus de la Margaretsplatsen, avec une vue panoramique sur la côte du Danemark.

La troisième, c'était la femme de Bill, Sofia.

Cette dernière gérait l'affaire, engageait les employés, établissait les nouveaux menus, organisait les achats et faisait en sorte que tout le monde soit content.

Bill savait qu'il n'aurait jamais pu choisir une meilleure partenaire. Si seulement elle avait pu ne pas grossir ! Car, du coup, elle s'était sentie moins désirable et s'était mise à le soupçonner d'infidélité et à surveiller ses moindres faits et gestes. Elle avait été au courant de l'aventure de son mari avec Ylva et, comme tout le monde à Helsingborg, avait appris la disparition de la jeune femme. Bill n'avait pas cherché à lui dissimuler que la police voulait l'interroger, ce qui n'avait fait que renforcer sa conviction qu'Ylva était une séductrice capable de mettre à ses pieds n'importe quel homme au sang chaud. Bill avait déjà dit au téléphone à la police qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où était Ylva, et souligné que leur liaison était terminée depuis un bon bout de temps. Malgré cela, la police avait insisté pour lui parler en personne.

La rencontre eut lieu au bar, qui était vide à l'heure du déjeuner.

— Quand avez-vous vu Ylva pour la dernière fois ? demanda Karlsson, après avoir accepté une tasse de café.

— Vous voulez dire, la dernière fois que j'ai couché avec elle ou que je l'ai aperçue ?

— Que vous l'avez aperçue. Et que vous avez couché avec elle, aussi.

— On a eu une brève liaison l'année dernière, en juin. Alors ça fait quoi... onze mois ? La dernière fois que je l'ai croisée, c'était dans la Kullagatan. En avril, je crois, mais je n'en jurerais pas

— Vous vous êtes parlé ?

— Oui, mais c'était un peu bizarre.

— Comment ça ?

— On vit dans une petite ville, vous savez, et il y a toujours quelqu'un pour vous observer.

— Je comprends. Et qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

— Elle m'a demandé quand on pourrait s'envoyer en l'air de nouveau.

Karlsson et Gerda se redressèrent, comme s'ils n'étaient pas sûrs d'avoir bien entendu.

— Ce sont ses propres paroles, leur assura Bill. Et je lui ai répondu : « Jamais. »

— Et pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas envie. Mais je ne le lui ai pas avoué. Repousser une femme, c'est s'en faire une ennemie à vie. Il faut ruser.

— Alors qu'avez-vous dit ?

— Que je ne voulais pas mettre en péril mon mariage.

— Mais ce n'était pas la vraie raison ?

— Non.

— Et quelle est-elle ?

Bill les regarda, haussa les épaules.

— Nous n'aimons pas les mêmes choses.

Interloqués, les policiers ouvrirent de grands yeux. Le commissaire fut le premier à se ressaisir.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? s'enquit-il en se penchant, l'air intéressé.

— Elle aimait les psychodrames. Elle se roulait par terre en criant « Prends-moi, prends-moi », ce genre de choses.

— Je ne comprends pas.

— Elle aimait être dominée.

— Vous voulez dire, attachée ? demanda Karlsson.

— Pas nécessairement. Mais je ne pense pas que cela ait le moindre lien avec sa disparition. Je dis seulement que, derrière son apparence si douce, elle aimait être un peu malmenée. C'est une histoire de sexe. L'intérieur ne colle pas toujours avec l'extérieur. Il y a des virages et

des détours. Le gros costaud peut se révéler un amant tendre, les maigrichons ont davantage à prouver.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? fit Gerda à son tour.

Bill Åkerman prit une gorgée de café et conclut :

— Elle aurait dû prendre un amant plus mince.

Le commissaire jeta avec nonchalance les documents sur son bureau, recula sa chaise et étendit ses jambes.

— Bon, dit-il en croisant les mains derrière la nuque. Nous avons une personne disparue, à tendance maso, et un mari trompé. Conclusion ?

— Elle rentre tard et ça dégénère ? suggéra Gerda.

— Exactement ! s'exclama Karlsson avec un soupir. On ferait bien d'interroger les voisins. Il se peut qu'ils l'aient vue rentrer chez elle.

— En pleine nuit ?

— Il y a toujours des gens qui ne dorment pas.

— Je trouve qu'on devrait parler à la petite fille, déclara Gerda en regardant sa montre. Elle doit être à l'école à l'heure qu'il est.

— Oui, avec un peu de chance, acquiesça le commissaire.

Ils furent accueillis par une femme imposante, qui avait dû être jolie autrefois et qui s'évertuait à cacher qu'elle ne l'était plus. Karlsson et Gerda lui expliquèrent la raison de leur venue, et la directrice comprit aussitôt de quoi il s'agissait. Le personnel de l'école n'avait parlé, ces derniers jours, que de la disparition d'Ylva. Après avoir prié les policiers de l'attendre dans son bureau, elle alla chercher Sanna dans sa classe.

Elle revint en tenant la fillette par la main, montrant clairement à quel point elle prenait soin des enfants sous sa responsabilité. Elle présenta les policiers à Sanna et lui dit qu'ils voulaient discuter avec elle et peut-être lui poser quelques questions.

— Tu n'as pas à avoir peur, la rassura-t-elle avec gentillesse, avant de se tourner vers Karlsson et Gerda. Je ferais peut-être bien de rester ?

Le commissaire n'y voyait pas d'inconvénient et la directrice prit place à côté de Sanna, sans lui lâcher la main.

— Nous avons parlé à ton papa, lança Karlsson de son ton habituel, sans tenir compte du fait qu'il s'adressait à une enfant. Et il dit que ta maman a disparu. Tu te rappelles quand tu l'as vue pour la dernière fois ?

Sanna fit oui de la tête.

— C'était quand ?

Sanna haussa les épaules. Gerda fit une autre tentative, en adoptant une voix plus douce que son collègue :

— Est-ce que tu te rappelles la dernière fois que tu as vu ta maman ?

— Oui, répondit Sanna.

— Et c'était quand ?

— A l'école, ici.

La directrice se hâta de compléter :

— Ylva a déposé Sanna vendredi matin. Elle a parlé avec les maîtresses pour prévenir que c'était Mike qui viendrait la chercher.

Gerda hocha la tête, pensif, et se tourna de nouveau vers Sanna :

— Et tu n'as pas revu ta maman depuis ?

Sanna secoua la tête.

— Qu'est-ce que toi et ton papa vous avez fait ce week-end ?

— On est allés à Väla et au McDonald's. On a aussi pris un film.

— Ça me paraît une bonne idée.

— *La Fiancée de papa*, précisa Sanna.

Gerda n'était pas sûr de suivre.

— Il est vraiment super, renchérit Sanna.

— Ah, je comprends, c'est un film. Est-ce que papa l'a regardé aussi ?

— Il parlait au téléphone.

— Quand est-ce qu'il t'a dit que ta maman avait disparu ?

— Quand mamie est arrivée. Et après, la police.

— Sanna, ces messieurs sont aussi de la police, intervint la directrice.

La petite fille fit un signe obéissant de la tête, mais son expression montrait qu'elle n'était pas convaincue.

— Les autres, eux, ils étaient vraiment de la police, finit-elle par lâcher. Papa m'a dit que maman rentrerait pendant que je dormirais, mais elle n'est pas rentrée. Il a dit qu'elle serait là quand je me réveillerais, mais elle n'était pas là.

Assis sur le bord de sa chaise, Gerda se pencha vers l'enfant pour essayer de gagner sa confiance.

— Ton papa et ta maman, ils se disputent beaucoup ?

Gerda regardait par la fenêtre de la voiture.

— J'espère seulement que c'est lui. Sinon, on aura fichu sa vie en l'air. Cette dame qui cache bien son jeu ne va pas en rester là.

Il faisait allusion à la directrice rondelette qui n'avait pas perdu une miette de l'entretien.

— C'est toi qui as insisté pour venir ici, je te rappelle, répliqua

Karlsson.

— Bon, pour conclure, résuma Gerda, soit elle réapparaît, la queue entre les jambes, après s'être envoyée en l'air, soit c'est lui qui l'a tuée. Il n'y a pas d'autre hypothèse. Et si ce n'est pas lui, il a engagé quelqu'un.

Le commissaire mordillait nerveusement un bout de peau sur le côté d'un ongle.

— Il pourrait nous faire couler avec une histoire comme ça, dit-il. Oui, je le dénoncerais, si ça ne tenait qu'à moi. Ça, c'est sûr.

— Tu sais quoi ? fit Gerda. Je pense qu'il a d'autres chats à fouetter.

Le commissaire mit la radio. Un animateur à la voix affectée parlait trop fort et trop vite.

— Toujours autant de bla-bla, dit-il en éteignant aussi sec.

C'était si bizarre, si incompréhensible...

Kristina était restée devant la télévision toute la soirée. Elle avait vu ce qui était arrivé et entendu ce qui avait été dit. Mais elle n'en pouvait plus. Elle s'isola du monde extérieur.

Comment quelqu'un pouvait-il tout bonnement disparaître ?

Une pensée la tarabustait, une pensée qui l'empêchait de comprendre ce qu'elle regardait. Elle s'acharnait à rejeter cet horrible soupçon, qui pourtant refusait de s'en aller : et si son fils était responsable de la disparition d'Ylva ?

Mais comment était-ce possible ? Elle n'avait jamais connu Mike violent. Au contraire, il était du genre silencieux.

Avait-il été poussé à bout ?

Auquel cas, que lui réserverait l'avenir ? Qui s'occuperait de Sanna ?

Kristina chercha à conjurer l'image d'un échappé d'hôpital psychiatrique poignardant à mort sa belle-fille en pleine rue. Elle essaya de se représenter Ylva prise de fou rire dans le lit d'un autre ou ricanant méchamment en songeant au tourment de son mari. Mike comprendrait alors quel genre de femme elle était et il se libérerait de son emprise

Mais aucun de ces scénarios ne parvenait à éradiquer complètement le doute qui la rongait : Mike en savait plus qu'il ne voulait bien le dire, et il n'était pas étranger à la disparition d'Ylva.

Kristina entendit le téléphone sonner. Depuis combien de temps sonnait-il ainsi ? Elle chassa sa torpeur et alla répondre. Le nom de Mike s'affichait sur l'écran.

Elle inspira profondément, ferma les yeux et décrocha.

— Tu as des nouvelles ?

A l'autre bout de la ligne, son fils pleurait.

— Je n'ai personne à qui parler, lâcha-t-il.

Kristina retint sa respiration. Elle était préparée à tout. Peu importe. Mike était son fils, rien ne changerait cet état de fait.

— Je t'écoute, vas-y, dit-elle patiemment, attendant qu'il ait recouvré la maîtrise de soi.

— Ils sont allés à l'école, finit-il par expliquer.

— Qui ça ?

— La police. Ils ont parlé à Sanna.

Kristina garda le silence.

— Tu ne comprends donc pas ? s'écria-t-il en sanglotant. Ils pensent que c'est moi ! Ils pensent que je l'ai tuée ! Comment peuvent-ils croire une chose pareille ?

Sa voix était si désespérée que Kristina sut qu'il disait la vérité. Un grand poids lui tomba des épaules.

Karlsson et Gerda firent du porte-à-porte auprès des voisins. Quelqu'un avait-il vu ou entendu quelque chose qui pourrait apporter un éclairage sur la disparition d'Ylva ? Des voitures qui se seraient arrêtées près de la maison des Zetterberg ou qui en seraient parties, dans un laps de temps compris entre 9 heures du soir et le lendemain matin ?

Les deux policiers étaient conscients que chaque question posée orientait les soupçons dans la même direction.

Au bout de deux jours d'enquête de voisinage et de recoupement des témoignages, il fut établi qu'une voiture avait quitté la Bäckavägen et disparu en remontant la Sundsliden, aux alentours de 2 heures et demie. Mais cette piste ne donna rien. Le conducteur, un jeune homme de dix-huit ans, parfaitement sobre, rentrait après s'être attardé, ce vendredi soir, chez sa petite amie.

— C'est bien notre chance ! s'exclama Karlsson. Pourquoi il n'a pas passé la nuit chez elle ? C'est ce qu'on faisait de mon temps.

— Si j'avais une fille de quinze ans, je ne laisserais pas un garçon de dix-huit ans passer la nuit à la maison, tu peux en être sûr, répliqua Gerda.

— Oui, c'est sans doute différent quand on a des filles. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus.

Ils faisaient la queue devant un marchand de glaces.

— Peut-être une glace à l'italienne, dit Gerda.

— Bonne idée.

— Avec des pépites de chocolat et du pralin dessus.

— Hé, je ne te savais pas aussi gourmand !

— On ne vit qu'une fois.

— Moi je vais opter pour un cornet avec trois boules. Avec du coulis de fraises et de la chantilly.

— Carrément. La totale ?

— Parce que je le vauds bien. Si toi tu prends ta glace pépites au chocolat et pralin, moi, je prends coulis de fraises et chantilly.

Ils dégustèrent leurs glaces au soleil, appuyés contre la voiture.

— Ah, ça fait du bien, déclara Karlsson.

— J'ai déjà mangé tout le chocolat et le pralin.

— Au fait, qu'est-ce que tu ferais du corps ?

— Aucune idée. Et toi ?

- Je le balancerai dans un lac. Avec des poids.
- C'est trop compliqué. Il faut encore porter le cadavre et avoir un bateau. Ensuite on s'inquiète à l'idée que le corps remonte à la surface. Non, mieux vaut l'enterrer, à mon avis.
- Mais dans ce cas, il faut creuser un trou assez profond, car il y a toujours un animal pour renifler partout et remuer la terre. Oh, ce que c'est bon quand la chantilly fond dans la bouche.
- Oui, je vois ce que tu veux dire.
- Il faut qu'on l'interroge à nouveau. Ça remonte déjà à plusieurs jours maintenant. Peut-être que sa conscience a commencé son travail.

Mike Zetterberg se demanda ce qu'il pouvait faire d'autre. Il essaya de penser de manière constructive, il fallait trouver un fil à tirer pour avoir un semblant de piste.

Elle n'avait pas pris le bus. Faux, il n'en était pas sûr. Ce qu'il savait, c'était que pas un chauffeur de bus ou passager ne se souvenait l'avoir vue. Il était possible que personne ne l'ait remarquée, mais Mike avait du mal à le croire. Ylva attirait toujours l'attention, elle avait ce genre de sourire chaleureux qui invitait au contact. D'habitude, elle écoutait son iPod pour éviter d'avoir à parler aux gens.

Est-ce qu'elle n'avait pas entendu une voiture arriver et s'était fait renverser ? Et le conducteur, paniqué, aurait emporté son corps sans vie et l'aurait enterré quelque part ou jeté dans la mer ? Cela paraissait peu probable. Si elle avait traversé la ville, il y avait toujours du monde. Non, c'était trop tiré par les cheveux.

L'explication la plus plausible, et il devait se ranger ici à l'avis de la police, c'était qu'elle avait un rendez-vous. Elle avait dit une chose à Mike et une autre à ses collègues. Pour protéger ses arrières. Toute la question était de savoir qui elle était censée rencontrer.

Son téléphone portable n'avait fourni aucun élément nouveau. Avec Karlsson et Gerda, il avait passé en revue le relevé des appels. Ses courriels au travail n'avaient rien donné non plus. Aucune trace de flirt sur le Net. Bien sûr, elle avait pu effacer les messages compromettants ou posséder une adresse mail secrète, mais Mike n'y croyait guère. Les femmes de la génération d'Ylva qui couchaient à droite et à gauche étaient perçues comme des femmes libérées, et elles ne s'en cachaient pas. Les mœurs avaient changé depuis l'époque de leur adolescence.

Ylva avait disparu depuis quatre jours. Difficile de croire désormais qu'elle était partie en week-end avec un amant. Et son passeport était toujours dans le tiroir de la commode.

Son téléphone portable...

Mike allait rappeler la police, quand il les vit se garer devant chez

lui. Il ouvrit la porte d'entrée et remarqua leurs visages graves.

— Vous l'avez trouvée ?

Le commissaire posa une main sur son épaule.

— Allons à l'intérieur, nous y serons mieux pour parler.

Pendant les trente secondes qu'ils mirent pour rejoindre la cuisine, Mike fut convaincu qu'ils avaient retrouvé le corps d'Ylva. Il fut soulagé de comprendre qu'elle était toujours portée disparue.

— Et avec son portable, dit-il, est-ce que vous ne pouvez pas savoir où elle est allée ?

— Elle l'a éteint à la hauteur de la Tågagatan.

— Quand ?

— A 6 heures et demie vendredi.

— Elle aurait dû être dans le bus à cette heure-là, réfléchit Mike à voix haute.

— Pourquoi ?

— C'est sur le trajet du bus et ça correspond avec l'heure où elle a quitté le bureau.

— Mais il se trouve qu'elle ne l'a pas pris, répliqua Gerda.

— Bon, ce n'est pas pour ça qu'on est là, le coupa Karlsson. Nous avons parlé avec Bill Åkerman.

Mike se raidit.

— Je vois. Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Eh bien, tout d'abord qu'il travaillait ce vendredi, ce que son personnel a confirmé. Mais il nous a raconté autre chose qui nous a paru intéressant.

Mike se pencha en avant, tout ouïe. Le commissaire chercha du regard le soutien de Gerda avant de reprendre :

— Comment était votre vie sexuelle ?

Mike rougit jusqu'aux oreilles. Mais c'était de colère, et non d'embarras.

— C'est quoi cette question, bordel ? Qu'est-ce que vous insinuez ? Il n'y a aucun problème avec notre vie sexuelle. Qu'elle ait sauté dans le lit de ce pauvre type ne signifie pas pour autant qu'elle ne m'aime pas. Si problème il y a, c'est plutôt qu'elle ne s'aime pas, elle. Oui, je sais que ça peut sembler un cliché, mais c'est la vérité. Ma femme aime flirter. Je l'ai vue plusieurs fois danser étroitement avec un voisin, mais j'ai dû surtout vivre avec l'angoisse qu'elle ressent après coup, et je peux vous assurer que c'est bien pire. Car elle se déteste alors et veut seulement mourir.

— Vous nous aviez pourtant affirmé qu'elle n'était pas déprimée.

— Bill Åkerman a été sa dernière aventure, le signal d'alarme dont elle avait besoin. On est repartis de zéro après ça. Je suis sûr que c'est une des raisons pour lesquelles elle n'a pas voulu aller boire un verre avec ses collègues.

Les deux policiers échangèrent un regard et hochèrent la tête.
Sans aucun doute...

C'était difficile d'entendre ce que son vis-à-vis lui disait.

Calle Collin était assis en face d'un vieil acteur, à une table bien en vue, près de la fenêtre, dans un restaurant à la mode, choisi par le comédien. Les autres clients faisaient partie de la même génération que ce dernier et lui jetaient des coups d'œil discrets. Deux couples s'étaient arrêtés devant lui, au moment de quitter l'établissement, et l'avaient remercié pour tous les bons moments qu'il leur offrait. L'acteur avait accepté ces compliments avec fausse modestie et grand plaisir.

Si Calle avait du mal à se concentrer sur ce que lui racontait l'acteur, ce n'était pas parce qu'il parlait de manière indistincte, mais parce que c'était d'un manque d'intérêt crasse.

— Je... succès... (*anecdote*)... (*pause pour rire*)... record public... enfance troublée... pas si facile de réussir... quoi qu'il en soit je... modeste... Je n'ai jamais douté... J'ai constamment lutté... je... l'important... j'interprète... je vais au cœur du personnage... je... (*phrases creuses*)... je...

Calle prenait soin de hocher la tête d'un air attentif et de prendre en note quelques mots-clés. Il se sentait d'humeur mélancolique. L'homme n'était pas une mauvaise personne, il était égocentrique parce qu'il n'avait pas confiance en lui et avait besoin d'être constamment rassuré. Des moments comme ça étaient son oxygène.

L'entretien de Calle Collin serait une copie conforme de tous ceux que l'acteur avait accordés jusqu'ici. Rien ne viendrait ternir son image et la vérité brillerait par son absence. Calle enverrait le texte au comédien pour obtenir son aval et ce dernier lui ferait comprendre, dans sa réponse, que l'article n'était pas tout à fait à la hauteur de ses espérances. Il était conscient de ne plus être au top et une publication dans la presse était d'autant plus importante pour lui. Puis il rectifierait le seul détail prouvant une réelle observation de la part de Calle, pour le remplacer par une déclaration d'autoglorification, avant que les deux parties tombent enfin d'accord.

L'acteur ayant été interviewé un nombre incalculable de fois dans sa carrière, les mêmes questions revenaient tout le temps et les réponses ne variaient pas d'un iota. Quand bien même le comédien aurait voulu s'ouvrir un peu, c'était trop tard : il semblait enfermé dans un personnage qu'il s'était forgé de toutes pièces.

— Pourquoi ? demanda Calle à brûle-pourpoint.

L'homme fut désarçonné par la question, alors qu'il racontait la

même anecdote pour la énième fois.

— Pardon ?

Calle se rendit compte qu'il avait pensé à haute voix, et il n'avait aucune idée de ce que l'acteur venait de dire.

— Comment expliquez-vous que vous êtes devenu ce que vous êtes aujourd'hui ? hasarda-t-il.

— Il faut être celui que l'on est, quand on ne peut pas être celui qu'on aurait aimé être, récita l'acteur.

Calle lui adressa un sourire amical et hocha la tête.

— Et vous étiez qui à l'école ? demanda-t-il. Le clown de la classe ?

L'homme resta silencieux un long moment avant de répondre :

— J'étais épouvantable. Je frappais tout le monde pour éviter de recevoir moi-même des coups.

Mike était attablé dans la cuisine. Tout était silencieux. Il songea à tourner la page de son journal, juste pour entendre le froissement du papier, mais il n'avait même pas la force de bouger la main.

Il avait tout fait. C'était ce dont il cherchait à se persuader. Mais était-ce vraiment le cas ? Peut-être n'avait-il rien fait du tout. Il restait là, paralysé, devant un journal qu'il n'avait pas lu, un journal qu'il était allé chercher dans la boîte aux lettres. Comme chaque matin de sa vie d'adulte.

Ylva n'était pas rentrée à la maison, voilà. Elle était allée au bureau, y avait passé la journée, puis avait quitté les locaux. Mais elle n'était pas rentrée à la maison.

Ylva avait disparu. Elle n'avait pas donné de ses nouvelles et personne ne l'avait vue. Elle s'était volatilisée.

Dans cinq jours, Sanna aurait huit ans et elle avait invité ses camarades de classe à son anniversaire. Mike ne pensait pas que sa femme serait de retour d'ici là.

Il réfléchit à leur relation. En avaient-ils seulement eu une ?

Son portable vibra, un bruit étonnamment fort dans le silence ambiant. Mike regarda l'écran, vit que c'était le bureau et répondit.

Son collègue tentait vainement de prendre un ton normal : cela en était presque touchant.

— C'était juste pour savoir si tu venais aujourd'hui.

— Bien sûr. J'étais en train de me préparer. Je n'ai pas bien dormi.

— Te presse pas, le rassura son collègue. La réunion n'est pas avant cet après-midi.

— Merci pour ton appel, dit Mike.

Il raccrocha et déplia le journal. Cela faisait dix jours qu'Ylva n'avait pas donné signe de vie.

Les gens qui disent qu'il n'y a aucune différence entre les filles et les garçons n'ont, de toute évidence, jamais organisé une fête d'anniversaire pour enfants. Les garçons étaient turbulents et bruyants, ils se battaient et renversaient du pop-corn et leurs sodas partout, tandis que les filles se pressaient autour de Sanna, qui ouvrait ses cadeaux.

Que ces différences soient de nature génétique ou culturelle, Mike était en tout cas heureux d'avoir une fille plutôt qu'un garçon. Même si, bien sûr, il y a toujours des exceptions. Le gentil Ivan, porté sur la philosophie, avait déclaré, à la question comment allaient sa maman et son papa : « Pas très bien, en fait, on est assez pauvres en ce moment, alors on ne pourra pas aller en Thaïlande cette année. » Ou Tobias, si calme d'habitude, qui, deux ou trois ans auparavant, s'était mis à pleurer à chaudes larmes en découvrant qu'il n'y avait pas de Smarties dans les sachets de bonbons qu'on avait offerts aux enfants invités au goûter d'anniversaire. Mike avait veillé à ne pas répéter les mêmes erreurs les fois suivantes.

Mike et sa mère avaient ajouté une petite table en plus dans la cuisine pour qu'il y ait de la place pour tout le monde. Le couvert était mis. Il y avait deux différentes sortes de glace et des meringues en quantité. Kristina épluchait et coupait les bananes en rondelles et Mike pressait des oranges. Le bruit et le chaos dans le salon étaient de la musique pour ses oreilles, lui rappelant que la vie continuait malgré tout, même si lui se sentait flotter dans le vide.

Rien n'avait changé, tout était comme avant. Un océan de mots et des phrases toutes faites convergeaient vers le même point. Il s'agissait de se donner de l'importance, de se mettre en valeur, de dispenser du réconfort. Mais cela n'empêchait pas Holst de passer dans sa vieille Volvo, ni Mme Halonen de lui faire un signe de la main, de loin, quand elle se promenait avec son berger allemand.

La vie continuait. L'événement inconcevable n'avait fait qu'égratigner la surface des choses. L'élan de sympathie qu'il avait suscité autour de lui était à présent retombé et se réduisait à un « Rien de nouveau ? », à quoi Mike répondait, troublé, « Rien de nouveau ».

Il regarda l'heure. 2 h 20. Les meringues étaient presque prêtes. A en juger par le volume sonore, c'était *Sa Majesté des mouches* dans la pièce d'à côté.

— Est-ce que je vais les chercher ? demanda Mike.

— Oui, c'est le moment, répondit sa mère.

Mike alla dans le salon, siffla pour attirer l'attention des enfants et leur annonça que le goûter les attendait dans la cuisine.

Il y avait des ballons accrochés à la boîte aux lettres et à la porte d'entrée. Ylva regarda sur l'écran les invités de sa fille arriver. Les camarades de classe de Sanna étaient sur leur trente et un et tenaient à la main leurs cadeaux emballés. Sous le porche, Mike les accueillait et discutait avec les parents.

Ylva leur trouvait l'air mal à l'aise et raide. Le fait qu'elle ait disparu était évidemment dans tous les esprits. Heureusement pour elle.

Le soleil brillait et les ballons dansaient et s'entrechoquaient dans le vent. Ylva se rendit compte qu'ils n'auraient pas pu dresser la table avec les assiettes en carton et les verres en plastique dehors. Anders et Ulrika restèrent pour aider Mike, ainsi que Björn et Grethe. La mère de Mike était arrivée la veille. Les autres parents devaient, pendant ce temps, faire des choses de leur côté : une balade, des courses en ville, un cinéma... si le film ne durait pas trop longtemps. Les goûters d'anniversaire duraient rarement plus de deux ou trois heures.

Quand la porte se referma sur le dernier convive, Ylva ne put voir ce qui se passait à l'intérieur, mais se l'imagina sans peine. Le niveau sonore d'autres goûters d'anniversaire résonnait encore dans ses oreilles.

Ensuite, une heure au moins plus tard, elle vit Mike sortir les poubelles. Puis la porte de la terrasse s'ouvrit et les enfants se précipitèrent dehors. Mike et Anders formèrent deux équipes qui devaient courir en relais avec des oranges coincées sous le menton. Ensuite ils firent un cache-cache.

Mike et les autres adultes rentrèrent à l'intérieur. Quinze minutes plus tard, Mike sortit la tête et cria quelque chose. Les enfants interrompirent aussitôt leur jeu et s'élancèrent vers la maison.

Ce devait être le moment de la pêche à la ligne, paria Ylva.

L'anniversaire touchait à sa fin. Les parents arriveraient d'un instant à l'autre pour rechercher leur progéniture et l'extirper du bruit et de la joyeuse pagaille. Certains resteraient pour boire un verre de vin dans la cuisine en compagnie de Mike tandis que d'autres s'évertueraient à rattraper leur enfant.

Sanna beurrerait une tartine. Elle faisait cela avec une telle application que Mike et Ylva avaient commencé à mettre deux couteaux dans le beurrier avant de le poser sur la table : un pour eux et un pour Sanna.

Chaque tranche de pain était pour leur fille une œuvre d'art qui n'était achevée que lorsqu'une fine couche de beurre, parfaitement lisse, recouvrait intégralement le pain.

— Alors, tu as trouvé que c'était une belle fête ? demanda Mike.

Sanna hocha la tête sans lever les yeux.

Ce rituel avec le beurre était devenu matière à plaisanterie entre ses deux parents. Ils se demandaient s'il fallait y accorder une attention particulière. D'où tenait-elle ça ? Est-ce qu'elle ferait tout avec le même soin, en prenant autant de temps ?

Parfois, Ylva s'inquiétait. Sanna souffrirait-elle d'un trouble du comportement ? Mais non, il n'y avait pas de quoi s'affoler. Mike voyait dans cette méticulosité une forme de méditation. A quoi bon analyser à n'en plus finir ce genre de geste ? Il suffisait de rajouter un couteau à beurre, et de ne pas se mettre martel en tête. On a tous nos petites habitudes.

— Qu'est-ce qui t'a fait le plus plaisir ? voulut savoir Mike.

— Maman n'est toujours pas rentrée, hein ?

La question lui fit l'effet d'une gifle en pleine figure. Mike en avait longtemps voulu à sa mère de lui avoir caché le suicide de son père et d'avoir cherché à le faire passer pour un accident de voiture. Il se souvint du sentiment de désarroi et de culpabilité qui l'avait submergé en découvrant la vérité. Aussi était-il résolu à ne pas déguiser ou dissimuler la vérité à sa fille.

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien.

Sanna remit le couteau dans le beurre et commença à manger. Elle baissa la tête avant de jeter un regard par la fenêtre et de voir le monde derrière la vitre : le feuillage vert tendre, les lilas en fleur. Bientôt, ce serait les grandes vacances.

Les larmes montèrent aux yeux de Mike.

Gentillesse, privilèges

Quand la victime a été assez brisée, la manipulation devient encore plus diabolique. L'agresseur, qui jusqu'ici a abusé physiquement de la victime et s'est moqué d'elle, devient soudain gentil et généreux. La victime ne sait plus sur quel pied danser, elle réévalue son jugement sur l'agresseur, au point parfois de nier les violences qu'elle a subies précédemment. L'agresseur n'a au fond fait que ce qu'il jugeait bon de faire. La victime le comprend. La victime commence à croire que sa situation est normale et qu'elle se l'est auto-infligée.

— Ferme les yeux.

Ylva le regarda avec inquiétude. Elle se tenait devant lui, les mains sur la tête, comme on lui avait enjoint de le faire. Il venait d'entrouvrir la porte pour jeter un coup d'œil dans la pièce.

— C'est une surprise, dit-il. Ferme les yeux.

Elle obéit, ses paupières tremblèrent. Elle l'entendit franchir le seuil et s'approcher d'elle. Elle ouvrit aussitôt les yeux. Il tenait un lampadaire dans une main et un grand sac en papier dans l'autre.

— Un peu de lecture, annonça-t-il. C'est bien d'avoir quelque chose pour tuer le temps. Tu as besoin de lunettes pour lire ?

Elle secoua la tête. L'homme esquissa un sourire.

— Assieds-toi.

Ylva obtempéra. L'homme posa le lampadaire et le sac par terre, prit place à côté d'elle sur le lit.

— Voilà où tu en es maintenant, reprit-il. Je sais que c'est difficile à accepter. Tu as envie de croire que c'est seulement temporaire et que tu vas réussir à t'échapper. Alors que tu sais très bien que ça n'arrivera jamais. Plus vite tu renonceras à cette idée, plus vite tu te sentiras bien ici. Crois-moi, dans un an, tu ne voudras plus partir. Dans un an, tu resteras, même quand j'ouvrirai la porte.

Il lui caressa les cheveux. Comme si elle était une enfant et que lui, l'adulte intelligent, la réconfortait.

— On ne t'offre pas une si mauvaise vie que ça, poursuivit-il.

Il mit un doigt sous le menton de la jeune femme et tourna son visage vers lui.

— La violence, ce n'est pas vraiment mon truc, tu sais. Si je t'ai

frappée, c'est parce que j'y étais obligé. Pour te faire obéir. C'est efficace, mais ça n'aide pas à nouer des liens forts. Je préfère la carotte au fouet, les compliments aux insultes...

— Mais que voulez-vous qu'on fasse ?

Comme la plupart des hommes, Karlsson était en réalité un faible. Le mari, mal rasé et aux yeux rougis, d'une femme disparue, ce n'était pas vraiment dans ses cordes.

— Je veux que vous la retrouviez, dit Mike.

— Comment ? demanda le commissaire.

Mike n'en avait aucune idée.

— Soit elle ne veut pas être retrouvée, soit...

Karlsson s'interrompt, mais c'était trop tard. Mike s'était remis à pleurer.

Bon sang, quel pleurnichard ! pensa le policier. S'il n'arrête pas, je vais m'y mettre aussi.

— Excusez-moi, murmura Mike en sanglotant.

— Je vous en prie, répliqua le commissaire. C'est compréhensible.

Il ouvrit le tiroir de son bureau et sortit un paquet de mouchoirs en papier, qu'il poussa vers Mike.

— Merci, dit ce dernier.

Couteau rouillé, songea Karlsson.

Crime passionnel, couteau rouillé, mauvaise conscience.

Un pays étranger était un bon endroit où cacher son alcoolisme. C'était sans doute pourquoi tous les Occidentaux en exil se ressemblaient tant, se disait l'homme.

Johan Lind était, à vrai dire, marié à une Africaine et le fier géniteur de deux jeunes enfants, mais il avait les yeux injectés de sang et jaunes, les joues bouffies et un ventre de buveur de bière, à l'image de la plupart des hommes blancs qui vivent dans les pays en voie de développement.

Johan Lind commençait à boire au déjeuner et faisait souvent une halte dans un bar après le travail, sur le chemin de la maison. Un hangar en tôle ondulée qui servait uniquement de la bière artisanale, et où une poignée de jeunes femmes venaient s'asseoir sur les genoux des hommes et rire de leurs plaisanteries en échange de boissons et de pourboires.

Ainsi Johan Lind justifierait-il sa vie minable, songea l'homme : Les gens ici étaient peut-être pauvres, mais au moins eux savaient s'amuser. A quoi bon prendre une mine d'enterrement ? En Suède, on ne savait plus rire.

Quelque chose dans ce goût-là.

L'homme ne pouvait être sûr que telles étaient bien les pensées de Johan Lind, puisqu'il l'observait depuis une voiture de location, mais sans doute n'était-il pas loin du compte.

Cet homme était au Zimbabwe depuis six jours maintenant et il avait hâte de faire ce pour quoi il était venu. Il avait appris ce qu'il voulait savoir : chef d'équipe sur un chantier au centre de Harare, Johan Lind vivait avec sa famille à Avondale, une jolie banlieue du nord-ouest de la ville, et chacune de ses journées ressemblait à la précédente.

L'homme attendait le bon moment. Qui se présenta le jour suivant.

Johan Lind avait décidé, comme on était vendredi, qu'il irait à moto au travail. C'était un engin puissant, avec une suspension incroyable et une accélération assez nerveuse. L'homme le vit sortir de chez lui et foncer comme s'il était encore un jeune de vingt ans qui défie la mort.

C'était plutôt pathétique, se dit l'homme, qui le suivit à distance.

Quand Johan Lind, fidèle à ses habitudes, s'arrêta, sur le chemin du retour, à son bar préféré, l'homme décida que le temps d'agir était venu.

Il se gara plus bas dans la rue. Quand Johan Lind passa devant lui, quelques heures plus tard, beaucoup plus lentement, l'homme tourna

la clé de contact de sa voiture de location et se lança à sa poursuite.

Il faisait sombre, et rares étaient les véhicules en circulation à cette heure-là.

L'homme attendit qu'ils soient parvenus à un tronçon de route dépourvu de constructions pour doubler et se rabattre juste devant la moto. Johan Lind perdit le contrôle de l'engin et passa par-dessus le guidon. La moto se coucha sur la chaussée en glissant, tandis qu'il restait étendu sur le bitume. L'homme rangea sa voiture sur le bas-côté et se précipita vers lui.

— *You idiot – you fucking drove me off the road*¹ ! cria Johan.

L'homme s'approcha de lui, survola du regard les alentours. Johan Lind clignait des yeux tant la douleur était forte.

— Ça va ? s'enquit l'homme.

Johan Lind n'en revint pas d'entendre sa langue maternelle. Il leva les yeux pour découvrir le chauffard qui avait manqué lui ôter la vie, crut un instant l'avoir déjà vu quelque part.

— Laissez-moi vous aider, proposa l'homme. Je suis médecin.

Il plaça son bras sous la nuque de Johan et prit soudain le cou en étau.

— Tu te souviens d'Annika ? dit-il.

Et il brisa la nuque de son compatriote.

— En d'autres termes, vous n'avez rien de tangible ?

Le procureur général leva le nez de ses papiers qu'il avait persisté à lire de manière ostensible pendant que Karlsson et Gerda lui faisaient part des informations qu'ils avaient réunies à la suite de l'enquête sur la disparition d'Ylva, laquelle avait eu lieu trois mois plus tôt.

Ils avaient insisté sur les propos contradictoires qu'elle avait tenus, d'une part à son mari, et d'autre part à ses collègues de travail, quant à ses projets de ce vendredi soir – et sur ses préférences, semble-t-il, pour des relations sexuelles un peu musclées.

Les deux policiers échangèrent un regard, chacun espérant que l'autre viendrait étoffer par une paraphrase le peu d'éléments dont ils disposaient en réalité.

Le procureur continua à ranger ses documents, signe qu'il n'accordait aucune valeur à leur travail.

— Pas de corps, pas de témoins, pas de retraits bancaires inexpliqués, pas de mails ni d'appels téléphoniques mystérieux – bref, rien.

Il les interrogea du regard. Mais Karlsson et Gerda n'avaient aucun argument à lui opposer.

— Dans ce cas, l'affaire est close, dit le procureur.

Et il se pencha sur un autre dossier sans plus prêter attention aux

deux policiers.

1. « Espèce de connard, tu m'as envoyé valser dans le décor ! » (*N.d.T.*)

Il existait des pleureuses professionnelles, oui, ces personnes qui assistaient aux enterrements alors qu'elles n'avaient rien à y faire, hochaient la tête pour exprimer leur compassion, l'air affligé. Elles venaient en grand nombre, alors que les autres préféraient rester à l'écart. Ils ne se sentaient pas concernés par le chagrin d'autrui, ne savaient quel comportement adopter, craignaient d'être importuns, de réveiller la douleur par leur seule présence. Ils avaient aussi peur que cette tristesse ne déteigne sur leur propre existence.

Ceux qui avaient vécu la perte d'un être cher, et qui avaient vu la difficulté de leurs proches à les entourer, disaient souvent par la suite que peu importait ce que les autres ressentaient, l'important était ce qu'ils faisaient. Sous quelque forme que ce soit.

Dans le cas de Mike, il n'était pas question de deuil, mais d'incertitude et de questionnement.

— Et un beau jour, elle a disparu ?

— Oui.

— Alors, elle a foutu le camp ?

— Non, je ne pense pas.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé alors ?

— Je ne sais pas. Elle est portée disparue. Elle a quitté le travail et elle n'est jamais arrivée à la maison.

— Que dit la police ?

— Pas grand-chose. Ils disent qu'il arrive que des gens disparaissent comme ça.

— Elle doit bien être quelque part. Je ne comprends pas...

Les amis et collègues ne pouvaient pas lui présenter leurs condoléances. Car cela aurait signifié qu'ils avaient perdu espoir. Ils avaient fini par prendre leurs distances. Il n'y avait rien à ajouter. Pour la disparition d'Ylva, le mystère restait entier.

Au bout de cinq mois, le journal local écrivit un long article en relation avec l'émission de télé-réalité *Perdu de vue*. Le journaliste revenait sur la dernière journée de travail d'Ylva et donnait également la liste des personnes disparues sans laisser de traces dans la région, ces dernières années, sous le titre « Les gens dont les corps n'ont jamais été retrouvés ».

La plupart étaient des hommes, et plus de la moitié avaient sans doute péri en mer. Certains avaient été aperçus quelques jours après leur disparition, mais les témoignages étaient souvent contradictoires et vagues.

En tant qu'enquêteur, Karlsson avait fait des déclarations en parlant statistiques et en évoquant tous les scénarios possibles.

« Dans les cas où nous pensons que la personne disparue a été tuée, on se concentre sur ses proches. C'est généralement parmi eux qu'on trouve le coupable. »

La phrase ne visait pas directement Mike, mais l'article montrait une photo d'Ylva que le journal avait été autorisé à reproduire.

Le commissaire ne pouvait être plus explicite, sans risquer de se voir intenter un procès pour diffamation.

Mike passa la plus grande partie de la semaine suivante à réfuter ces accusations.

Il téléphona à Karlsson, qui prétendit que ses propos avaient été déformés et mal compris. Il avait parlé en général et pas spécialement du cas d'Ylva.

Le procureur stipula que cela n'engageait que la personne qui avait mentionné son avis.

« Et si vous lisez attentivement, vous... »

Mike raccrocha, furieux, et appela le journal.

« Ma fille était en larmes quand je suis allé la chercher à la sortie de l'école aujourd'hui. Vous savez ce que les autres enfants lui ont dit ? »

Le rédacteur en chef se montra désolé et compréhensif, promit qu'il allait publier un rectificatif, ce qu'il fit. Un entrefilet en première page précisant que la police et le procureur ne considéraient personne dans la proche famille ou les amis d'Ylva comme suspect.

Mais, comme souvent, le mal était fait et ce démenti ne fit qu'empirer les choses.

Couchée sur le lit, Ylva regardait l'écran de télévision. Le jour se levait, le matin chassait la nuit. C'était le meilleur moment de la journée. Elle savait que bientôt elle verrait Sanna et Mike passer devant les fenêtres et, trois quarts d'heure plus tard, sortir de la maison et monter dans la voiture.

Ylva scrutait l'écran comme si leur sécurité dépendait de sa surveillance vigilante. Elle se concentrait si fort que tout autour d'elle disparaissait. Comme si elle était là-bas, dans la réalité qu'elle observait.

Mike et Sanna avaient instauré une nouvelle routine. Cela se voyait à leurs gestes familiers : la façon qu'avait Mike de fermer la porte d'entrée, la manière qu'avait Sanna de sauter dans la voiture dès qu'il ouvrait la portière. Le rehausseur était fixé en permanence à l'avant. Sanna glissait son sac à dos sous le siège et attrapait la ceinture de sécurité. Il arrivait à Mike de vider d'abord les poubelles de la veille et d'hésiter un moment, à cause du tri sélectif, avant de savoir où jeter telle ou telle chose.

Mike avait adapté sa journée en fonction de l'emploi du temps de sa fille. Le matin, tout du moins. L'après-midi, Kristina prenait souvent le relais. Elle revenait de l'école en tenant la main de Sanna et en portant des sacs de courses.

Ylva se demandait si sa belle-mère était heureuse à présent. Si elle appréciait à sa juste valeur l'importance qu'elle avait acquise.

Kristina aussi avait perdu sa moitié. La différence, c'est qu'elle avait su ce qu'il était advenu de son mari. Certes, elle s'en était voulu, elle avait passé et repassé dans sa tête ce qu'elle aurait pu faire différemment, s'était punie de cette façon. Mais elle avait su à quoi s'en tenir.

Sanna portait un nouveau blouson pour l'automne. Ylva était sûre que Mike l'avait laissée choisir. Elle-même ne se serait pas montrée aussi généreuse.

Dès que la voiture s'éloignait sur l'écran, elle commençait sa gym matinale : cinq minutes de marche sur place, en remontant haut les genoux, les mains sur les hanches, puis cent abdos suivis de vingt-cinq pompes. Si elle n'avait pas craint de se blesser et d'être contrainte de tout arrêter, elle en aurait fait davantage. La sensation de force était importante pour son bien-être.

Ils avaient assassiné Anders, ils avaient assassiné Johan. *Assassiné*. L'homme le lui avait expliqué avec fierté, en donnant tous les détails,

et lui avait dit ce qu'ils attendaient d'elle dorénavant.

Ils n'étaient pas pressés, lui avait répété la femme. Ylva pouvait prolonger elle-même ses souffrances si elle le voulait, elle méritait une issue moins rapide que les autres. Mais quand elle serait prête, ils lui fourniraient tout le matériel adéquat.

La femme s'était ensuite plainte de son odeur de transpiration. Elle trouvait toujours matière à redire. Ylva avait plus peur d'elle que de l'homme.

Après s'être douchée, la jeune femme se préparait une tasse de thé et se beurrerait une tartine. Puis elle faisait la lessive et le repassage, puisque c'étaient les tâches qu'on lui avait assignées. Elle s'en acquittait avec une énergie et une application surprenantes. En échange de son travail, elle bénéficiait de nourriture, d'électricité et d'eau. On l'autorisait à rester en vie.

Le lampadaire, la bouilloire électrique et les livres, c'était en échange de l'autre service...

Ylva méritait des récompenses, elle faisait plus que ce qu'on exigeait d'elle.

Et elle était toujours disponible.

Calle Collin se trouvait dans l'annexe Odengaten de la bibliothèque municipale de Stockholm. Des panneaux indiquaient expressément que l'on avait le droit de ne consulter qu'un exemplaire à la fois, mais Calle était pressé et prit une demi-douzaine de journaux locaux avant de s'installer dans la salle de lecture.

Le journalisme était cyclique. Un sujet en chassait un autre, qui à son tour nécessitait un approfondissement, donnant lieu à de nouveaux articles qui chassaient, etc.

Les ouvrages scolaires n'avaient de cesse d'insister sur la nécessité de s'appuyer sur des sources multiples et indépendantes. L'accès à une information objective était une condition sine qua non pour que les citoyens puissent prendre leurs décisions en toute connaissance de cause. Par exemple pour choisir le parti qui leur semblait à même de gouverner au mieux le pays.

Le journalisme politique et social n'était pas vraiment le rayon de Calle. Il travaillait pour des raisons purement alimentaires. Cela étant, il puisait fréquemment l'inspiration dans les articles de ses confrères.

Il passa rapidement en revue les journaux, cherchant d'un œil expert ce qui pourrait être exploité. Il s'intéressait en particulier aux entrefilets dans les journaux locaux, c'était là qu'il trouvait matière à ses articles qui revenaient sur des événements inhabituels dans la vie des gens normaux.

Il prit quelques notes de tout ce qui retint son attention. A défaut de

convenir pour un reportage ou un entretien, cela pouvait lui servir de base pour la rubrique « C'est mon histoire » de prétendus lecteurs. Ce n'était pas un travail bien rémunéré, mais c'était vite expédié. Calle s'était adonné, il y avait longtemps maintenant, en tant que journaliste free-lance, à ce genre d'exercices pour un hebdomadaire familial, après avoir découvert que c'était plus simple de les écrire lui-même que de redonner forme aux textes incompréhensibles envoyés par les lecteurs.

Une demi-heure plus tard, Calle quitta la bibliothèque. Il rentra chez lui et envoya par mail ses idées pour trois histoires à quatre bureaux de rédaction. Leur faire parvenir d'autres sujets éventuels aurait été abuser de leur patience.

Il les appellerait dans l'après-midi pour savoir s'ils avaient eu le temps de jeter un coup d'œil à ses suggestions – en espérant que certains rédacteurs les jugeraient intéressantes.

Il entendit une lettre tomber par la fente pratiquée dans sa porte. Il se précipita dans l'entrée, ramassa en soupirant les enveloppes à fenêtre, les ouvrit avec le pouce et découvrit, comme il s'y attendait, que, quand les choses vont mal, ça peut toujours aller encore plus mal.

Trois heures après, il avait parlé au quatrième et dernier rédacteur. Aucun preneur. Deux d'entre eux avaient dit que des idées leur avaient paru intéressantes, mais qu'ils ne pouvaient rien promettre. L'un avait montré un profond ennui quand Calle s'était présenté. Et un autre, un homme jeune, doué dans la communication, mais avec un petit pois à la place du cerveau, avait décliné ses propositions en évoquant des coupes budgétaires. Calle était convaincu que ce garçon gravirait rapidement les échelons pour arriver au sommet du plus grand groupe de médias en Suède.

Calle venait de s'allonger sur son lit et fixait le plafond quand le téléphone sonna. C'était Helen, la rédactrice en chef d'*Enfants et Famille*. Il répondit gaiement :

— Ça fait un bail !

— Oui, reconnut-elle, stressée. Je suis désolée. On a été débordés. Et on l'est encore. C'est la raison de mon appel : est-ce que tu pourrais venir donner un coup de main à la rédaction ?

— Absolument. Quand ?

— Demain et vendredi. Et si possible la semaine prochaine aussi.

— Bien sûr.

— C'est vrai ? Super, je t'adore.

— Pas de problème, dit Calle en raccrochant.

Ylva était morte, Mike en avait la conviction. Il ne nourrissait plus l'espoir qu'elle donnerait soudain signe de vie, de quelque part en Méditerranée, où elle aurait fait les vendanges en sandales et vêtements légers. Il lui était arrivé quelque chose, mais quoi ? Au lieu de se tourmenter en songeant aux horreurs qu'elle avait dû subir dans les dernières heures de sa vie, Mike décida de refouler les pensées qui allaient dans cette direction et concentra son attention sur les défis d'ordre pratique qui l'attendaient.

— Papa, t'es invité à une fête costumée !

— Ah ?

Sanna courut vers lui en brandissant l'invitation. Mike souleva sa fille et la serra contre lui. Il fit un signe de tête à sa mère, en tablier dans la cuisine, qui sourit.

— Qu'est-ce que tu vas porter ? lança Sanna, tout excitée.

— Je ne sais pas. Laisse-moi regarder le carton.

Il reposa la fillette par terre et prit la carte qu'elle lui tendait. Il se débarrassa de sa veste, lut les quelques lignes de l'invitation et entra dans la cuisine.

— Tiens, elle fête ses quarante ans, dit-il en embrassant sa mère sur la joue. Miam, ça sent drôlement bon.

— C'est juste des boulettes de viande, rien d'extraordinaire.

— Pour moi, c'est ça qui est extraordinaire.

— Alors, tu vas te déguiser en quoi ? demanda Sanna en revenant à la charge.

— Je ne sais pas. Il faudrait déjà que j'y aille.

— Quoi ? Tu ne vas pas y aller ?

C'était incompréhensible pour l'enfant. Une fête costumée, l'occasion enfin de se déguiser. C'était le summum.

— Bien sûr que papa va y aller, intervint Kristina.

— On verra, fit Mike en chipant une boulette dans la poêle.

Sanna regarda son père, déçue.

— Tu ne veux jamais faire quelque chose d'amusant !

— Ah bon ?

— Non, jamais.

— Mais c'est peut-être parce que je ne trouve pas les fêtes costumées si géniales que ça.

— Toi, papa, tu ne trouves jamais rien génial.

Calle Collin poussa un soupir sonore. L'article n'avait ni queue ni tête et n'était nullement en rapport avec le titre. Les citations étaient insipides, les faits rabâchés et le point de vue aussi passionnant qu'une nuit du côté de Nässjö.

En ce vendredi après-midi, l'équipe éditoriale de *Enfants et Famille* faisait une pause-café dans la cuisine de la rédaction. Helen avait essayé de convaincre Calle de les rejoindre, mais ce dernier avait refusé de quitter son bureau avant d'avoir mis le point final à son article. C'était son dernier jour en tant que vacataire et il voulait absolument terminer ce qu'il avait commencé, même s'il avait du mal à comprendre pourquoi Helen lui avait acheté son histoire.

Les téléphones n'arrêtaient pas de sonner autour de lui, d'abord l'un, puis l'autre.

— Est-ce que tu pourrais demander à la réception de bloquer tous les appels ? cria Helen. Dis qu'on est en réunion jusqu'à 4 heures.

Calle prit le téléphone et appela la réception.

— J'en profite pour te passer un appel, dit la standardiste. Je pense que Helen elle-même devrait y répondre.

— D'accord, passe-le-moi.

Calle déclina son identité à son interlocutrice qui semblait fort perturbée et voulait parler au rédacteur en chef.

— C'est à quel sujet ? s'enquit-il, désireux de ne pas déranger l'équipe à cause d'une nouvelle abonnée qui, sans doute, appelait pour se plaindre de n'avoir pas reçu son magazine en temps et en heure.

Mais trente secondes lui suffirent pour comprendre que c'était sérieux.

— Un instant, fit-il, je vais la chercher.

Il posa le combiné sur le bureau, essaya d'avaler la boule qui s'était formée dans sa gorge et gagna la cuisine. L'expression de son visage devait refléter son inquiétude, car tous se turent en le voyant, et attendirent, tendus, ce qu'il s'apprêtait à leur annoncer.

— Il y a une femme au téléphone. C'est au sujet d'un reportage dans la dernière édition. Sur l'Afrique.

Helen hocha la tête.

— Oui, eh bien ?

— Le type est mort. Il a été tué dans un accident de la route, il y a quatre mois.

— Oh, mon Dieu !

Helen se leva aussitôt.

— Tu l'as prise sur ta ligne ? demanda-t-elle.

— Oui.

Il resta dans la cuisine et, comme les autres, écouta la réponse calme et mesurée de Helen qui exprimait toutes ses condoléances. Elle

essaya, étant donné la situation et dans la mesure de ses connaissances, d'expliquer de son mieux le drame.

Un des journalistes avait trouvé un article écrit six mois plus tôt et s'en était servi pour son reportage, puisqu'il n'avait jamais paru à l'époque.

Calle se pencha au-dessus de la table pour voir qui était la victime : l'homme posait fièrement avec sa famille, une femme africaine et deux enfants – un bébé (une petite fille, à en juger par les vêtements) et un garçon d'environ deux ans.

Calle mit un peu de temps avant de le reconnaître. Son cœur battait à tout rompre quand il chercha le nom de l'homme dans l'article. Oui, pas d'erreur possible, c'était bien lui.

L'homme qui avait été tué dans un accident de la circulation en Afrique était Johan Lind, l'un des tyrans de la cour de récréation, un de ceux que Jörgen Petersson avait appelés la Bande des Quatre...

Mike accepta l'invitation, même si, à ses yeux, une fête costumée était un crime contre la dignité humaine, une idée qui ne pouvait naître que dans le cerveau d'une personne terne, dépourvue d'imagination et sadique.

Il s'y rendit pour faire plaisir à Sanna. Pour être un bon exemple et pas quelqu'un qui dit non à la vie.

Virginia était du genre coincé, les lèvres pincées, un visage ingrat, froid et distant. Mais, après quelques verres, elle se lâchait.

Et alors, Mike pensait la même chose de Virginia que des soirées déguisées, censées être si amusantes.

Ses amis lui tapèrent sur l'épaule en déclarant que ça faisait plaisir de le voir enfin sortir un peu.

Dix mois avaient passé depuis qu'Ylva avait disparu et presque six depuis le dernier article de journal à ce sujet. Le souffle de Mike était court, comme s'il allait à tout instant se mettre à pleurer. Cette respiration étrange lui était devenue coutumière.

Le dîner ne fut pas, en soi, déplaisant.

Ce fut plus tard, une fois la table débarrassée et la musique battant à un rythme endiablé, que Virginia, fidèle à sa réputation – Dr Jekyll et Mr Hyde –, l'attira vers elle et lui hurla à l'oreille :

— Je pense que t'es au courant !

Passablement éméchée, elle dodelinait de la tête en caressant du doigt la poitrine de Mike. Il eut un terrible pressentiment. Si terrible qu'il préféra l'ignorer.

— Au courant de quoi ?

— Hein ?

Elle était vraiment ivre.

— Au courant de quoi ? répéta-t-il plus fort.

Virginia chancela en lui faisant signe de se pencher.

— Ylva ! hurla-t-elle. Je pense que t'es au courant de ce qui s'est passé.

Mike la dévisagea, bouche bée, le pouls à cent à l'heure. Elle haussa nonchalamment les épaules et montra du doigt les invités.

— Ici, tout le monde le sait.

Mike resta la moitié de la nuit assis avec sa mère et ne put ensuite trouver le sommeil. Après avoir observé pendant un temps qui lui sembla suffisamment long la lumière qui se glissait sous les rideaux de sa chambre, il enfila un jean et un tee-shirt, et se rendit dans la Tennisvägen pour aller voir Virginia et son mari. Il était 9 heures du matin et ils venaient de se lever.

Lennart ouvrit la porte. Sans lui accorder un regard, Mike passa devant lui et alla droit dans la cuisine où Virginia avait du mal à cacher son embarras derrière un journal, en prétendant ne se souvenir de rien.

— Tu ne t'en sortiras pas comme ça, lança Mike en pointant un doigt accusateur sur elle. C'est trop facile. Ylva a disparu, elle est probablement morte, et tu crois qu'on peut m'en rendre responsable et en plaisanter, comme ça, autour d'un verre de vin ?

Lennart s'avança et essaya de s'interposer.

— Ne me touche pas !

On entendait Mike respirer.

— J'étais heureux de recevoir ton invitation et voilà que tu me balances ça à la figure !

Virginia restait assise en silence, les joues rouges.

— Mais c'est quoi, cette histoire ? Vous pensez sérieusement, tous les deux, que j'ai quelque chose à voir avec la disparition d'Ylva ? Hein ?

— Mais bien sûr que non, assura Lennart. C'était un malentendu, n'est-ce pas, Virginia ?

La jeune femme était comme paralysée sur sa chaise.

— Eh bien, laissez-moi vous dire que je ne suis en rien responsable de sa disparition. Cela va faire dix mois et sept jours maintenant. Et il ne se passe pas une heure, pas une seule, sans que je me demande ce qui est arrivé cette nuit-là. J'en suis venu à espérer que sa mort a été rapide et qu'elle n'a pas trop souffert. Et vous avez le culot de me balancer que je sais ce qui s'est passé ! Vous devriez avoir honte, tous les deux !

Mike les engloba d'un regard lourd de mépris.

— Si vous saviez par quoi je suis passé, ce à quoi Sanna et moi on doit faire face tous les jours, vous ne diriez pas ça, bande d'enfoirés !

Virginia n'avait toujours pas bougé et fixait la table. Lennart leva timidement la main.

— Enfin, Mike, voyons !

— La ferme ! Vous êtes trop cons pour comprendre.

Et Mike claqua la porte derrière lui. Il grimpa en courant les marches vers Ankerliden et continua en direction de Bäckavägen. Il marcha d'un pas vif, même si la pente était raide. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi sûr de lui et le cœur calme.

Quand il entra chez lui, Kristina et Sanna étaient levées et le petit déjeuner attendait sur la table.

Sa fille le regarda.

— T'étais où ?

— Je suis allé voir Virginia et Lennart. J'avais quelque chose à leur dire.

— Alors, c'était bien, la soirée déguisée ?

Mike tendit les bras et la souleva dans les airs.

— C'était très amusant, prétendit-il en la faisant tourner.

Il serra Sanna très fort contre lui et sourit à sa mère.

Mike déposa sa fille à l'école et se rendit directement à l'hôpital. Il paya pour une journée entière de parking. Il n'avait aucune idée du temps que ça allait prendre, mais ça risquait d'être long.

Il se dirigea vers les ascenseurs et regarda le tableau : quatrième étage.

La porte du couloir était fermée, aussi Mike appuya-t-il sur le bouton d'appel. Une infirmière apparut, l'air interrogateur. Avec son costume élégant, il ne ressemblait guère à un patient.

— Je peux vous aider ?

— Ma femme a disparu, elle est sans doute morte. Mes voisins pensent que c'est moi qui suis à l'origine de tout ça. J'ai une fille de huit ans, j'ai besoin d'aide. Il faut que je parle à quelqu'un.

Il vit l'infirmière hésiter un instant, comme si elle se demandait si elle avait affaire à un plaisantin.

— Vous êtes déjà venu ici ?

Mike fit non de la tête.

— Suivez-moi.

Elle lui indiqua une salle d'attente et promit de revenir très vite.

Quelques minutes plus tard, elle était de retour, accompagnée d'un médecin d'une soixantaine d'années. Mike eut l'impression de l'avoir déjà vu. Peut-être le père d'un de ses amis ?

L'homme lui tendit la main. Mike la serra, avec gratitude.

— Bonjour, je m'appelle Gösta Lundin. Vous avez demandé à parler à quelqu'un, je crois ?

Mike acquiesça.

Ils entrèrent dans une des salles de consultation et le praticien ferma la porte derrière eux.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci.

Gösta Lundin prit place de l'autre côté du bureau.

— Excusez-moi, mais je n'ai pas saisi votre nom...

— Mike, Mike Zetterberg.

Le médecin prit une fiche, lui jeta un rapide coup d'œil et écrivit son nom.

— Numéro de Sécurité sociale ?

Mike l'énuméra.

Le docteur posa son stylo sur le bureau et lui sourit :

— Bon, si j'ai bien compris, vous êtes venu ici sans rendez-vous ?

— Oui, confirma Mike.

— Et puis-je vous demander pourquoi ?

Mike lui raconta son histoire.

— ... elle n'est jamais rentrée à la maison, conclut-il. Cela ne paraît peut-être pas dramatique, dit comme ça, sauf que je n'ai aucune idée de ce qui lui est arrivé, si elle a eu un accident ou si elle a été assassinée.

— Mais vous pensez qu'elle est morte ?

Il y eut un moment de silence. Mike voulait être sûr d'employer les mots justes.

— Je trouve difficile de croire à autre chose.

— Vous dites que vos amis vous soupçonnent d'avoir quelque chose à voir avec la disparition de votre femme. Est-ce que la police partage ce point de vue ?

— Ma femme a eu une aventure un an environ avant sa disparition. Elle en a peut-être eu d'autres, je n'en sais rien. Quand je leur en ai parlé, les policiers se sont calés sur leurs chaises et ont échangé un regard de connivence. Comme s'ils s'attendaient à ce que je leur révèle où j'avais caché le corps.

— Mais ça ne vous a pas exaspéré plus que ça ?

— Bien sûr que c'était exaspérant et offensant, mais en même temps, dans le chaos qui a suivi sa disparition, c'était le cadet de mes soucis. Aucune charge n'avait été retenue contre moi, ce n'étaient que des insinuations sous forme de regards et de silences appuyés. Comme s'ils espéraient que ma conscience me fasse craquer et que je leur avoue ce que j'avais fait.

— Alors pourquoi est-ce si différent maintenant ?

— Parce que je viens tout juste de reprendre un semblant de vie normale. La fête devait marquer un tournant dans mon existence. C'était une soirée costumée. Je déteste me déguiser, mais j'y suis allé pour montrer que je remontais la pente.

Mike leva les yeux et croisa le regard énigmatique du médecin.

— Vous trouvez que je devrais laisser dire et me moquer de

l'opinion des voisins ? fit-il. Je ne devrais pas y attacher d'importance, selon vous ?

Gösta Lundin secoua la tête, sans se récrier.

— Je n'ai pas dit ça. Et ce n'est pas non plus ce que je pense.

Mike regretta aussitôt ses paroles :

— Excusez-moi.

— Je vous en prie. Dites-moi seulement comment vous vous sentez. Et comment vous vivez cette perte.

— C'est comme un trou. Je ne suis qu'une coquille vide, avec un écho à l'intérieur. Voilà ce que je ressens. Pourtant, parfois, je me demande si c'est vraiment ce que je ressens, ou si c'est seulement ce que je suis censé ressentir. C'est comme de la sueur sur votre front. Ça exerce une pression et ça cogne dans votre crâne. Ce n'est pas métallique, mais plus... je ne sais pas comment dire, un son étouffé. C'est physique, disons. Mais le plus souvent, c'est comme une sorte de distance.

— Une sorte de distance ? Qu'entendez-vous par là ?

— Les voix des gens, eh bien, je les entends autour de moi, mais c'est comme si j'étais déconnecté. Je marche dans le brouillard, un peu comme si j'étais ivre. Et en même temps, ce n'est pas ça. C'est plutôt que je me vois comme un autre, comme si j'étais à l'extérieur de moi-même. Quand je tends la main et serre celle d'une autre personne, j'ai l'impression que ça ne me concerne pas. C'est la même chose quand je parle, ce n'est pas moi. Les mots sortent de ma bouche comme un texte étranger qui aurait été mal doublé : mes lèvres ne forment pas le son qu'on entend. Le pire, c'est que rien autour n'a changé. Tout est comme avant, la vie continue.

— Et votre fille ? hasarda le médecin.

— Sanna... Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'elle a repris le dessus, qu'elle a fait son deuil, accepté l'incompréhensible. Oui, on peut dire ça comme ça. Maman était là et maintenant elle n'est plus là. Elle n'existe plus. C'en est presque effrayant.

— Est-ce qu'elle est heureuse ?

— Vous voulez dire, en général ? Je pense que oui. Non, j'en suis sûr. Pour elle, chaque jour est une aventure.

— Elle a des amis ?

— Oh, oui.

— Donc, ce dont vous me parlez – le fait qu'on vous suspecte –, rien de cela n'a rejailli sur votre fille ?

— Non, et si c'était le cas, je péterais un câble.

Gösta Lundin changea de position sur sa chaise.

— Donc, en résumé, ce qui vous tracasse tant, c'est ce qu'une femme soule pas particulièrement intelligente a lâché lors d'une fête ?

Mike eut un petit rire. Gösta le regarda avec intensité. Mike secoua

la tête.

— Savez-vous qu'il faut attendre cinq ans avant qu'une personne disparue puisse être déclarée morte ? dit-il. Le service des impôts publie l'avis de décès, et il faut encore patienter six mois. Et puis quoi ? Est-ce qu'on convie des gens à un enterrement pour regarder un cercueil vide et parler d'une personne que presque tout le monde a oubliée ? Et pourquoi le service des impôts, je vous le demande ! Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec ça ?

— Vous avez mis la femme au pied du mur, reprit le docteur. Parlez-moi de cette entrevue.

— Je suis allé chez elle. Tout d'abord, elle a prétendu ne se souvenir de rien, et puis son mari est intervenu pour expliquer que j'avais mal compris. Elle était clairement embarrassée.

— Mais vous êtes convaincu qu'elle a dit ce que tous les autres pensent ?

Mike opina.

— Et si vous suiviez cette pensée jusqu'à sa conclusion ? Imaginez que tous vos amis et vos connaissances ne parlent de rien d'autre. Constamment. Ils sont assis en groupes et approuvent chaque accusation qui est portée contre vous, à haute voix ou sous forme d'insinuations.

Mike regarda le médecin qui lui souriait.

— Vous vous rendez bien compte que c'est ridicule, n'est-ce pas ?

— Effectivement, vu sous cet angle...

— Je crois que c'est une bonne chose que vous soyez venu ici. Je vous conseille de prendre un autre rendez-vous dans la foulée pour que nous continuions à nous voir, jusqu'à ce que les choses aillent mieux. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Mike hocha la tête avec gratitude. Gösta Lundin l'observait tout en feuilletant son agenda.

— J'ai l'impression de vous connaître, déclara-t-il. J'ai dû vous voir à Laröd. Vous habitez peut-être par là-bas ?

— Hittarp, dit Mike. Dans la Gröntevägen.

— Gröntevägen ! s'écria le médecin. C'est bien ce que je pensais. Ma femme et moi, on vient de déménager de Stockholm pour s'installer là. Nous habitons un peu plus haut dans la Sundsliden.

Le visage de Mike exprima une vive surprise.

— Vraiment ? Et on ne s'est pas encore rencontrés ?

— Je crois vous avoir aperçu, dit Gösta, mais vous aviez, pour des raisons évidentes, autre chose en tête.

— Quand même. On est pratiquement voisins ! C'est à vous, la maison blanche sur la colline ? Celle qu'on a rénovée ? Avec un studio de musique dans la cave ?

Gösta reposa son agenda et fit semblant de jouer de la guitare en

fredonnant l'introduction de *Smoke on the Water*.

Mike ne put retenir un rire.

— Sauf que je joue surtout de la batterie, rectifia Gösta. C'est un bon exutoire. Frapper, cogner, frapper, cogner. Ça me permet d'évacuer toutes ces saletés.

Faire montre de crédibilité, tel était l'enjeu. Ylva accomplissait non seulement très bien ses tâches, mais elle y mettait de la bonne volonté. Ce n'était pas difficile, elle était presque heureuse d'avoir de la visite. Toute forme de contact humain était préférable à l'isolement et à la solitude qu'elle devait endurer. Ce qu'ils lui avaient annoncé s'avérait : elle avait appris à se contenter de ce qu'elle avait.

Ylva alternait dans son rôle de maîtresse entre la vamp et la femme soumise, timide, voire innocente.

C'était infiniment gênant. Il avait dépassé la soixantaine, il était cultivé et intelligent, et il aurait dû se comporter autrement. Mais Gösta Lundin n'était pas différent des autres hommes. Il choisissait de croire qu'elle éprouvait du désir pour lui, qu'elle creusait le dos pour augmenter son plaisir, qu'elle aimait qu'il la pénétre avec brutalité.

Quand il tapait à la porte, elle se tenait debout, à un endroit où il pouvait bien la voir, les mains sur la tête. Elle restait dans cette position jusqu'à ce qu'il ait vérifié que les couteaux, les ciseaux, le fer à repasser et la bouilloire étaient bien à leur place sur le plan de travail. Tous ces ustensiles étaient des armes potentielles. S'il ne les voyait pas, il la frapperait ou, pire, s'en irait aussitôt et la laisserait plusieurs jours toute seule.

Il arrivait que la femme de Gösta descende le chercher, si elle estimait qu'il s'attardait trop ou si elle avait besoin de dire quelque chose.

Rien ne pouvait faire plus plaisir à Ylva, qui ne cachait pas son sourire.

Marianne faisait semblant de ne rien voir, mais Ylva savait que le coup portait.

Mike Zetterberg s'était arrêté à un feu rouge. Il se sentait bien, calme et fort. Il se sentait toujours mieux en sortant de l'hôpital. Il en était à sa cinquième consultation et son état était maintenant plus stable que lors de la première.

Gösta Lundin était un bon médecin, attentionné et gentil. Il se qualifiait lui-même de retraité en Floride. Il avait quitté Stockholm pour une existence plus facile à l'automne de sa vie. La plupart des habitants de Stockholm optaient pour Österlen, mais Gösta et sa femme ne voyaient pas l'intérêt de vivre au bord de l'eau où les algues

proliféraient dès que la température était assez chaude pour qu'on puisse s'y baigner.

Tous deux étaient heureux de leur choix et aucun d'eux ne regrettait la capitale – sauf quand le dialecte devenait un peu trop marqué et que des commentaires hostiles leur parvenaient aux oreilles, à propos des gens de l'extérieur... Sur ce plan, il y avait une grande différence entre Helsingborg et Stockholm, Mike ne le savait que trop.

Des piétons traversèrent devant sa voiture. Des corps en mouvement, des gens allant quelque part, un flot. Mike allait mieux. La vie, par on ne sait quel miracle, avait repris le dessus. Non pas que le chagrin fût moins vif, mais cela ne l'empêchait plus de vivre.

Sanna était heureuse. Mike échangeait tous les jours quelques mots avec ses professeurs, et aux longues conversations lugubres avaient succédé des propos plus légers.

Sa mère était un immense soutien. Sans Kristina, il n'aurait pas pu faire face. Elle allait chercher Sanna à la sortie de l'école et lui préparait à dîner plusieurs fois par semaine. Parfois, elle restait dormir et faisait le ménage dans la maison le jour suivant. Mike se sentait dans la peau d'un adolescent gâté, mais il savait que le bénéfice était mutuel. Kristina avait retrouvé une nouvelle jeunesse en même temps que de nouvelles responsabilités.

Ils parlaient beaucoup du père de Mike. Presque plus que de sa femme. Toute discussion au sujet d'Ylva se terminait par des spéculations, ces conjectures qui ne débouchaient sur rien de positif, mais continuaient à fermenter dans son subconscient, pour ressortir, quelques jours plus tard, sous forme d'horribles cauchemars.

Ces nuits-là, Mike ne réussissait pas à se rendormir. Alors parfois, en larmes, il appelait Kristina. Ils reparlaient du chagrin, de la perte d'un être cher et de la boule dans la gorge qui rendait la respiration difficile.

Sa mère et Gösta Lundin. Des personnages sages, compréhensifs, sensibles, à l'écoute, qui le laissaient parler, être misérable et faible. Ce n'étaient pas des foutues pilules qui vous anesthésiaient et arrondissaient tous les angles.

Il fallait que Mike ait la tête claire pour s'occuper de sa fille.

C'était sa seule obligation. Et cette seule priorité lui donnait de la force, lui avait ouvert des perspectives qui faisaient passer au second plan tout le reste. Son travail était un moyen, non une fin en soi. Lors des réunions, il s'était mis à poser des questions que personne d'autre n'osait poser, à soulever des objections qui, d'ordinaire, étaient réservées à plus influent que lui.

Quelqu'un lui fit signe. L'un des piétons s'était arrêté devant sa voiture et essayait de capter son attention. Une belle femme, qui lui souriait.

Est-ce que quelque chose clochait ? se demanda Mike avant de se rendre compte de qui il s'agissait et de lui adresser à son tour un grand sourire.

Nour contourna le capot et s'approcha de la portière côté passager. Mike baissa la vitre. Elle se pencha.

— Salut, comment ça va ?

Il comprit ce qu'elle voulait dire. Ils ne s'étaient plus parlé depuis le drame.

— Merci, ça va. Oui, tout va bien. Les choses s'arrangent petit à petit.

— J'ai voulu t'appeler des milliers de fois, mais je ne l'ai jamais fait, poursuivit Nour.

La voiture derrière la sienne klaxonna. Mike jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Je crois que je gêne.

— Tu vas où ? demanda Nour.

— Au travail. Et toi ?

— Moi aussi. Même direction. Je peux monter ?

— Bien sûr.

Le néon du plafond clignota avant de s'allumer et Ylva fut réveillée par la soudaine lumière. Ses yeux étaient gonflés et elle se sentait fiévreuse.

Combien de temps lui avaient-ils coupé l'électricité ? Deux ou trois jours, sans doute. Le lait dans le frigo avait tourné et tout ce qu'elle avait eu à manger, c'était du pain de seigle sec et une boîte de conserve de thon.

Elle ne comprenait pas la raison de cette punition. Elle s'était au contraire attendue à être récompensée pour ses services sexuels. N'avait-elle pas été au-delà de ce qu'on lui demandait et n'avait-elle pas mis du cœur à l'ouvrage ? Gösta n'avait pas eu à se plaindre de quoi que ce soit.

Ylva regarda l'écran. Il faisait jour dehors et la voiture de Mike n'était pas dans l'allée. On devait être le week-end.

Deux coups frappés à la porte. Ylva se leva sur ses jambes chancelantes et mit les mains sur sa tête. Elle avait le vertige, l'impression de flotter. Pour faire passer le temps pendant ces journées dans l'obscurité, elle était restée sous les couvertures à fredonner en boucle des comptines, mille fois parfois, ne s'interrompant que pour aller aux toilettes.

Sol, murs, plafond.

Maintenant que l'électricité était revenue et qu'elle pouvait voir ce qui se passait dehors sur son écran, elle était prête à tout pour ne pas se retrouver plongée dans le noir.

Elle entendit la clé tourner. La porte s'ouvrit sur Marianne. En voyant la corde enroulée dans sa main, Ylva recula instinctivement.

Elle se laissa tomber sur le lit, baissa la tête et courba le dos.

— Tu crois que je n'ai pas vu ton petit jeu ?

Ylva leva les yeux sans répondre. Les seuls mots qu'elle était autorisée à dire, c'était « merci » et « pardon ». Et elle devait les prononcer avec conviction. Si Marianne trouvait que ça manquait de sincérité, elle la punissait.

— C'est pitoyable, poursuivit Marianne. Tu n'es qu'une putain sans valeur et tu t'imagines que tu vas pouvoir t'immiscer entre moi et mon mari ? As-tu perdu tout sens de la réalité ? Comment peux-tu croire une seconde qu'il te veut ?

Elle marqua une pause et regarda Ylva avec le même découragement qu'un professeur face à un cancre invétéré.

— Tu penses que quelqu'un veut encore de toi ? Si on ouvrait la

porte pour te laisser sortir, qu'est-ce qui se passerait, à ton avis ? Tu t'imagines que Mike te reprendrait, quand il apprendrait de quelle façon tu as offert ton corps, sans la moindre retenue ?

Cette pensée parut amuser Marianne. Si son mépris était aussi total, c'était parce qu'elle savait qu'elle tenait les rênes. Ylva ne pouvait pas répliquer. La moindre objection n'aurait fait qu'aggraver les choses.

Marianne leva une main. Ylva se tassa sur elle-même par réflexe.

— Pourquoi est-ce que je te frapperais ? dit Marianne en riant. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais cette peine.

Elle jeta la corde sur le lit et se dirigea vers la porte. Quand elle eut glissé la clé dans la serrure, elle se retourna :

— Est-ce que je t'ai dit que ta fille est venue ici ? Je lui ai acheté une broche « fleur de mai » l'autre jour, et je lui ai donné une jolie somme. Maintenant, on est copines, toutes les deux.

Elle ouvrit la porte et sortit.

— Au sud de la Trädgårdsgatan ! s'exclama Mike en écarquillant les yeux.

— Tu as peur ?

— Un peu.

— Je comprends. La différence, c'est que moi, j'ai grandi ici.

— C'est impossible, répliqua Mike. Personne n'habite au sud de la Trädgårdsgatan, c'est bien la première fois que j'entends ça.

— Et toi, t'as grandi où ? demanda Nour. A Tågaborg ?

— Hittarp.

— C'est vrai ?

En souriant, Mike fit un signe d'acquiescement.

— De retour sur les lieux du crime ? lança Nour, qui regretta aussitôt ses paroles.

— On peut dire ça, oui, répondit Mike sans s'offusquer.

— La même maison ?

— Quand même pas à ce point-là.

— La rue parallèle ?

Mike ne put s'empêcher de rire.

— Presque, reconnut-il.

Nour hocha la tête.

— J'avais un copain qui prétendait qu'il y a deux moyens de mesurer la réussite d'une personne. Je ne me souviens pas du premier, mais le second, c'était la distance géographique entre l'endroit où on a grandi et celui où on vit. Plus la distance est importante, plus on a réussi dans l'existence.

— Dans ce cas, je suis l'illustration de l'échec parfait, fit Mike. Encore que j'ai habité quelques années à Stockholm et que je suis né

aux Etats-Unis.

— Pas mal ! s'écria Nour. Et dès que vous avez eu Sanna, ç'a été le retour à la case départ ?

— Pas pour Ylva. Elle était de Stockholm.

Etait...

Le choix inconscient du temps flottait dans l'air. Nour observa Mike qui déglutissait nerveusement. Elle lui adressa un sourire d'encouragement.

— Tu penses beaucoup à elle ?

Mike poussa sa tasse de café au centre de la table.

— Je ne sais pas ce que je pense. Je ne sais pas si j'ai des mots sur ces pensées. Comment tu penses, toi ? En mots ou en images ?

Nour ne répondit pas.

— J'ai des flashs où je la revois, poursuivit Mike. Parfois, elle me donne son avis. Se tient à mes côtés pour me dire que je devrais baisser le feu sous la casserole, ou me demande de mimer le mécontentement quand Sanna refuse d'obéir. Comment on appelle ça ?

— Le fait qu'elle veille sur vous ?

Mike prit une profonde inspiration et expira avec un soupir.

— Peu importe. Je ne sais pas le nom de ce satané truc. Bon, ça te dirait de venir dîner à la maison ?

Nour sursauta. La question était si abrupte.

— Dîner ?

— Si tu veux, tu peux venir accompagnée.

— D'accord.

— Alors, si on disait vendredi ?

— Très bien. Mais je viendrai seule. Je n'ai pas de petit ami.

— A moins que tu ne préfères samedi ? S'il fait beau, on pourrait faire un barbecue.

Déni de soi

Pour supporter l'humiliation et les agressions constantes, la victime apprend à se distancier de son propre corps. Ce n'est pas elle qui est exploitée, c'est quelqu'un d'autre. Son corps devient une enveloppe qui n'a rien à voir avec elle. Cette forme extrême d'auto-mépris peut s'intensifier avec le temps au point que la femme ne retrouve jamais son vrai moi.

Il y eut un coup frappé à la porte et Ylva se plaça bien en vue, les mains sur la tête.

La porte s'ouvrit et Gösta Lundin fit son entrée. Il portait un sac. Ylva essaya de lui sourire, ne s'attira en retour qu'un regard noir.

— Tu ne t'es pas maquillée, dit-il d'un ton sec en refermant derrière lui.

— Pardon.

Sur un geste de Gösta, elle se précipita dans le cabinet de toilette.

Quand elle en ressortit, elle avait les lèvres carmin et les yeux charbonneux. Près du lit, Gösta déboutonnait sa chemise. Il avait déjà enlevé son pantalon et l'avait plié en deux sur le montant.

— Mets-toi à genoux.

Ylva s'agenouilla, saisit l'élastique de son caleçon à deux mains et tira doucement dessus, tout en lui adressant son plus large sourire. Il commençait à se lasser de son jeu. Il prit sa verge et la lui fourra dans la bouche.

— Les mains dans le dos, rien que la bouche. Jusqu'au fond.

Ylva fit ce qu'on lui demandait. Le sexe de l'homme gonfla dans sa bouche et elle voulut se retirer, mais Gösta l'empoigna par la nuque et lui plaqua le visage contre son bas-ventre.

La jeune femme toussa, faillit s'étouffer et, instinctivement, détourna la tête.

— Pardon, bafouilla-t-elle.

Gösta la releva en lui tirant les cheveux.

— Les mains derrière le dos, lui rappela-t-il quand Ylva posa la paume sur le lit pour s'aider à se relever. Maintenant, à genoux sur le lit.

Ylva obéit. Gösta lui donna une bourrade, de sorte qu'elle tomba, face la première sur le matelas.

— Garde tes mains dans le dos. Tout le temps.
Quand il eut terminé son affaire, il la poussa sur le côté, entreprit de se rhabiller.

Ylva s'assit sur le lit. Son rouge à lèvres était parti, le mascara avait coulé. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été violent.

— Ma femme dit que tu te relâches.

Ylva ne comprenait pas.

— Avec le linge, précisa Gösta. Tu ne repasses qu'un seul côté. Ce n'est pas suffisant, tu dois aussi repasser l'intérieur des vêtements.

— Pardon.

— Je ne sais pas à quoi tu passes tes journées. Et tu n'y mets pas assez de bonne volonté. Je n'ai pas envie d'employer la force, mais je n'hésiterai pas si c'est nécessaire pour que tu comprennes.

— Pardon...

— T'as soudain la folie des grandeurs, tu t'imagines que tu signifies quelque chose ? Tu ne signifies rien.

Il la regarda.

— La prochaine fois, j'attends un peu d'initiative de ta part.

Gösta soupira en secouant la tête.

— Quand je pense que Marianne et moi, on avait même envisagé un moment de te laisser monter pour faire le ménage là-haut...

Nour lui tendit son cadeau. Sanna, toute contente, s'en empara prestement.

— Je peux l'ouvrir ?

— Bien sûr.

— Mais ce n'est pas mon anniversaire.

— Ça n'a pas besoin d'être ton anniversaire.

La petite fille courut dans la cuisine. Mike la suivit des yeux et sourit à son invitée. Puis il lui donna un léger baiser sur la joue.

— Bienvenue.

— Merci, dit-elle en sortant une bouteille de vin de son sac.

Mike la prit et lut l'étiquette.

— Ce n'est peut-être pas un grand cru, mais il est très bon, tu verras.

— Je n'en doute pas. Merci. Je te débarrasse de ton manteau ?

Il suspendit son vêtement à la patère en lui disant de garder ses chaussures.

— Mais elles sont mouillées, objecta Nour.

— Aucune importance, la rassura Mike.

— Tu as une femme de ménage ?

— On dirait qu'il y a comme une critique là-dessous.

Mike porta la main à sa poitrine en affectant la contrariété. Nour le

regarda et il lui sourit. Mais elle resta grave.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Mike.

Nour secoua la tête.

— C'est mot pour mot la dernière phrase que j'ai entendue de la bouche d'Ylva, expliqua-t-elle. On insistait pour qu'elle vienne boire un verre avec nous, mais elle voulait rentrer chez elle. Quelqu'un a crié : « Passe le bonjour à ta famille », et elle a porté la main à sa poitrine exactement comme tu viens de le faire et elle a déclaré : « On dirait qu'il y a comme une critique là-dessous »...

Ils restèrent un moment silencieux, tous les deux surpris par la puissance évocatrice de la mémoire. Mike avala sa salive, nerveux.

— C'est ma mère, finit-il par indiquer. Qui fait le ménage, je veux dire. J'imagine qu'elle fait ça par amour.

— Faire le ménage chez toi, c'est tout ce qu'elle aime ? le taquina Nour.

— Pourquoi lui refuser ce plaisir ? rétorqua Mike.

Ils rejoignirent la cuisine. Nour prit une feuille d'essuie-tout qu'elle passa rapidement sur ses chaussures.

— Je suppose que tu n'as pas l'intention de faire un barbecue.

— Non, comme tu as pu le constater, le temps s'est gâté. Tant pis, ce sera des lasagnes. Végétariennes, j'espère que ça te va.

— Ce sera parfait. C'est ta mère qui les a préparées ?

— Non, en fait, c'est moi qui...

— Papa ! Ce sont des crayons ! Et un bloc pour dessiner ! l'interrompit Sanna en lui montrant son cadeau.

— Je crois me rappeler que tu es très forte en dessin, dit Nour. J'ai même gardé ton hippopotame au bureau. Tu t'en souviens ?

— Il n'était pas beau, répliqua Sanna.

— Moi je trouve qu'il était magnifique, rétorqua Nour. Je le regarde tous les jours.

Mike lui tendit un verre de vin.

— Sanna, tu veux boire quelque chose ?

— Non, pas maintenant, répondit la fillette, qui voulait d'abord essayer ses nouveaux crayons.

— Eh bien, à ta santé, Nour, et bienvenue, répéta Mike en soulevant son verre.

Après avoir goûté une gorgée, il regarda sa fille et forma le mot « merci » avec les lèvres à l'intention de Nour. Elle lui répondit par un signe de tête signifiant « Il n'y a pas de quoi ».

— Merci d'être venue, reprit Mike à voix haute. Cela peut te sembler ridicule, mais le café qu'on a pris l'autre jour ensemble m'a fait toute ma semaine. Est-ce que ça se dit, « a fait » ? C'est un anglicisme, non ? Comment doit-on dire ?

— Peut-être « a illuminé » ? suggéra la jeune femme.

— Exactement. Ce café a illuminé toute ma semaine. C'est bien ça.

Nour s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux. Il se détourna et fit mine de jeter un coup d'œil dans le four. Nour prit une chaise et s'assit à côté de Sanna.

— Un chat ?

— Un cheval, rectifia Sanna.

— Ah oui, je le vois maintenant.

Nour leva la tête. Mike s'était tourné vers le plan de travail pour se moucher.

— Hmm, fit-il en flanquant son mouchoir en papier dans la poubelle. Je suis vraiment pathétique.

Il eut un petit rire forcé.

— Je ne vois pas pourquoi tu n'aurais pas le droit de l'être, dit Nour.

— Trois sur quatre sont morts, déclara Jörgen Petersson. Ce ne peut pas être une coïncidence.

Calle Collin ne put s'empêcher d'émettre un rire sceptique.

— Tu penses qu'il y a un lien ? dit-il. Morgan est mort d'un cancer, Anders a été retrouvé assassiné près de la Fjällgatan et Johan est décédé dans un accident de moto en Afrique. Alors, je veux bien que tu m'expliques où tu vois un lien.

— Tout dépend de ce qu'on entend par « lien », reprit Jörgen. Je le vois plus comme une preuve que Dieu existe.

— Ne dis pas des choses comme ça, même pour plaisanter, objecta Calle en levant la main.

— Mais je le pense, insista Jörgen avec sérieux. Le monde n'ira peut-être pas mieux sans eux, mais en tout cas il sera moins mauvais.

Calle lui jeta un regard sévère.

— Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Comment est-ce possible qu'ils t'aient marqué au point que tu n'éprouves aucune tristesse face au fait qu'on leur ait pris, peut-être, quarante ans de leur vie ?

— Ce qu'ils m'ont fait ? s'écria Jörgen. Oh, je les ai évités comme la peste, mais j'ai quand même eu droit à des coups à plusieurs reprises. Tu ne peux pas dire quoi que ce soit de positif à leur sujet. Ils ont fait régner la terreur. Toute l'école a subi leur tyrannie. J'étais mort de trouille, chaque fois que je les croisais.

— Je ne me souviens pas que c'était à ce point-là.

— Alors, de quoi tu te souviens ?

Calle haussa les épaules.

— La semaine dernière, j'ai interviewé un garçon paraplégique. Il avait plongé dans une eau peu profonde et s'était brisé la nuque. Dix-huit ans. C'est la personne la plus positive que j'aie rencontrée. Je lui ai demandé si cela l'avait rendu amer. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit qu'il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même. Ce genre d'accident n'arrive qu'à des gens qui se mettent eux-mêmes en danger, qui prennent des risques inutiles. Tu te rends compte ? Il endossait l'entière responsabilité, ce n'était pas de la malchance, pour lui. Tu devrais le rencontrer. Il aurait des choses à t'apprendre.

— Je n'en doute pas, rétorqua Jörgen.

Il renifla avec une pointe de désapprobation.

— Tu as une femme, des enfants en bonne santé et plein d'argent. Et tu es en train de te prendre la tête pour une poignée de ratés qui ont eu leur heure de gloire à l'école. Et qui d'ailleurs ne sont plus de ce

monde. Tu en connais beaucoup, toi, des hommes qui ont réussi et qui étaient heureux à l'école ?

— Tu as raison, reconnu Jörgen. Tu as tout à fait raison.

— Bien sûr que j'ai raison.

— Mais Ylva est toujours en vie ?

— Je n'en sais rien, répondit Calle. On ne s'est pas revus depuis le collège. Je crois qu'elle s'est mariée avec un type de Scanie ou de ce coin-là.

— De Scanie ? fit Jörgen.

— Tu as bien entendu, confirma Calle. Plus paumé comme endroit, tu meurs.

Le regard de Jörgen se fit vague.

— Arrête, ça te donne l'air idiot.

— Quoi ?

— De rester là, à cogiter.

— Je pensais seulement...

— Eh bien, ne pense pas, l'interrompit Calle. Ça ne t'avance à rien, et les autres non plus.

Jörgen fit un geste de la main et se trémoussa sur sa chaise.

— Tu sais, ce que tu as raconté tout à l'heure, à propos du garçon paralysé qui disait qu'il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même...

Calle se demandait où il voulait en venir.

— Peut-être que c'était la même chose avec la Bande des Quatre, avançait Jörgen.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Morgan a eu un cancer, sans doute dû à son mode de vie malsain. Anders a été assassiné en plein Stockholm et c'est facile de deviner pourquoi ça lui est arrivé. Et Johan, pas mal éméché, a dû faire l'idiot sur sa moto au Zimbabwe ou que sais-je ?

Calle secoua la tête.

— Tu n'abandonnes jamais, hein ?

— C'est bizarre, fit Mike, je pense presque plus à mon père qu'à Ylva. Tout ce qui est ancien remonte à la surface.

Il se trouvait dans le bureau de Gösta, au quatrième étage de l'hôpital d'Helsingborg. Mike se sentait bien dans cette relation et il avait une confiance absolue en son médecin.

— Vous voulez dire, ce que vous auriez fait différemment ? lui demanda Gösta.

Mike fit un mouvement dubitatif de la tête, accompagné d'une grimace sceptique.

— Non, c'est plus un sentiment.

— Un sentiment ?

— Tout de suite après ce qui est arrivé, l'attention s'est concentrée sur ma mère et moi. La famille, les amis, l'enterrement de papa, tous les détails à régler. La vie quotidienne était un drame permanent. Il y avait même une certaine grandeur là-dedans. C'est peut-être affreux à dire, mais c'était assez excitant, comme le jour de la rentrée pour un écolier ou un premier amour. Au milieu de toute cette désolation et de tout ce chagrin, la vie avait un sens. Je suppose – mais je ne le sais pas vraiment – que j'avais l'impression de compter, d'être important. Oh, c'est affreux de dire ça.

— Pas du tout.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je comprends. Continuez.

Mike rassembla ses pensées, chercha les mots pour exprimer ce qu'il ressentait.

— Les autres choses sont venues après, confia-t-il enfin.

— Quelles autres choses ?

— La honte, le malaise, les regards qui se détournent sur votre passage. Les hommes ne savent pas comment se comporter vis-à-vis du chagrin. Il y en a peu qui savent ce dont on a vraiment besoin dans ces moments-là.

— Et de quoi a-t-on besoin ? voulut savoir Gösta.

— De compagnie, dit Mike en le regardant. C'est du moins ce que je crois. Quelqu'un qui vous invite chez lui et qui n'en fait pas des tonnes, quelqu'un qui vous téléphone pour vous demander si on veut bien l'accompagner au cinéma, ou l'aider à déménager. N'importe quoi du moment que ça fait passer le temps.

Mike sourit à son médecin.

— Une fois que les cérémonies sont passées et que la vie quotidienne reprend son cours, j'aurais apprécié n'importe quelle plaisanterie, fût-elle déplacée. Tout sauf la distance et le silence.

Mike rit, regarda ses mains avant de lever à nouveau les yeux.

— J'ai l'air d'un vieil animateur de radio qui radote sur son enfance troublée. Je suppose que la plupart de ceux qui s'assoient dans ce fauteuil font pareil. Vous devez trouver qu'on est tous une triste bande de marionnettes.

Gösta secoua la tête. Il se pencha en avant et croisa les mains sur son bureau.

— Votre père, fit-il sur un ton amical... Craignez-vous que cela soit... héréditaire, allais-je dire. Je veux parler de sa dépression.

Mike fit non de la tête et se cala contre le dossier de son siège.

— Ma mère pense que c'est l'alcool qui l'a tué. C'était devenu un cercle vicieux. A la fin, elle ne savait plus s'il buvait parce qu'il était déprimé ou s'il était déprimé parce qu'il buvait. Moi, je fais très attention à l'alcool, sur ce plan, je tiens plus de ma mère. Et tant que

j'ai Sanna, je ne pourrai jamais envisager une issue de ce genre, non, jamais. Même si je dois avouer que je peux maintenant comprendre mon père, en un sens. Je veux dire, sa douleur était profonde et il ne se voyait pas d'avenir. Je comprends pourquoi les gens se suicident. Mais je préférerais que ce ne soient pas ceux qui me sont proches...

— Vous croyez qu'il est arrivé la même chose à Ylva ? Qu'elle s'est suicidée ?

— Non.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à votre avis ?

— Je crois que...

Il détourna le regard et fixa le mur.

— ... je crois qu'elle a été assassinée. Ou tuée, par accident. Il se peut que ce soit un jeu sexuel qui ait mal tourné. Ou qu'elle se soit fait violer, je ne sais pas.

— Alors vous ne pensez plus qu'elle est en vie ?

— Non, dit-il au bout d'un moment.

— Vous n'avez plus d'espoir ?

Mike secoua la tête.

— Je deviendrais fou, sinon.

— Les deux scénarios que vous avez mentionnés ont une composante sexuelle, fit remarquer Gösta.

— Nous en avons déjà parlé, trança Mike.

— Est-ce qu'elle aimait trop flirter ?

— Oui, répondit Mike, qui devait faire des efforts pour contrôler sa voix.

— Et vous pensez qu'elle est tombée dans les bras de la mauvaise personne ?

— Je ne pense plus rien. Ylva est partie et elle ne reviendra jamais plus. Je préfère ne pas trop penser à ce qui a pu lui arriver.

— Je suis désolé, veuillez m'excuser, fit Gösta.

Mike se ressaisit.

— Avez-vous jamais perdu un proche ? lui demanda-t-il avec calme en le regardant droit dans les yeux.

— J'avais une fille, lui dit Gösta.

En une fraction de seconde, l'expression de Mike passa de la colère à l'embarras. Gösta le dévisagea intensément.

— C'était il y a vingt ans. Elle avait seize ans.

— Un cancer ?

Gösta marqua un long silence.

— Je préfère ne pas en parler, finit-il par dire. Ne plus en parler, et encore moins avec vous. Vous êtes mon patient, n'invertissons pas les rôles.

La situation n'était pas brillante. Entre contrats à durée déterminée et activités en free-lance peu rémunératrices, la seule constante dans la vie de Calle Collin, c'était les factures. Il passait son temps à chercher du travail, à droite et à gauche, que ce soit pour des colonnes de journal ou une série d'articles que quelqu'un lui confierait.

Il se connecta sur Internet et surfa dans l'espoir de trouver des idées. La mort et la misère, il n'y avait que ça partout. Toutes les informations se résumaient en gros à ceci : les manières insolites de mourir.

Quelles personnalités étaient à la mode ? Qu'y avait-il à la télévision ?

Quelle était la phrase qu'avait dite le vieil acteur ? Qu'il frappait tout le monde pour éviter de recevoir lui-même des coups... Et, bien entendu, il n'avait pas laissé le magazine publier la seule déclaration intéressante de tout l'entretien. Calle en aurait plus appris sur lui s'il avait pu interroger ses anciens camarades de classe et écrire les souvenirs que ceux-ci avaient gardés de lui. La scolarité, l'enfance. On n'échappe jamais à son passé. D'où la fixation que faisait Jörgen sur la Bande des Quatre.

La Bande des Quatre – trois d'entre eux étaient morts. Seule Ylva était encore en vie. Du moins, pour autant qu'il sache. Peut-être qu'il devrait l'interviewer ? Avec comme titre : « Mes amis meurent jeunes ! »

Il ne lui resterait plus beaucoup d'amis après un article de ce genre.

Cela dit, la question touchait tout le monde. Qui ne connaissait pas quelqu'un mort prématurément ? Au fond, ce n'était pas une si mauvaise idée. Une série d'articles sur les gens décédés dans la fleur de l'âge, laissant derrière eux famille et amis en deuil. Comment appeler cette rubrique ?

Trois petits tours et puis s'en vont ? Non, il fallait quelque chose de plus accrocheur, qui vous tire des larmes. *Elle n'aura dansé qu'un seul été ?* Non plus. *Encore un jour sans elle ? Un moment en dehors du temps ? Dieu donne, Dieu reprend ? Dans ton ombre ? Le Jardin du souvenir ? Ceux qui restent ? Les jours sont comptés ? Carpe Diem ? C'est arrivé si brusquement... ?*

Un peu d'imagination, que diable !

Calle séchait lamentablement.

Il murmura enfin quelques mots tout bas. Ça sonnait bien. Ça avait un côté fatidique, tout en restant positif.

Game over.

Ah, voilà qui était pas mal du tout.

Avenir sans espoir

La femme qui réussit à échapper à son agresseur n'a qu'une infime chance de retrouver sa vie d'avant. Le fait qu'elle a été contrainte à cette situation pèse peu dans la balance ; dans la plupart des sociétés, on continue de penser que la femme ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Elle a attiré le déshonneur sur sa famille, et seulement une poignée d'amis et de membres de sa famille seront prêts à faire le sacrifice nécessaire pour accueillir quelqu'un de rejeté par le reste de la communauté. En conséquence, la femme retournera presque toujours auprès de son agresseur.

Il y avait un monde à l'extérieur, seuls les murs de la cave séparaient Ylva de celui-ci. Elle essayait constamment de se le rappeler, de raviver les sentiments qu'elle avait éprouvés avant que tout espoir soit réduit à néant. Du temps où elle croyait encore qu'elle réussirait à s'échapper, où elle était encore capable de raisonner.

C'était avant qu'elle comprenne le prix à payer pour ses tentatives avortées : les coups et les menaces qui l'avaient fait se recroqueviller et se résoudre à accepter l'inacceptable, sa situation et la femme qu'elle était devenue.

Faire le ménage dans la maison.

La pensée d'être autorisée à rejoindre l'étage et à voir la lumière du soleil avait réveillé quelque chose en elle.

Dans ses rêves, elle sautait par la fenêtre, courait sur l'herbe, rejoignait sa propre maison et...

Elle n'arrivait jamais à aller plus loin. Son esprit s'y refusait. Sans doute pour lui épargner plus de souffrance.

Faire le ménage dans la maison.

Jamais ils ne la laisseraient monter. C'était uniquement un moyen de la torturer, une promesse qu'ils lui faisaient miroiter pour la lui retirer à la dernière minute. Comme pour le reste.

Ylva regarda autour d'elle, soupesa ce qu'elle risquait de perdre, ce qu'elle avait gagné par son travail : un écran de télévision pour voir le monde extérieur, de la nourriture, de l'eau, de l'électricité. Des livres.

La seule chose qu'ils exigeaient d'elle était une obéissance sans faille. Sinon, elle était son propre chef. Le fait que Gösta abusait d'elle plusieurs fois par mois n'avait plus d'importance. Le plaisir qu'il y prenait prouvait qu'elle était une bonne amante. Tant que Gösta la désirait, elle était en sécurité. Tant que Gösta revenait la voir, elle

resterait en vie.

Mais était-ce ce qu'elle voulait ?

Dans ses heures les plus sombres, elle pensait à la corde. N'était-ce pas, au bout du compte, ce que Marianne et Gösta attendaient d'elle ? Œil pour œil, dent pour dent.

Mais Ylva n'en était pas encore là. La demi-promesse de Gösta de la laisser monter pour faire le ménage avait allumé une étincelle. Elle pouvait presque voir la scène. Surveillée de près, bien sûr, elle passerait l'aspirateur dans les pièces, aveuglée par la lumière du jour qui entrerait par toutes les fenêtres. Les couleurs et les sons de l'extérieur la rempliraient toute. Rien qu'à cette pensée, Ylva sentait l'émotion la submerger.

Elle connaissait les moindres recoins de la cave, chaque irrégularité du mur était inscrite dans sa mémoire. La cave incarnait la sécurité.

Gösta la frappait rarement. Il suffisait qu'il lève la main. Ylva comprenait qu'il y était obligé. Pour qu'elle saisisse bien qui était le maître.

Marianne était pire, méprisante et dominatrice.

Parfois, Ylva se plaisait à imaginer que Marianne allait mourir. Il ne resterait plus qu'elle et Gösta. De tous ses vœux, elle appelait la malédiction sur Marianne, ne désirait qu'une chose : qu'elle souffre le martyre. Pas question qu'elle meure dans un accident. Ylva aurait plaisir à la voir mourir à petit feu.

« Tu dois savoir rester à ta place, répétait sans arrêt sa geôlière. N'oublie jamais ce que tu es. Un égout pour les fluides corporels de mon mari. Rien de plus. »

La dernière fois qu'elle était descendue à la cave, elle avait ricané :

« Je parie que tu rêves de ton ancienne vie. J'en suis quasiment sûre. Cela montre seulement à quel point tu es stupide. Tu t'es regardée dans la glace ? Tu as vu comme t'es moche ? J'ai essayé de trouver des mots pour décrire qui tu es, mais je ne trouve rien. Si, attends, je sais. *Usagée*, c'est ça que tu es. T'as trop servi. T'es usée. Tu devrais être reconnaissante d'avoir une corde pour te pendre. »

Ylva essaya de se rappeler ce qu'elle avait entendu les chrétiens dire : qu'on choisit de croire.

Ylva ne croyait pas. Ni dans ses chances de s'enfuir, ni que son ancienne vie l'attendait à l'extérieur.

Faire le ménage dans la maison.

Etre autorisée à quitter la cave, ne serait-ce qu'occasionnellement. Cette pensée lui donnait le vertige. C'était si inconcevable...

Son ventre était tout retourné.

Elle aurait aimé que Gösta n'ait rien dit, ne lui donne pas de faux espoirs.

Sanna les surveillait comme si elle sentait que Nour constituait une menace pour son univers et celui de son père. Mais elle avait du mal, car elle aimait bien Nour, et elle ne savait pas comment gérer le fait que son père, lui aussi, semblait vraiment bien l'aimer.

Ce jour-là, Sanna et Nour jouaient au badminton pendant que Mike s'occupait du barbecue. Il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Mais plus tard, quand les trois prirent la voiture pour aller se baigner à Hamnplan, la fillette insista pour s'asseoir à l'avant, comme d'habitude.

Lorsque Mike déclara que le siège avant était, normalement, réservé aux adultes, Nour dénoua la situation en douceur en montant à l'arrière.

Une fois dans l'eau, Sanna montra à la jeune femme tout ce dont elle était capable. Elle plongea entre les jambes de son père, sauta du ponton et nagea le crawl. Mais, quoi qu'elle fasse, son père et Nour finissaient toujours, curieusement, par se retrouver à côté l'un de l'autre.

Après la baignade, ils reprirent la voiture pour s'acheter des glaces chez Sofiero, qu'ils dégustèrent en terrasse. Sanna tendit son cône à Nour pour qu'elle le goûte.

— Mmm, c'est bon, dit Nour.

— T'as pris quel parfum ? demanda la petite fille.

— Rhum-raisins. Tu veux goûter ?

Sanna donna un coup de langue à la glace.

— Beurk ! C'est pas bon. Ça sent l'alcool.

— C'est de l'alcool. Du rhum.

— J'ai pas le droit d'en prendre.

— Ce n'est pas grave, pour une fois, intervint Mike.

— Les enfants ne doivent pas boire d'alcool, insista Sanna, sentencieuse.

— Non, tu as raison, reconnut Nour.

— Pourquoi tu m'en as proposé alors ?

— Je pensais que tu voulais savoir quel goût ça avait.

— Oui, mais pas si c'est de l'alcool.

— Ce n'est pas vraiment de l'alcool, expliqua Nour. Les raisins sont seulement macérés dans du rhum pour avoir plus de goût.

— Un goût pas bon.

Ce n'avait pas été plus loin, mais Mike et Nour s'étaient regardés, ils avaient compris le message.

Ils déposèrent la jeune femme à Bomgränden. Nour s'extirpa de la banquette arrière et posa une main sur l'épaule de Mike.

— Merci pour cette belle journée.

— Attends, je sors. On va se dire au revoir quand même !

Il descendit de voiture et serra Nour contre lui.

— Merci, souffla-t-il.

Nour lui tapota la joue et se pencha vers Sanna :

— Amuse-toi bien au cheval demain. J'espère qu'on se reverra bientôt.

Seul un grognement lui répondit.

Lors du trajet de retour, Sanna demanda à son père s'il était amoureux de Nour.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

Sanna haussa les épaules.

— Ça me fait cette impression.

— Ah bon ?

Sanna garda le silence.

Mike roula le long de la Drottninggatan et de la Strandvägen. C'était un trajet apaisant que de nombreux habitants d'Helsingborg préféraient à la voie rapide. Le ciel était immense et touchait l'eau, tandis que la route 111 n'était qu'un simple moyen de se rendre d'un point à un autre.

Mike se remémora l'époque où Tinkarpsbacken était encore recouvert de gravillons, et le bruit des pneus qui crissaient sur le gravier. Derrière, au sommet de la colline, les arbres de l'avenue étaient grands et massifs, les moutons broutaient dans la prairie au bord de l'eau, et il y avait une maquette de trois-mâts, posée sur le rebord de la fenêtre de la ferme, rouge et blanc, la plus proche de la route. A présent, les graviers avaient été remplacés par le macadam, on avait planté de nouveaux arbres, si petits que c'en était pathétique, et le voilier miniature avait disparu.

— Maman me manque, dit Sanna.

Mike jeta un coup d'œil à sa fille. Elle fixait un point dans le vide.

— A moi aussi, répondit-il, à moi aussi.

— Allô ? Ici, Karlsson.

— Bonjour. Je préférerais rester anonyme.

La voix était celle d'une femme déterminée, mais une très légère hésitation précédait ses paroles.

— C'est à quel sujet ?

— Ylva Zetterberg.

— Qui ça ?

— La femme de Hittarp qui a disparu il y a plus d'un an.

— Ça y est, j'y suis, fit le commissaire. Pourquoi ne voulez-vous pas donner votre nom ?

— Parce que ce que je m'apprête à vous révéler est assez délicat.

— Bon, je vous écoute.

— Le mari d'Ylva voit une autre femme.

Karlsson attendit calmement la suite, mais rien ne vint.

— Et... ? finit-il par dire.

— Il passe beaucoup de temps avec une des collègues d'Ylva.

— Ah bon.

— *Beaucoup* de temps, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ils sont ensemble ? demanda-t-il.

— Oh, ils ne cherchent même pas à se cacher, ils n'ont pas honte. C'est une étrangère.

— Tiens donc.

— J'ai tout de suite pensé qu'ils l'avaient fait ensemble.

— Fait quoi ?

— Qu'ils s'étaient débarrassés d'Ylva.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Eh bien, ce n'est qu'une idée qui m'a traversé l'esprit. Mais peut-être ça ne vous intéresse-t-il pas de savoir que le mari d'une personne disparue a une liaison avec une ancienne collègue de sa femme ?

— Toutes les remarques sont les bienvenues, répondit le commissaire avec une mimique éloquente à l'adresse de Gerda qui, sur le seuil, le regardait d'un air interrogateur. Je ne comprends simplement pas pourquoi vous les soupçonnez d'être à l'origine de la disparition d'Ylva.

— Le mobile, reprit la femme.

— Le mobile ? répéta distraitement Karlsson.

— Elle était un obstacle à leur amour.

— C'est intéressant, en effet, mentit le commissaire, que ces divagations açaient. Est-ce que vous avez un numéro où je pourrais

vous joindre ?

— Naturellement, zéro sept trois... Non, je veux rester anonyme, comme je vous l'ai dit.

— Eh bien, je vous remercie de votre appel. Je vous promets qu'on va examiner ça de plus près.

Karlsson raccrocha et regarda son collègue.

— Celui qui a assassiné son épouse à Hittarp. Tu sais, l'homme dont la femme a disparu.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Gerda.

— Non, c'était une vieille bique, sans doute une voisine. Apparemment, il couche avec une collègue de sa femme.

— Tu crois qu'on devrait aller voir ça de plus près ?

— Comment ça ?

— Je ne sais pas.

— Précisément. Bon, quelqu'un a fait du café ?

Virginia regarda par la fenêtre de la cuisine la Tennistvägen tout en soufflant sur son thé. Elle avait fait ce qu'il fallait. Cela aurait été mal de ne rien dire. De continuer à se taire. Pas question que Mike s'en sorte aussi facilement.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Nour était venue dîner chez Mike, deux mois depuis leur premier baiser et, jusqu'ici, ils pouvaient compter sur les doigts d'une main les fois où ils avaient fait l'amour. La première fois avait tenu davantage de l'étreinte maladroite, tandis que Sanna dormait d'un sommeil agité dans sa chambre. Les autres fois, cela avait été à l'heure du déjeuner, dans l'appartement de Nour à Bomgränden.

C'était la première nuit qu'ils passaient seuls ensemble, Sanna ayant été envoyée chez sa grand-mère.

Le lendemain matin, ils prirent un bon petit déjeuner avant de retourner dans la chambre et de jeter leurs dernières forces dans la bataille. Cela faisait longtemps que Mike n'avait pas été aussi heureux. Des années, peut-être.

Mike appela sa mère et parla avec Sanna. Officiellement, il était parti en déplacement.

Il lui suffit d'entendre la voix de sa fille pour comprendre que tout s'était bien passé. Elle lui raconta gaiement qu'elles avaient fait la cuisine et mangé devant la télévision, puis que sa grand-mère lui avait lu tout un livre avant d'éteindre la lumière.

— ... et maintenant on va aller au Danemark, au magasin où tout est à dix couronnes, conclut-elle.

— Alors quand veux-tu que je vienne te chercher ? lui demanda-t-il.

— Pas maintenant. Plus tard.

— OK. Tu me passes mamie ?

Mike s'entretint avec sa mère, raccrocha et se tourna vers Nour :

— Elle ne veut pas rentrer à la maison.

— Ça veut dire que je peux rester ? fit Nour.

Mike se pencha pour l'embrasser.

— Si on sortait ?

— Faire une promenade, tu veux dire ?

Mike hocha la tête avec vigueur, comme un enfant impatient. Nour baissa les yeux.

— Tu crois qu'on peut ? Tu n'es pas obligé de publier les bans avant ?

— Autant prendre le taureau par les cornes.

— T'es sûr ?

Mike lui saisit la main et l'entraîna dans l'entrée.

— Viens.

Ils marchèrent côte à côte sans se tenir par la main, d'un pas paisible de promeneur.

Arrivés dans les bois, ils s'embrassèrent avec une telle fougue qu'ils ne purent s'empêcher d'en rire. Ils se prirent par la main, entrelacèrent leurs doigts et continuèrent d'avancer sous la voûte verte formée par les hêtres, en direction de Kulla Gunnarstorp. Après la maison rouge du garde forestier, les champs s'étendaient de chaque côté du sentier et ils se lâchèrent la main.

— Tu trouves ça inconvenant ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle haussa les épaules.

— Tu penses peut-être que tu devrais garder le deuil encore quelque temps...

Mike lui jeta un bref regard.

— Elle ne reviendra pas, dit-il.

Des chevaux broutaient dans les prés et un vent du sud ourlait les vagues de crêtes blanches.

— En réalité, tu n'es pas du tout mon type, reprit Nour. Jamais je n'ai pensé à toi en ces termes, à l'époque. Alors que maintenant, je n'ai qu'une envie : te jeter sur mon épaule, sauter par-dessus la clôture électrique et te faire l'amour dans ce champ. Et je me contrefiche que toute la ville nous regarde.

Mike prit le visage de la jeune femme entre ses paumes et l'embrassa tendrement. Il laissa glisser sa main le long de sa colonne vertébrale et la serra contre lui. Ils se tenaient au milieu du chemin, enlacés, lorsqu'un couple d'un certain âge s'approcha d'eux. Mike ne fit pas mine de vouloir s'écarter ; ce n'est qu'en reconnaissant l'homme qu'il se détacha doucement de Nour.

— Je vous présente Nour, dit-il. Nour, je te présente Gösta et

Marianne, ils habitent à l'autre bout de la Sundsliden.

Ils se serrèrent la main.

— Où est votre fille ? demanda Marianne.

— Sanna ? Elle est au Danemark avec sa grand-mère. Elles voulaient aller dans un magasin où tout est à dix couronnes.

Marianne était étonnée.

— Oui, tous les articles sont à dix couronnes, répéta Mike. Ou vingt. L'inflation est passée par là.

Marianne hocha la tête. Comme si le shopping était une activité appropriée pour une enfant de l'âge de Sanna.

Mike et Nour prirent ensuite congé du couple et continuèrent leur chemin en direction du château.

— Gösta est la personne que je vois, expliqua Mike. Le psychiatre dont je t'ai parlé. Sans lui, je n'en serais pas là aujourd'hui.

Mike était en route vers l'hôpital pour une consultation avec Gösta. Il se sentait bien et savait qu'il se sentirait encore mieux dans quelques heures. Gösta lui redonnait confiance dans la vie, lui faisait croire que tout était possible.

Certes, c'était un sentiment passager que les difficultés du quotidien avaient tôt fait de balayer, mais après chaque rendez-vous, Mike sentait qu'il remontait un peu plus la pente.

Ils avaient espacé les entretiens, Gösta estimant que d'autres avaient davantage besoin de son aide.

« Compte tenu des épreuves que vous avez traversées, vous vous en sortez remarquablement bien », lui avait-il déclaré.

Ils ne se voyaient à présent que toutes les trois ou quatre semaines, et parfois passaient toute la consultation à discuter plutôt qu'à sonder des pensées abyssales.

Mike était plein d'admiration pour Gösta. En dehors de ses compétences professionnelles et de sa manière délicate de prendre du recul par rapport aux soucis de l'existence, Gösta était pour lui un exemple. Il avait perdu une fille, il avait survécu à la mort de son unique enfant. Annika – tel était son nom – aurait eu le même âge qu'Ylva si elle avait été en vie. A supposer qu'Ylva fût encore en vie...

Mike avait beaucoup réfléchi là-dessus. Ce devait être insupportable de survivre à son enfant. Il n'arrivait pas à imaginer l'existence sans Sanna, il en refusait même l'idée et repoussait toutes les pensées qui pouvaient l'y ramener.

Il y avait de cela vingt ans, Gösta avait dû lutter pour continuer à vivre, aller au travail, écouter les problèmes des gens, essayer de trouver des solutions pour eux. Il ne s'était jamais laissé abattre, n'était devenu ni hargneux ni amer. Gösta et sa femme s'étaient soutenus en se serrant les coudes et la vie avait repris le dessus.

Un couple de retraités comme en Floride.

Mike se demanda si déménager avait été un moyen pour eux de repartir sur de nouvelles bases. Certes, cela lui semblait étrange qu'ils aient attendu vingt ans pour le faire, mais peut-être n'avaient-ils pas pu partir avant. Les maisons et les rues étaient chargées de signification. Ils avaient dû éprouver le besoin de rester jusqu'à ce que tous ces souvenirs pâlissent et qu'ils soient capables de tourner la page.

Annika avait seize ans quand elle était morte. Seize ans ! La vie devant soi...

Mike avait honte. Il avait cru avoir le monopole de la souffrance, il s'était apitoyé sur son sort, occupant tout l'espace, alors qu'il savait pertinemment que tout le monde traversait des drames personnels ; il suffisait de gratter la surface.

Et la perte subie par Gösta était beaucoup plus importante que la sienne.

— Eh bien ? dit le psychiatre quand Mike fit son entrée. Qui est cette femme que vous teniez par la main ?

— Nour, répondit ce dernier, très gêné. Une des anciennes collègues de travail de ma femme. On s'est retrouvés par hasard, un jour, on a pris un café. Puis elle est venue dîner à la maison, et ensuite...

— Et ensuite... ? répéta Gösta en haussant les sourcils.

Mike se contenta de sourire.

— Félicitations, dit Gösta. Vous le méritez. Vous voyez, la vie revient.

— Oui, en effet.

Gösta prit un bout de papier sur son bureau et le plaça sur une pile de documents.

— Alors, reprit-il sur un ton amical, de quoi voulez-vous que nous parlions aujourd'hui ? Des papillons que vous avez dans le ventre ?

Mike rit.

— Ça se voit tant que ça ?

— Oh que oui.

— Je ne pensais pas pouvoir revivre ça.

— La vie est étrange.

— J'ai presque peur que ça s'en aille, dit Mike. C'est toujours le cas.

— Ça peut se transformer en autre chose.

— Oui, bien entendu. C'est ce que je ressens.

— Eh bien, suivez votre instinct. Il n'y a rien de plus à en dire.

— Je n'ai jamais ressenti cette communion, même avec Ylva.

— Vraiment ?

— Non, pas cet état de bien-être naturel, quand on est amoureux.

— Et qu'en pense Sanna ?

Mike rit brièvement avant de regarder Gösta droit dans les yeux.

— Vous êtes incroyable ! Vous mettez toujours le doigt exactement là où le bât blesse. Au début, je ne vous cache pas qu'elle a été assez réticente. C'est normal quand il y a du changement. Je pense que c'est un trait, somme toute, plutôt humain de craindre la nouveauté. Mais maintenant ça va mieux. L'autre nuit, elle est même venue se glisser dans le lit, entre nous deux. Presque comme si on était de nouveau une famille.

Gösta et Marianne, attablés dans la cuisine, buvaient leur café et

regardaient par la fenêtre. Tous deux avaient lu le journal étalé sur la table, entre eux.

— Je ne sais pas, fit Gösta. On dirait que... Je ne sais pas.

Il tourna les yeux vers sa femme.

— Tu trouves qu'on doit continuer à vivre comme ça ? demanda-t-elle.

Gösta garda le silence. Non pas pour des raisons tactiques, mais parce qu'il était incapable de répondre. Il était incapable de faire ce que sa femme exigeait de lui.

— Tu aimes ça, lui lança-t-elle sur un ton de reproche.

— Non.

— Si, tu aimes ça. Et le pire, c'est qu'elle aussi, elle aime ça. Cette petite putain croit que vous êtes un couple, toi et elle. Je ne crois pas qu'elle se suicidera un jour. Tu devais la violer, je te rappelle, et non satisfaire tes propres envies.

Gösta secoua la tête.

— Arrête.

— Que j'arrête ?

Elle le toisa.

— Elle va connaître la même fin qu'Annika. L'aurais-tu oublié ? Elle va se suicider. Et si elle ne s'en charge pas toute seule, eh bien, nous l'aiderons à passer la tête dans le nœud coulant.

Gösta resta silencieux. Marianne leva les yeux au ciel en respirant plusieurs fois pour se calmer.

— Tu as l'intention de poursuivre cette histoire encore longtemps ? finit-elle par demander. Ça ne marche pas, reconnais-le. C'est déjà un miracle que ça ait tenu jusqu'ici. Je suppose donc que si ça traîne en longueur, c'est parce que tu y trouves ton compte.

— Arrête, je te dis !

Gösta frappa la table du plat de la main, mais c'était un geste d'impuissance. Marianne préféra s'abstenir de lui en faire la remarque et attendit qu'il s'exprime enfin.

— Je veux la même chose que toi, assura-t-il. Mais je ne vois pas comment nous y prendre. Sur le plan pratique, je veux dire.

Marianne haussa les épaules.

— Une salle de bains entièrement carrelée. Il n'y aura pas de sang partout.

Gösta inspira profondément et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Marianne l'observait. Il n'avait pas l'air dans son assiette.

— Mon Dieu, lâcha-t-elle. C'est pas le moment de se comporter en poule mouillée.

Elle se leva, prit les tasses vides et les posa dans l'évier.

Ylva était si près de l'écran que l'image était trouble. Elle fit un petit pas en arrière et plissa les yeux.

Nour était avec Mike. A la maison. Sanna et elle jouaient au badminton, avec plus d'enthousiasme que d'habileté.

Nour portait un short et un haut de bikini. Ce n'étaient pas les vêtements qu'elle avait à son arrivée. Sanna paraissait détendue et heureuse, Nour joyeuse et enjouée. Comme chez elle, même si ce n'était pas le cas.

De toute évidence, ses liens avec Mike se resserraient. Nour était en train de prendre sa place.

On frappa à la porte.

Ylva s'empressa de se mettre en position, les mains sur la tête, le buste redressé, comme toujours.

Elle était prête, en sous-vêtements et talons hauts. C'était une visite planifiée, et Gösta lui avait stipulé expressément ce qu'il voulait.

Il referma la porte, posa le sac de victuailles sur le plan de travail et s'approcha d'elle. Il lui fit signe de s'agenouiller et elle s'exécuta.

Elle gémit, comme si elle souhaitait qu'il la prenne le plus vite possible. Il déboutonna son pantalon et ouvrit sa braguette.

Elle prit son sexe dressé du bout de ses doigts aux ongles vernis et l'engloutit. Elle leva les yeux vers lui et lut le mépris sur son visage. Il lui empoigna les cheveux pour la forcer à exécuter un mouvement d'avant en arrière avec la tête.

— Touche-toi. Je veux que tu mouilles.

Elle glissa sa main dans sa culotte et poussa des gémissements comme elle avait appris à le faire.

Il remarqua alors qu'elle regardait ce qui se passait à l'écran. Il se demanda si elle continuait à espérer sortir un jour d'ici et à faire des plans d'évasion.

— Ton mari vient me voir, dit-il.

Ylva écarquilla les yeux.

— Cela fait plusieurs mois maintenant. Une bonne femme qui avait trop bu l'a accusé d'être responsable de ta disparition, et a affirmé que tout le monde pensait comme elle, qu'il était impliqué.

Gösta rit.

— C'est drôle. Il arrive à gérer ta disparition, mais pas les accusations en l'air ni les ragots.

Ces nouvelles informations provoquèrent un carnage dans le cerveau d'Ylva. Ce fut aussi dévastateur que lorsque Marianne lui

avait annoncé qu'elle avait acheté une broche à Sanna. Mike était le patient de Gösta, il discutait avec lui de ses sentiments les plus intimes, il se mettait à nu devant l'homme qui la tenait prisonnière et la violait de manière systématique, comme un rituel, depuis plus d'un an. Ylva n'était donc pas la seule victime. Gösta et Marianne s'en prenaient aussi à sa famille.

Il lui plaqua une main sur le ventre et remonta jusqu'à ses seins.

Ylva détestait encore plus qu'il la touche après.

Cette fois, ce fut encore pire.

Et pourtant, elle avait fait exactement ce qu'il exigeait d'elle : elle avait fermé les yeux et gémi de plaisir.

Il descendit sa main et la glissa entre les jambes de la jeune femme.

— On parle beaucoup, ton mari et moi. Il est rempli d'admiration pour moi. Il m'a demandé si j'avais perdu quelqu'un de proche, et je lui ai parlé d'Annika. Pour des raisons évidentes, je ne suis pas entré dans les détails. Ton mari m'a dit que ma perte était plus grande que la sienne, qu'il ne pouvait imaginer une seconde perdre sa fille.

Gösta resta allongé un moment.

— Et je dois admettre que je suis d'accord avec lui, conclut-il en saisissant Ylva par la hanche. Retourne-toi, j'ai envie de te prendre par-derrière.

Le magazine *Enfants et Famille* était intéressé. Ils étaient satisfaits du dernier travail de Calle Collin et avaient déjà envisagé de l'inviter à Helsingborg pour rencontrer les rédacteurs et discuter d'une collaboration plus régulière. Quand il leur présenta son idée pour une série de reportages « Pour eux, c'est *game over* », ils adhèrent aussitôt à son projet. Calle prit l'avion, billet payé, pour Ängelholm puis un taxi pour arriver au grand bâtiment gris argent de la maison d'édition, dans le sud d'Helsingborg.

La rédactrice en chef lui fit visiter les locaux et l'invita à manger à la cantine. Parce que le thème était assez sensible, elle désirait avoir davantage de détails.

Calle suggéra l'idée qu'après quelques articles pour introduire le sujet ils donneraient, dans la mesure du possible, la parole aux lecteurs. Il ne s'agissait en aucun cas de s'immiscer de manière trop active. Le fait que la personne décédée serait décrite par un ami ou un membre de sa famille permettait une approche intéressante et, à chaque fois, différente. Les divers intervenants parleraient du chagrin éprouvé après la mort d'un époux ou d'une épouse, d'un enfant, d'un parent, d'un frère ou d'une sœur, d'un ami. Il faudrait prendre soin de garder un ton le plus objectif possible : c'était précisément le contraste avec le contenu déchirant du témoignage qui soulèverait l'émotion et

marquerait les esprits. Chaque reportage serait constitué d'une courte biographie, d'une brève évocation des événements marquants, puis des souvenirs préférés de la personne interviewée, des détails amusants sur cette vie qui s'en était allée. Ce genre de choses, jugé inapproprié, n'apparaissait en effet jamais – ou trop peu – dans les reportages plus traditionnels.

— Quand les lecteurs reposeront le magazine, je veux qu'ils comprennent que cette tragédie pourrait toucher n'importe lequel d'entre nous, famille ou ami, à tout moment, expliqua Calle. Je veux qu'ils ressentent le besoin de serrer très fort contre eux leurs proches et leurs meilleurs amis.

La rédactrice en chef l'observa attentivement, comme si elle cherchait à savoir si cette dernière phrase était ironique ou pas. Une fois convaincue de sa sincérité, elle fit oui de la tête.

— Comment vous est venue cette idée ? s'enquit-elle.

Calle lui parla de la Bande des Quatre, des tyrans de la cour de récré qui, l'un après l'autre, étaient morts, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un.

— En fait, c'est une femme. Elle et son mari habitent ici à Helsingborg. Je pensais que je pourrais peut-être la retrouver et lui demander ce qu'elle sait.

Calle avait découvert son nom de femme mariée grâce au service des impôts. Pour son adresse, il avait eu recours à Internet.

— Ce serait pour la série de reportages ? demanda la rédactrice en chef, réticente.

Son ton laissait entendre que ceux qui faisaient souffrir les autres ou les morts subites n'étaient pas des sujets de rêve pour des reportages. Elle le regardait avec un profond scepticisme.

— Non, non, lui assura-t-il. C'est juste que j'ai trouvé ça bizarre. Trois sur quatre. Est-ce qu'ils ont brûlé la vie par les deux bouts ? Est-ce qu'ils ont joué avec la mort ? Ce n'est pas directement lié à mon sujet, mais j'ai pensé que ce pouvait être intéressant de la revoir. Après toutes ces années. Cela fait si longtemps.

Il lui adressa un large sourire, mais la rédactrice en chef restait dubitative. Qui a envie de retrouver ses anciens tortionnaires d'école ?

— Elle habite juste à l'extérieur de la ville, poursuivit Calle pour rompre le silence qui devenait pesant. Un nom comme Hittarp.

— Mais c'est là que j'habite, annonça la rédactrice. Comment s'appelle-t-elle ?

— Ylva, répondit Calle. Elle est mariée à un certain Mike Zetterberg.

La rédactrice en chef ouvrit des yeux ronds et le regarda, frappée d'effroi.

Calle comprit alors que quelque chose n'allait pas, mais alors pas du tout.

Calle se trouvait dans un bus qui roulait en direction du centre d'Helsingborg. Sa gorge lui faisait mal, son visage était rouge, et il ne put s'empêcher de penser à son ami Jörgen Petersson, toujours en forme, lui. Mais au fond, qui était-il vraiment ? Quelqu'un qui savait se montrer dur en affaires. Les gens riches se résumaient souvent à leur compte en banque et à leurs avoirs. Eux-mêmes se définissaient ainsi. Mais de là à jouer avec la vie et la mort...

Calle se leva pour parler au chauffeur.

— Excusez-moi, je voudrais vous poser une question. Comment puis-je aller à Hittarp ?

— Eh bien, vous prenez le 219, répondit le chauffeur avec un fort accent de Scanie.

— Et il part d'où ?

— Vous y êtes, justement.

— Vous voulez dire que ce bus va à Hittarp ?

— Je pense bien, sinon ce ne serait pas le 219.

Calle n'y comprenait plus rien. Le chauffeur le faisait marcher ou quoi ?

— Donc vous allez bien à Hittarp ? insista-t-il.

— Eh bien...

— Je ne comprends pas, c'est une sorte de plaisanterie ?

— Faut bien s'amuser un peu. Vous autres de Stockholm, vous aimez bien ça, non ?

— Prévenez-moi, s'il vous plaît, quand on sera à Hittarp.

Calle alla se rasseoir. Il ne pourrait jamais vivre en dehors de la capitale.

— Nous devrions parler à cet enfoiré, dit Gerda.

— Pourquoi ? voulut savoir Karlsson.

Gerda haussa les épaules.

— Peut-être qu'il est prêt à cracher le morceau.

— Le risque est trop grand, rétorqua le commissaire. Il est tombé amoureux et il a une fille dont il doit s'occuper. Au fait, pourquoi on n'a jamais de gâteaux avec le café ? Ces affreux biscuits, on est obligés de boire de l'eau pour les faire descendre, tellement ils sont secs.

— Peut-être que c'est pas lui, hasarda Gerda.

— Qui ? Quoi ?

— Ce rejeton des classes supérieures. Et s'il était innocent ?

Karlsson rit.

— Lui en Blanche-Neige ?

Calle descendit du bus. La première chose qu'il vit, ce fut deux jeunes adolescentes montées sur des poneys. Puis une voiture gravit lentement la colline. Il put découvrir le détroit d'Öresund et la côte danoise, entre les maisons. Calle lut le nom des rues : Sperlingsvägen, Sundsliden. Il sortit le plan qu'il avait imprimé sur Internet et essaya de se repérer. Une femme d'un certain âge ratissait le gravier de son allée. Calle lui adressa un signe de tête.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda-t-elle avec l'accent de Stockholm.

— Merci, ça va. J'ai trouvé où je suis.

Calle leva la main pour la remercier. Les gens de Stockholm sont des personnes bien, pensa-t-il. La femme lui sourit de nouveau et Calle crut, un instant, l'avoir déjà vue quelque part. Mais on a souvent cette impression quand les gens sont souriants.

— Vous allez où ? fit-elle.

— A Gröntevägen.

— C'est juste là-bas, de l'autre côté de la pelouse. Vous cherchez quelqu'un en particulier ?

— Michael Zetterberg, répondit Calle.

— Il habite dans la grande villa blanche au toit noir.

La femme indiqua la direction du doigt.

— Merci, dit-il en s'éloignant.

Il allait se retourner pour lui demander s'ils ne s'étaient pas déjà rencontrés, mais renonça. Après ce que la rédactrice en chef du magazine lui avait appris, il n'avait pas l'esprit à bavarder.

Ylva avait disparu depuis presque un an et demi. Trois sur les quatre étaient morts, et on avait perdu toute trace de la dernière. Qu'est-ce que cela signifiait ? Y avait-il un lien ? Ou était-ce une pure coïncidence ?

Calle descendit la rue, résistant à la tentation de couper à travers la pelouse. L'herbe était certainement mouillée et il avait mis ses plus belles chaussures en l'honneur de cette rencontre, même si elles étaient un peu trop légères pour ce temps d'automne un peu frais.

La maison des Zetterberg était grande et le jardin bien entretenu. En s'approchant, Calle aperçut un trampoline qui avait passé les derniers hivers dehors, un ballon de foot oublié et une trottinette des neiges abandonnée près de la terrasse.

C'est bien, songea Calle. Il fallait se méfier des gens trop maniaques. Il avait écrit suffisamment d'articles pour des revues de décoration

d'intérieur pour savoir que les maisons et les appartements les plus cool sentaient le chlore et le divorce.

L'allée devant le garage était dégagée.

Calle rejoignit la porte d'entrée et sonna. Personne. En un sens, il se sentit soulagé. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire au mari d'Ylva.

Calle regarda sa montre : 5 heures moins le quart. Il avait réservé une place sur le dernier vol, pour se laisser la possibilité d'interviewer Ylva. Contrairement à ce qu'il avait dit à la rédactrice en chef d'*Enfants et Famille*, il comptait bien utiliser cet entretien pour sa série d'articles. Une belle jeune femme qui avait perdu trois de ses plus proches camarades d'école – c'était justement le genre de choses susceptible d'intéresser les lecteurs.

Mais voilà, elle n'était pas joignable. Aussi Calle voulait-il, tant qu'à faire, s'entretenir avec son mari.

Pour parler de quoi ?

Il se sentit mal à l'aise. N'était-il pas un parasite qui se nourrissait des malheurs des autres ? Il décida de se promener un moment dans les environs pour faire le point.

Il y avait des maisons partout. Des villas anciennes et quelques constructions modernes avec de grandes baies vitrées.

Il descendit vers la mer, remarqua une grande demeure un peu disproportionnée sur la colline, vers la gauche, et sentit l'odeur du varech. Une fois sur la plage, il trouva finalement que la toiture en fibrociment était moins affreuse vue de loin, puis il tourna sur la droite en direction des deux pontons. Il éprouva un besoin irrésistible de marcher sur l'un d'eux.

Il resta un moment au bout du ponton. A sa droite se trouvait la baie de Cattégat, en face la côte du Danemark, et à sa gauche la ligne de ferry reliant Helsingborg et Helsingör et, encore plus loin, l'île de Ven.

Il y avait encore une heure, il avait juré de ne jamais vouloir quitter le centre de Stockholm, mais voilà qu'il se demandait s'il ne devait pas réviser sa position. Le ciel infini semblait plein de promesses. Calle comprit pourquoi les gens qui avaient grandi dans le coin avaient du mal à en partir. Une mouette passa devant lui, portée par le vent, et sembla se moquer de lui. Calle fit demi-tour.

Il longea le rivage, en direction du nord, puis grimpa une longue pente et finit par retrouver la Gröntevägen, où une voiture était à présent garée dans l'allée de la villa au toit noir.

Calle hésita. Quelles questions allait-il poser ?

Un homme éprouvé par la disparition de son épouse. L'histoire de celle qui est partie acheter un journal et qui n'est jamais revenue...

Une histoire, certes, mais une situation délicate : la femme avait

disparu, ce qui faisait automatiquement du mari un suspect potentiel. Le mari était toujours le méchant.

Comment aborder le sujet ?

Par la Bande des Quatre, évidemment. Même s'il ne prononcerait pas ce terme en face du mari.

Calle repoussa ces pensées. Il n'avait pas besoin d'un plan de bataille, il était un reporter, un journaliste pour un hebdomadaire, il en avait vu d'autres. Dommage que le reste du monde ne comprenne pas cela.

Il sonna à la porte et entendit les pas légers d'un enfant qui s'approchait. Une fillette ouvrit et le dévisagea avec curiosité.

— Salut ! Est-ce que ton père est à la maison ?

— Oui.

Elle pivota sur ses talons et courut vers la cuisine.

— Papa !

Un tablier autour de la taille, Mike s'essuyait les mains avec un torchon. Il jeta un regard surpris à Calle, qui lui tendit la main et lui adressa un de ses irrésistibles sourires.

— Calle Collin, bonjour.

— Bonjour, répondit Mike en hésitant.

Il était clair qu'il se demandait qui il avait en face de lui. Un Témoin de Jéhovah ?

— Je suis allé au collège Brevik de Lidingö, annonça Calle. J'y étais en même temps qu'Ylva. J'ai entendu dire qu'elle avait disparu et je me demandais si je pouvais bavarder un peu avec vous.

Mike tomba des nues, mais sut vite se ressaisir.

— Je vous en prie, entrez.

Ylva mit la télévision en marche. Gösta l'avait connectée à certaines chaînes, il y avait de cela quelques mois. La télévision était un luxe et elle la laissait souvent allumée. Pour avoir de la compagnie et entendre du bruit, à défaut d'autre chose.

En fin d'après-midi, il n'y avait que de vieux sitcoms. Ylva adorait les rires préenregistrés, cela lui faisait chaud au cœur.

Elle avait repassé tout le linge de la journée, elle avait même réussi à faire briller une paire de chandeliers – en d'autres termes, elle n'avait pas chômé.

L'automne était bien avancé à présent et Ylva avait depuis longtemps abandonné tout espoir de jamais s'échapper. Elle n'était indéniablement qu'une idiote, comme Gösta ne cessait de le lui répéter. Il se montrait assez satisfait de ses performances sexuelles, bien qu'il prétende que c'était chez elle un talent naturel, inné.

— Mais je te donne aussi l'occasion de beaucoup t'entraîner.

Lorsqu'il lui dit cela, elle le remercia et prit son courage à deux mains pour lui demander si, après tout, elle ne pourrait pas s'occuper du ménage dans la maison, promettant qu'elle ferait du bon travail.

Il répondit qu'il y penserait. Ylva était persuadée que, tôt ou tard, elle aurait cette chance. Il s'était montré généreux, ces derniers temps, la gâtant avec de la nourriture et des livres.

Elle n'avait aucune raison de courir le risque de tout perdre en tentant de fuir.

— Attendez, pas si vite ! dit Mike, les mains en avant.

Calle Collin s'interrompt. Il lui avait expliqué le contexte, à savoir qu'il voulait au départ interviewer Ylva sur ses trois anciens camarades de classe morts si jeunes, mais que la rédactrice en chef du magazine *Enfants et Famille*, qui se trouvait habiter dans le coin, lui avait appris qu'Ylva était portée disparue depuis plus d'un an.

— Alors vous êtes un journaliste, fit Mike, la mine désapprobatrice.

— Oui, pour la presse hebdomadaire, précisa Calle. Je ne suis pas un journaliste d'infos.

— Et vous voulez écrire sur des personnes décédées ?

— Enfin, oui et non. Mais...

— Mais quoi ? s'écria Mike, le visage empourpré, sous le regard inquiet de sa fille.

— Je trouvais seulement ça un peu étrange, reprit Calle.
— Quoi donc ?
— Que trois sur quatre soient morts et que la quatrième ait disparu.
— De quoi parlez-vous ? Trois sur quatre ? Trois sur quatre de quoi ?

— De la Bande des Quatre, répondit Calle en baissant les yeux, embarrassé.

— La Bande des Quatre ? répéta Mike en secouant la tête.

Calle croisa son regard. C'était maintenant ou jamais.

— Ylva traînait beaucoup avec ces trois garçons : Johan Lind, Morgan Norberg et Anders Egerbladh. Tous les quatre ont été des terreurs à l'école. Morgan est mort d'un cancer, Anders a été assassiné à Stockholm et Johan a perdu la vie dans un accident de moto en Afrique. Je me demandais s'il pouvait y avoir un lien avec la disparition de votre femme, c'est tout.

La fillette se tourna vers son père, impatiente de voir sa réaction.

Les veines sur le front de Mike étaient gonflées, sa poitrine se soulevait et il pinçait les lèvres. Quand il ouvrit la bouche, ce fut pour dire tout bas, presque dans un murmure :

— Je n'ai jamais entendu parler des individus que vous venez de mentionner, alors c'est qu'ils n'ont pas dû beaucoup impressionner ma femme. Par contre, si vous ne laissez pas les gens faire leur deuil en paix, j'aurai deux mots à dire à votre rédactrice. D'ailleurs, je n'y manquerai pas. Et maintenant, je vous prie de sortir de ma maison et de ne jamais remettre les pieds ici.

— Mais je...

— Maintenant.

Calle se leva et partit.

Calle Collin appuya son front contre le hublot, sentit le froid du plastique contre sa peau. L'appareil accéléra sur la piste d'envol et il fut plaqué contre le dossier de son siège. Il ne prenait pas souvent l'avion et, invariablement au moment du décollage, il élaborait toutes sortes de scénarios catastrophe. Le plus récurrent était celui où l'avion se cassait en deux dans les airs, et où les passagers étaient aspirés par le vide glacial, avec largement le temps de réfléchir à leurs péchés avant de s'écraser sur le sol.

Mais cette fois, Calle avait en tête bien d'autres scènes. Il imagina Michael Zetterberg contactant la rédactrice en chef d'*Enfants et Famille*. Peut-être qu'il lui téléphonerait ou qu'il la croiserait par hasard un dimanche lors d'une promenade. Il lui raconterait alors ce qui était arrivé : un reporter un peu cinglé, venant de Stockholm, qui l'avait interrogé au sujet de la disparition de sa femme. Ce dernier aurait sous-entendu qu'Ylva n'avait pas toujours été un ange et il aurait parlé de camarades de classe morts, bref une visite pour le moins déplaisante. Il aurait même affirmé travailler pour le magazine *Enfants et Famille*. Était-ce possible ?

Calle voyait d'ici la tête de la rédactrice, écoutant avec attention, se mettant en colère et répondant qu'elle savait très bien de qui il s'agissait, et qu'elle appellerait immédiatement le reporter pour lui enjoindre de cesser ses bêtises.

Calle imagina le coup de téléphone qui s'ensuivrait, les réprimandes, le contrat déchiré. Il serait définitivement grillé.

Mais qu'est-ce qui lui a pris, à ce Calle Collin, lui qui était pourtant un bon journaliste et un garçon bien, dans le temps. Il faut croire qu'il a perdu la main...

Enfin, ses pensées le ramenèrent à Jörgen. L'avion venait de se poser à Arlanda et Calle se dirigeait vers la sortie. Cet homme qui avait tellement d'argent qu'il s'était créé un personnage d'excentrique incompris pour se rendre intéressant.

Tout était de sa faute. Absolument tout. Même s'il n'en était pas vraiment à l'origine.

Au lieu d'attendre le bus, Calle sauta dans un taxi.

— Lidingö, s'il vous plaît.

Il alluma son portable et appela Jörgen.

— Je suis en route pour chez toi. Il faut qu'on parle.

— Quelqu'un est venu ici aujourd'hui, annonça Marianne.
— Ici ? demanda Gösta.
— Ici, dans la rue. Il a demandé où était la Gröntevägen. Il allait voir Mike. Il l'a appelé Michael.

— Bon.

Gösta, moyennement intéressé, lisait toujours son journal.

— Un type de leur âge, qui venait de Stockholm.

— Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Marianne soupira, lasse de voir son mari aussi indifférent.

— Il avait une drôle d'attitude. Il m'a regardée comme s'il m'avait déjà vue quelque part.

— Il s'est présenté ?

— Bien sûr que non.

— Il a dit quelque chose ?

— Non.

— Alors, pourquoi tu t'en fais ?

Marianne se leva, contrariée, et entreprit de remplir le lave-vaisselle. Gösta poursuivit sa lecture sans lui accorder plus d'attention. Elle claqua la porte de la machine, tant elle était énervée. Gösta leva les yeux.

— On ne peut pas continuer éternellement comme ça, déclara-t-elle. On y est presque, il ne reste plus qu'Ylva. Il faut qu'on termine ce qu'on a commencé, et il faut le faire maintenant.

Calle Collin régla la course, rejoignit le portail et sonna. Il regarda la caméra et entendit un bruit dans l'interphone.

— Entre, dit Jörgen en lui ouvrant.

Calle poussa le portail et se dirigeait vers la maison quand il aperçut Jörgen sous le porche.

— Que me vaut l'honneur ?

Calle regarda d'un air grave son vieux camarade de classe.

— Ta famille est là ?

— Bien sûr.

— Alors je suggère qu'on marche un peu.

Jörgen acquiesça sans poser de questions.

— Attends, je vais chercher une veste.

Dès qu'ils furent en dehors de la propriété, Calle saisit Jörgen par le col et le poussa contre la haie :

— Qu'est-ce que t'as foutu, bordel ? Tu les as tous butés, hein ?

Interloqué, Jörgen cligna des yeux, la lèvre inférieure tremblante.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Lâche-moi !

— Tu les as tous butés ! répéta Calle dans un hurlement.

— Mais qui ça ? De quoi tu parles ?

Jörgen était au bord des larmes. Calle le tenait toujours aussi fermement.

— Tu crois que je n'ai pas compris ? Tu es tellement pété de thune que tu penses avoir le droit de vie ou de mort sur tout le monde. Alors, c'est qui, le prochain sur la liste ? Moi peut-être ?

— Mais arrête, Calle ! Je n'ai rien fait du tout. C'est quoi, toute cette histoire ?

Calle était si tendu qu'il avait la sensation que son corps allait exploser. Jörgen avait du mal à respirer et des larmes ruisselaient sur ses joues. Calle le poussa encore davantage contre la haie.

— Je vais aller voir les flics, compte là-dessus.

— Mais je n'ai... n'ai rien fait, bégaya Jörgen.

Calle le lâcha et se mit à marcher. Au bout de cinq mètres, il se retourna, revint sur ses pas. Il tendit une main et, en pleurant, prit son ami dans ses bras. Ils retournèrent, bras dessus bras dessous, à la maison.

Ils allèrent à l'étage. Calle lui raconta sa journée dans le nord-ouest de la Scanie et lui apprit qu'Ylva avait disparu sans laisser de traces, depuis presque un an et demi.

— Mais elle ne peut pas s'être volatilisée comme ça, si ? objecta

Jörgen.

— Son mari a dû faire le coup et cacher le corps, intervint sa femme qui les avait suivis.

Calle secoua la tête.

— S'il était coupable, il ne m'aurait pas flanqué à la porte. Il aurait allégué toutes sortes d'hypothèses sur la culpabilité de quelqu'un d'autre.

L'épouse de Jörgen se leva en soupirant.

— Vous cherchez vraiment midi à 14 heures. Il n'y a aucune relation entre toutes ces personnes décédées si ce n'est qu'elles étaient en classe ensemble.

— La Bande des Quatre, dit Jörgen.

Sa femme lui donna une tape sur la tête.

— Ça suffit maintenant, vos histoires. Vous n'avez vraiment pas autre chose à faire que de ressasser vos vieux souvenirs ? Trouvez-vous un hobby, je ne sais pas, moi...

— Oui, j'ai intérêt à trouver une occupation, renchérit Calle, car c'est sûr que, côté boulot, je suis fini.

On frappa à la porte, le signal qu'Ylva devait se mettre en position. C'était Marianne. Elle le savait. Sa fenêtre sur le monde montrait qu'il faisait jour et qu'il ne se passait pas grand-chose. Gösta était au travail.

Marianne portait une assiette.

— On avait des restes, indiqua-t-elle.

Ylva fit un pas en avant.

— Ne bouge pas, lui ordonna Marianne.

Ylva s'immobilisa.

— Assieds-toi.

Ylva obéit.

Sans la quitter des yeux, Marianne fit tomber le contenu de l'assiette par terre.

— Tu penses que t'en es digne ?

Ylva ne répondit pas.

— Tu n'es qu'un chien. Toute la question est de savoir quelle sorte de chien. Un chiot gémissant ou une grosse chienne pataude ? Peu importe au fond, tous les chiens sentent mauvais. Tu nous coûtes cher, tu sais ça ? L'électricité, la nourriture et j'en passe. On ne peut pas dire qu'on en a pour son argent avec toi. Non, je crois que nous avons fait le tour et que c'est le début de la fin, tu n'es pas d'accord ?

Ylva resta interdite.

— C'est un bon toutou, ça, il comprend tout ce que sa maîtresse lui dit. Tu devrais faire comme Annika. Suivre son exemple. C'est ce que

t'as de mieux à faire. C'est pas une vie. Ni pour toi ni pour les autres. Même si on sait parfaitement, toi la première, que tu ne mérites pas mieux. Je crois que nous sommes d'accord là-dessus.

Marianne soupira, excédée.

— Réfléchis-y.

Elle se dirigea vers la porte, la déverrouilla et se retourna.

— Si la corde n'est pas suffisante, je peux t'apporter des comprimés.

Elle désigna du menton les restes qui jonchaient le sol.

— Vas-y, bouffe.

Au téléphone, Mike parla d'une urgence et demanda s'il pouvait venir. Gösta, bien sûr, dégagea du temps pour le recevoir.

— Je vous écoute, dit-il.

Mike lui fit part de l'étrange visite qu'il avait reçue.

Gösta l'écouta avec un sourire amusé qui donna à Mike l'impression de ne plus savoir où il en était.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il avec incompréhension.

— Je pensais qu'il s'agissait de quelque chose de grave, répondit Gösta.

— Mais c'est grave !

— Non, rétorqua Gösta. Ce n'est pas grave. Dites-moi, comment ça va avec Nour ?

— Bien, bien. Mais qu'est-ce que vous entendez par « Ce n'est pas grave » ?

— Je pensais que votre vie sentimentale s'effondrait, expliqua Gösta. Mais ça, c'est juste une guêpe au cours d'un pique-nique. C'est énervant, embêtant, mais ça n'empêche pas le pique-nique de se poursuivre.

Mike retrouva son calme et, au bout d'un moment, se mit à rire à son tour.

— Admettez quand même que c'est étrange, comme histoire.

— Quoi ? Que des anciens camarades de classe meurent de cancer ou dans un accident de la circulation ? Ce ne devaient pas être des amis proches. Alors ça donne quoi ? Trois personnes qui fréquentaient la même école sont décédées. Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange là-dedans.

— Ils étaient dans la même classe, poursuivit Mike. Et le type qui est venu me voir aussi.

Gösta resta silencieux.

— Est-ce que je ne devrais pas aller voir la police ? demanda Mike.

— Pour quoi faire ?

— Pour déposer plainte contre lui. La prochaine fois, il se peut qu'il s'en prenne à Sanna.

Gösta leva les yeux au plafond, plissa les lèvres et dodelina de la tête, songeur.

— Je ne sais pas, fit-il enfin. Vous croyez vraiment qu'il y a un danger ?

— Pas directement, admit Mike. C'est difficile à dire. Mais je ne me pardonnerai jamais s'il lui arrive quelque chose.

Gösta appuya ses avant-bras sur son bureau.
— Comment il s'appelle déjà ?
— Calle Collin.
— Vous avez fait une recherche sur lui sur Internet ?
— Il a écrit dans pas mal de revues, rien de bizarre à signaler.
— Vous m'avez dit qu'il travaillait pour le magazine *Enfants et Famille*. Peut-être pourriez-vous commencer par contacter quelqu'un là-bas ?

— C'était quoi, son nom ? Calle... ?
Marianne feuilletait nerveusement l'annuaire de la classe de sa fille. Son doigt parcourait la liste des élèves.

— Calle, Calle, Calle. Jonsson ?
— Non, Collin, corrigea Gösta.
— Tiens, il est là, dit-elle en lisant tout haut : « Troisième à partir de la gauche, deuxième rangée. » Lui, là.

Elle étudia la photographie de classe, fit une moue dubitative, puis haussa les épaules.

— Je ne l'aurais jamais reconnu.
On sonna à la porte d'entrée. Gösta se pencha et jeta un coup d'œil par la fenêtre. C'était Mike.

— Il ne manquait plus que lui !
— Eh bien, va donc lui ouvrir ! s'écria Marianne.
Gösta ferma d'abord l'accès la cave – on n'est jamais trop prudent – et se dirigea ensuite vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit en feignant la surprise. Mike se tenait sur le seuil, une bouteille de vin à la main.

— Pour exprimer ma gratitude, annonça-t-il.
— Oh, il ne fallait pas. Non, vraiment.
— Je sais, mais vous signifiez beaucoup pour moi. Honnêtement, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

Gösta prit la bouteille, regarda l'étiquette, eut un clappement de langue appréciateur.

— Dites donc, vous nous gênez ! Merci beaucoup. Excusez-moi si je ne vous fais pas entrer, mais vous tombez mal...

— Non, non, je vous en prie, je dois rentrer à la maison préparer à manger à Sanna, s'empessa de répondre Mike. Je voulais juste vous donner ça en passant, c'est tout.

— Merci beaucoup, répéta Gösta.
— Non, c'est moi qui vous remercie.

Mike fit un signe d'au revoir et s'en alla. Après avoir refermé la porte, Gösta retourna voir sa femme dans la cuisine.

— Il m'a reconnue, j'en suis sûre, déclara-t-elle en tapotant du doigt la photo de classe. Je ne crois pas qu'il ait mis un nom sur mon visage,

mais dès qu'il le fera, nul doute qu'il opérera le rapprochement.

— Du calme. Pourquoi tu envisages toujours le pire ? Et puis d'abord, pourquoi te reconnaîtrait-il, hein ? Combien de parents de tes camarades de classe serais-tu capable de reconnaître ? Toi-même, tu ne l'as pas reconnu.

— C'est vrai, mais lui était un adolescent à l'époque, et maintenant c'est un adulte. J'ai peut-être changé aussi, mais pas de la même façon.

Gösta soupira.

— Et quand bien même il t'aurait reconnue, pourquoi ferait-il le lien avec Ylva ? Il n'y a aucune raison. D'autant plus que Mike l'a flanqué dehors. Il est peu probable que Calle Collin cherche à le recontacter.

— Peut-être, mais il y a quand même un risque.

Marianne inspira profondément.

— Gösta, l'heure est venue. Il faut se débarrasser d'elle. Si elle ne le fait pas d'elle-même, tu vas devoir l'aider.

Ylva vit toute la scène sur son écran.

Mike, une bouteille de vin à la main, se dirigea vers la maison où elle était enfermée. Peu après, il s'éloigna, les mains vides.

La caméra ne couvrait pas le porche, mais nul besoin de beaucoup d'imagination pour deviner ce qui s'était passé. Mike était donc venu leur apporter une bouteille de vin... Ce qui confirmait bel et bien ce que Gösta lui avait dit : lui et Mike étaient proches et Mike lui confiait tout.

Le vin était, de toute évidence, une façon de le remercier pour son aide, même si Mike savait que c'était le travail de Gösta d'écouter ses patients. C'était comme ça qu'on faisait dans les banlieues chics : on s'offrait une bonne bouteille en gage de convivialité. Entre voisins.

Ylva se demanda quelles conséquences cela entraînerait pour elle. Quel risque cela comportait. Gösta et Marianne ne pouvaient avoir de vie sociale entre leurs quatre murs. Chaque personne franchissant leur seuil représentait un réel danger pour eux. Ils étaient contraints de garder leurs voisins à distance, de les saluer poliment, mais c'était tout. Pas question de les laisser s'approcher trop près.

Gösta lui témoignait moins d'intérêt qu'avant, Ylva en était bien consciente. Elle savait que le jour où il ne la désirerait plus signerait sa perte.

Elle s'appliquait à feindre l'orgasme et à se réinventer constamment, mais quoi qu'elle fît, Gösta paraissait s'ennuyer. Au fond, ce n'était que lorsqu'il la pénétrait avec violence qu'il retrouvait l'ardeur qu'il lui avait témoignée les six premiers mois.

Il fallait garder la tête froide. Ne pas s'emballer. Bien planifier, envisager toutes les possibilités. La tuer ne posait pas de problème en soi, mais Gösta restait convaincu qu'ils réussiraient à lui faire franchir cette étape d'elle-même. Ils devaient lui ouvrir les yeux, la forcer à reconnaître sa situation et à comprendre ce qu'elle était devenue. Alors elle saurait qu'elle n'avait pas d'autre issue.

Non, la difficulté serait de se débarrasser du corps sans laisser de traces.

S'il avait eu un bateau, il aurait pu l'envoyer au fond de la mer, mais là encore, comment atteindre l'embarcation avec un grand sac-poubelle noir sur l'épaule en passant inaperçu ? Il y avait des maisons de chaque côté de la rue. La côte elle-même était surveillée. Et à supposer qu'il passe par la forêt, il pouvait y avoir quelqu'un parti ramasser des champignons, qui remarquerait la voiture et se souviendrait de la plaque d'immatriculation.

Enterrer le corps n'était pas un mince travail et les risques de se faire remarquer étaient élevés.

Pourquoi, d'ailleurs, cacher le corps ? Ne valait-il pas mieux qu'il soit découvert le plus tôt possible ? Ainsi, Mike pourrait enfin l'inhumer et faire son deuil. Il n'aurait pas à subir les regards soupçonneux. Certes, Mike devrait être aidé dans cette phase, quand il découvrirait qu'Ylva était restée en vie pendant tout le temps de sa disparition.

Le mieux serait de jeter son cadavre dans le fossé le long d'une route déserte. L'heure importait plus que le lieu. La nuit, par exemple, quand la circulation serait réduite à néant. Il pourrait balancer le corps sur le bas-côté et continuer à rouler. Bien sûr, il faudrait combiner ça avec un déplacement plausible. Pour avoir un alibi, au cas où on en viendrait à le soupçonner par la suite.

Le corps serait enveloppé dans des sacs-poubelle pour ne laisser aucun indice dans la voiture. Ils seraient obligés de gratter sous les ongles d'Ylva et il ne pourrait pas profiter d'elle les derniers jours. Ce qui n'était pas un mince sacrifice...

Pendant que Gösta se débarrasserait du cadavre, Marianne resterait à la maison pour effacer toute trace de sa présence dans la cave. Nettoyer à fond la moindre surface avant d'installer une batterie et une guitare électrique.

Ils seraient obligés de tout planifier dans les moindres détails et d'arrêter une date.

Gösta se demandait comment serait la vie sans Ylva. Un soulagement, bien entendu, quand tout serait terminé. Mais aussi un peu de tristesse.

Venger Annika avait été un moteur pendant ces trois années. Leur combat pour la justice et le châtement avait rejeté dans l'ombre presque tout le reste. Leur but avait été clair, et la vie, en un sens, simple.

Une fois que ce serait fini, ça laisserait un vide abyssal.

La possibilité de descendre à tout moment dans la cave pour baiser Ylva lui avait donné un sentiment de richesse. Une dimension supplémentaire.

Bientôt, ça aussi serait de l'histoire ancienne.

Est-ce que le vin l'avait déçu ? C'était pourtant un grand cru. Peut-être que Gösta avait espéré du whisky ?

Bah. Pourquoi se monter la tête ? Si Gösta s'était montré réservé, c'était simplement parce qu'il préférerait garder une certaine distance sur le plan social, puisque Mike était son patient.

C'était la seule explication qui vaille.

Le jour où Mike ne serait plus son patient, ils pourraient dîner ensemble tous les quatre.

La femme de Gösta paraissait sympathique. Elle et Nour s'entendraient, pas de doute. Qui ne s'entendait pas avec Nour ? Rien que de penser à elle, Mike souriait intérieurement.

Comme un signe du ciel, elle passa à cet instant le seuil. Sanna s'élança pour l'accueillir. Mike resta un peu en retrait, gêné de se sentir heureux comme un gamin. Ce ne pouvait pas être mieux. Il attendit son tour et l'embrassa sur la joue, puis lui prit son manteau qu'il accrocha à la patère.

— Ça sent bon, dit-elle.

— Une sauce à la viande, répondit Mike. Rouge.

Nour ne sembla pas comprendre.

— C'est un peu difficile à expliquer. C'est une sauce assez sophistiquée, qu'est-ce que tu crois !

Sanna disparut dans le salon, où Mike eut la bonne surprise de découvrir qu'elle avait répandu tous ses Lego sur le tapis. Il aurait beau passer plusieurs fois l'aspirateur, il savait qu'il en resterait toujours de petites pièces quelque part.

Il remplit un verre de vin rouge et le tendit à Nour.

— Merci, fit-elle en prenant le verre.

Mike la regarda et sourit.

— Je suis si heureux, si tu savais...

Gösta prit son temps et lui fit la totale. Les gémissements de plaisir d'Ylva avaient un petit côté théâtral, mais à ce stade, cela lui importait peu. Ensuite, il resta allongé à côté d'elle longtemps, le souffle court, la poitrine en sueur.

— Tu sais vraiment y faire, déclara-t-il.

— Merci.

— Ça va ?

— Ça va bien.

— Mike et Sanna eux aussi vont bien.

Ylva ne répondit pas. Ni Gösta ni Marianne ne mentionnaient sa famille sans avoir une idée derrière la tête.

— Il est avec Nour à présent, comme tu sais. Je ne l'ai jamais vu aussi heureux. Sanna non plus, d'ailleurs. Nul n'est indispensable, et toi moins que quiconque.

Ylva continua de se taire.

— Ça ficherait un sacré bordel, si tu allais soudain sonner à leur porte.

— Je suis bien ici, dit Ylva.

— Effectivement, tu as la belle vie, si on considère pourquoi tu es ici.

— Avec toi, ajouta Ylva. Je suis bien avec toi.

Gösta rit, se redressa pour s'asseoir sur le bord du lit et commença à enfiler son caleçon.

— Marianne trouve que j'ai assez pris mon pied comme ça.

— Elle est jalouse ?

Gösta la fixa. Elle baissa les yeux.

— Pardon.

— Nous ne sommes pas un couple, toi et moi. Tu n'es qu'une pute qui ne vaut rien et qui peut être reconnaissante que j'accepte de venir la baiser. Si je le fais, c'est par bonté d'âme, tu comprends ?

— Je le sais, merci. Pardon.

— Tes mille et une nuits touchent bientôt à leur fin, ça tourne à la routine. J'ai beau te sauter dans toutes les positions, tu n'as que trois trous... Bon, je reviendrai demain et t'as intérêt à me surprendre, compris ? Sinon, il va falloir qu'on trouve une solution.

Comme Ylva l'avait pressenti, la visite-surprise de Mike avec une

bouteille avait rendu Gösta et Marianne nerveux. C'était une intrusion dans leur vie privée, un signe que le monde extérieur se rapprochait inexorablement, que le piège se refermait aussi sur eux. C'est pourquoi Ylva devenait encombrante. Sans elle, ils n'avaient rien à cacher, ils pourraient ouvrir leur maison, accueillir les gens chez eux et leur faire visiter les lieux.

Marianne voulait qu'Ylva se suicide. Pour expier sa faute. Gösta aussi. C'était leur plan d'origine.

Tous deux soulignaient à quel point sa situation était intenable. Que même si elle restait en vie, elle n'avait pas d'avenir. Elle n'était qu'une putain et ne serait jamais rien d'autre.

Sur ce point, ils avaient raison. Tout le monde lui demanderait : Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfuie ? Pourquoi n'avez-vous même pas essayé ?

Ylva n'avait pas l'intention de leur faire ce plaisir en se suicidant, jamais elle ne s'y résoudrait. Elle espérait qu'il la tuerait dans son sommeil. Ou qu'ils l'empoisonneraient pour lui faire perdre conscience. Encore qu'elle aimerait bien savoir ce qu'ils comptaient faire avec elle après. Elle souhaitait être enterrée. Pour que Mike et Sanna puissent tourner définitivement la page et aller de l'avant.

Elle préférerait ne pas savoir ce qui l'attendait. Car c'était évident : Gösta la violerait une dernière fois, elle mettrait tout en œuvre pour lui arracher quelques jours de sursis, mais à quoi bon ? Non, la prochaine fois, elle resterait inanimée, comme la poupée gonflable qu'il l'avait contrainte à devenir.

Mais avant tout, il fallait qu'elle dorme. Elle était fatiguée et avait envie de profiter de ses rêves dans lesquels elle n'était plus enfermée, mais libre. A son réveil, la réalité reprendrait ses droits.

Ylva se glissa sous les couvertures, tendit la main vers le lampadaire et éteignit.

Tout devint noir.

Quand le téléphone sonna, Calle Collin ne fut pas surpris, il s'y attendait.

Après l'avoir salué, la rédactrice en chef du magazine *Enfants et Famille* lui demanda de ses nouvelles et quel temps il faisait dans la capitale. C'était le genre d'entrée en matière auquel on avait systématiquement droit, quand on parlait avec des gens qui n'habitaient pas Stockholm.

Allez, crache le morceau, pensa Calle, et donne-moi le coup de grâce.

— A propos... dit la femme.

Enfin.

— J'ai parlé avec mon responsable et nous sommes tous les deux tombés d'accord.

Oh non... Pas ça. Pourquoi ne pas simplement lui dire d'aller voir ailleurs, sans entrer dans les détails ?

— Et... poursuivit la rédactrice.

On y était. Calle ferma les yeux et retint sa respiration. Au mieux – quelle humiliation ! – on l'autoriserait à soumettre des questionnaires à des célébrités pour les suppléments spécial vacances des journaux, du type : *Qui allez-vous embrasser à Pâques ? Comment fêtez-vous Noël ?* ou encore *Vos chansons à boire préférées*. Ce qui signifiait des heures au téléphone avec d'anciennes stars de la télévision trop heureuses de montrer encore leur visage.

— Oui ? la pressa Calle.

— Nous ne voulons pas d'histoires de suicide, reprit la rédactrice. Je sais que le *Kamratposten* ne publie jamais rien sur ce sujet pour éviter tout risque de réaction en chaîne. Notre lectorat est plus âgé et, espérons-le, plus intelligent, mais peu importe. Nous ne voulons tout simplement pas parler du suicide parce que c'est trop affreux. Il n'y a pas de dimension de pardon dans le suicide et nous devons tenir compte de nos fidèles lecteurs. Donc, nous n'abordons pas ce thème, un point c'est tout.

— Pas... pas de suicide ? bégaya Calle.

Est-ce que le mari d'Ylva ne lui avait pas parlé ? Ils étaient donc toujours intéressés par sa série d'articles sur les personnes qui étaient parties trop tôt ?

— Vous n'êtes pas d'accord ? demanda la rédactrice.

— Si, absolument, répondit Calle avec empressement. Il ne me viendrait jamais à l'esprit d'écrire sur le suicide.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Quand pensez-vous pouvoir nous soumettre votre premier article ?

Quand Calle raccrocha, il était si heureux qu'il monta le son de sa chaîne hi-fi et dansa dans l'appartement, avant de se rendre compte que quelqu'un le regardait fixement depuis l'immeuble d'en face.

Silence et obscurité. C'était comme flotter dans l'univers. Ylva croyait voir la planète bleue qu'était la Terre de si loin que plus rien qui s'y déroulait n'avait d'importance. Tout était vain. Son voyage toucherait bientôt à sa fin, le feu follet qu'elle avait été s'éteindrait. A quoi bon en faire un drame ? A chaque seconde, chaque jour, des êtres humains rendaient leur dernier souffle, et ce depuis la nuit des temps.

Sa vie avait connu des accidents de parcours. Son enfance difficile l'avait entraînée dans des zones dangereuses et cela s'était mal terminé. Cela avait commencé comme un jeu, avant de dégénérer. Avec la fille idiote du psychiatre. Annika.

Le long interlude où elle avait cru toucher le sens et le but de l'existence. Les étés sur le bateau. Mike. Le bonheur avec Sanna.

Les bêtises qu'elle avait faites pour tromper l'ennui, lorsqu'il s'était glissé dans leur couple.

Sanna pouvait s'en sortir sans sa maman. Ylva n'en doutait pas, même si cette prise de conscience était douloureuse. Le souvenir que l'enfant avait de sa mère était déjà sans doute en train de s'émousser. Elle entendait la voix de Mike tenter de raviver sa mémoire :

« Tu te souviens quand même de maman ? »

Une tentative maladroite pour préserver la mémoire d'Ylva, qui n'aurait pour résultat que la culpabilité. Pour Sanna, elle ne serait bientôt plus qu'un vague souvenir. Quelqu'un qui avait existé un jour, mais qui n'était plus là.

Ylva essaya de voir le monde à travers les yeux de Sanna. Quels souvenirs garderait-elle de sa mère ? Ce pouvait être n'importe quoi. Un moment où Ylva avait joué avec elle, l'avait chatouillée, avait fait une bataille d'oreillers. Ou peut-être une remarque, si possible gentille. Peut-être un film qu'elles avaient vu ensemble. Sans doute une de leurs nombreuses baignades en mer. Ylva qui se précipite à l'eau du ponton avec force éclaboussures, contrairement aux autres mamans qui tâtaient la température du bout du pied avant de s'y tremper jusqu'à la taille.

Ylva décida que telle serait sa contribution au monde, ce serait ainsi qu'elle vivrait dans la mémoire de sa fille : une maman qui se jette à l'eau. Elle se sentit apaisée. Ce n'était pas si mal de laisser cette image derrière soi.

Elle ne voulait pas trop songer au dernier chapitre de sa vie. Elle le découvrirait bien assez tôt. Elle avait expié son crime et s'était réconciliée avec l'idée qu'en chacun de nous le bien peut basculer vers le mal.

Elle tendit la main, appuya sur l'interrupteur et la pièce fut aussitôt inondée de lumière. Elle alla faire pipi, tira la chasse d'eau et retourna sous les couvertures. Elle appuya de nouveau sur l'interrupteur, et ce fut de nouveau l'obscurité.

Elle appuya encore une fois : lumière.

Une dernière fois, le noir.

Normal.

Oui, normal.

Jörgen Petersson avait trouvé une super combine.

— Trois pour cent couronnes, annonça-t-il placidement en posant six bières sur la table.

Il en poussa trois vers Calle.

— On n'aurait pas pu commencer avec une chacun ? demanda ce dernier.

— T'inquiète, c'est moi qui régale, précisa Jörgen.

— Dans ce cas...

— C'est pour nous éviter les allers et retours au bar. Bon, alors t'en es où ?

Calle lui parla du coup de téléphone de sa rédactrice, de comment il s'était préparé à essuyer ses foudres et du fait qu'il s'était entièrement trompé sur la raison de son appel.

— Alors si je comprends bien, on n'a pas le droit d'écrire sur le suicide ? répliqua Jörgen.

— Non, répondit Calle. Parce qu'il y a toujours un débile qui va lire ça et s'en inspirer : « Moi aussi, je veux qu'on parle de moi dans les journaux. »

— « Même si c'est la dernière chose que je ferai de ma vie », ajouta Jörgen.

— Exactement. C'est étrange que la rédactrice en chef ait cru bon de me le rappeler. C'est vraiment mal me connaître.

— Bref, tu n'es pas arrivé bien loin. Tu me fais penser au personnage un peu givré de Krösamaja, dans les romans d'Astrid Lindgren. On pourrait te mettre dans une pièce remplie de traders et, dès que le cours des actions s'envolerait, tu te prendrais la tête entre les mains en disant : « D'abord leur visage deviendra bleu et puis ils finiront par mourir. »

— Ce ne serait pas trop tôt, rétorqua Calle.

— En quoi, tu n'as pas tort. A la tienne !

— A la tienne !

Ils burent leur première bière, repoussèrent leurs verres vides et prirent chacun une autre bouteille.

— Le suicide est si contagieux que ça ? s'étonna Jörgen.

— C'est comme le mal de mer, dit Calle.

— Tu te souviens de la fille à l'école qui s'est suicidée ?

— Qui ça ?

— Annika, la fille du psy.

— Non, pas vraiment.

— Mais si, elle habitait la maison blanche face à la mer, insista Jörgen. Au bout de la pointe. Il y avait un chien noir qui aboyait derrière la clôture quand on passait à bicyclette devant.

— Ah, oui, elle... C'est bien elle qui s'est pendue ?

— Je crois. Personne n'est entré dans les détails. Une mère plutôt mignonne, autant que je me souviens.

— C'est pas mon rayon, commenta Calle.

— Le père n'était pas mal non plus. Le genre Richard Gere, si tu vois ce que je veux dire.

— Là, je te suis.

— La fille, en revanche, était assez quelconque, poursuivit Jörgen.

— C'est pas très gentil, ça.

— Elle serait peut-être devenue plus jolie, qui sait ? Mais de là à avoir le sex-appeal de sa mère... Tu ne te souviens pas d'elle ? La trentenaire la plus sexy du quartier. Toujours dehors en train de ratisser le gravier devant le garage.

Calle sursauta et eut comme un flash. La femme d'un certain âge à Hittarp. Celle qu'il avait cru reconnaître. Celle qui lui avait indiqué du doigt la maison de Michael Zetterberg...

— Tu sais, le chien qui aboyait comme un fou après tous les garçons qui passaient pour la reluquer, ajouta Jörgen.

Elle avait ratissé le gravier. Tout comme autrefois. Oui, c'était elle, la mère d'Annika.

Jörgen claquait des doigts devant le visage de son ami.

— Calle ! Ohé ! Tu m'écoutes ou quoi ?

Le fil électrique passait sous le socle du lampadaire. A quelques dizaines de centimètres de l'interrupteur. On pouvait l'atteindre du pied, mais Ylva préférait le faire avec la main pour éviter d'avoir à sortir du lit. Jusqu'à la prise au mur il fallait compter encore un mètre cinquante de fil qui avait été poussé sous le lit, pour faire moins désordre.

Quand le commutateur était éteint, il n'y avait pas d'alimentation électrique dans le lampadaire.

Gösta et Marianne l'avaient maîtrisée et enfermée grâce à un pistolet paralysant. C'était maintenant au tour d'Ylva de leur rendre la monnaie de leur pièce.

Elle n'était pas une putain, elle était la maman qui n'avait pas peur de sauter du ponton.

Ylva sortit du lit et se dirigea vers le coin cuisine. Il faisait nuit noire, mais elle connaissait par cœur chaque centimètre de son espace restreint. Elle prit les ciseaux et le couteau, et retourna se coucher. La lumière était éteinte, il n'y avait toujours pas de courant dans le fil

après l'interrupteur.

Elle s'accroupit, tâtonna pour suivre le fil et le coupa le plus près possible du pied de la lampe. A l'aide du couteau, elle dénuda les fils à leur extrémité et les plia pour qu'il y ait quelques centimètres d'espace entre eux. Elle remit un des bouts du fil sous le pied de la lampe.

A partir de maintenant, elle n'allumerait plus la lumière. Sous aucun prétexte. Pas avant que le moment soit venu.

Elle alla remettre les ciseaux et le couteau sur le plan de travail, bien en évidence, comme cela lui avait été demandé. Toute infraction au règlement était sévèrement punie.

Elle ouvrit le tiroir et prit la fourchette – le seul couvert en métal qu'on lui avait accordé pour manger –, rejoignit le lit et la cacha sous le matelas.

Il voulait être surpris ? Eh bien, il allait être servi.

— Non, dit Calle Collin. Non et non.

Ils avaient bu six bières chacun et la note s'élevait à présent à quatre cents couronnes. Plus vingt pour un bol de cacahuètes. Calle savait que, malgré sa fortune, son ami ne laisserait pas plus de dix couronnes en pourboire.

— Ce ne peut pas être seulement une coïncidence, insista Jörgen.

— Bof, fit Calle. Et ça serait quoi, le lien ?

— Je n'en sais trop rien, mais une chose est sûre : je ne crois pas aux coïncidences.

— Tu n'as besoin de croire aux coïncidences, rétorqua Calle. Notre monde petit-bourgeois – tu ne m'en voudras pas, j'espère, de t'inclure là-dedans, tu t'es seulement enrichi plus que nous – est tout étriqué, c'en est même pathétique. Tu sais ce que je fais quand je deviens parano et que je veux souffler sur les braises ? Je tape le nom d'un vieil ennemi sur Facebook. Tous ces enfoirés sont sur Facebook. Et là on peut revoir la tête de l'homme en question, plus tous les amis de cet imbécile. Puis tu appuies sur « Mettre à jour » et tu vois apparaître une nouvelle flopée d'amis. Et très vite, tu tombes sur un nom que tu connais par un autre biais. Tu cliques sur lui, et voilà que tu découvres toute une nouvelle liste d'amis. Mets à jour, clique dessus, etc. Le monde entier est connecté... Le fait que les parents d'Annika habitent là-bas, parmi d'autres gens aisés, n'est pas une coïncidence, au sens où ces gens-là préfèrent vivre entre eux. Moi, c'est pas ce que j'appelle une coïncidence.

— T'es complètement saoul, dit Jörgen.

— Je ne suis pas saoul.

— OK. Mais imagine un peu que le psy et sa femme canon, pour je ne sais quelle raison, tiennent la Bande des Quatre pour responsable

de la mort d'Annika...

— Elle n'a jamais existé, la Bande des Quatre. C'était juste des copains qui traînaient ensemble dans le secondaire. D'accord, c'étaient des petites terreurs qu'on aurait dû enfermer, je suis bien d'accord avec toi, mais ils ne formaient pas une vraie bande. Après la troisième, on ne les voyait plus du tout ensemble. L'un a laissé tomber l'école, si je me souviens bien. Jörgen, ohé, l'illuminé, tu m'écoutes au moins ?

— Je t'écoute, je t'écoute.

— On ne dirait pas, t'arrêtes pas de fixer le mur.

— Je ne fixe pas le mur, je réfléchis.

— Pourrait-on savoir quelles sont ces grandes pensées ?

— Je pense que j'ai raison. Le groupe s'est séparé après le suicide d'Annika. Je me fous de ce que tu dis, je vais quand même téléphoner au mari d'Ylva.

— Alors, je n'aurai plus de boulot.

— Tu peux entrer à mon service si tu veux, comme ça tu pourrais rédiger mes Mémoires.

— Ce ne serait pas très difficile : se réveiller, gagner au loto, se rendormir.

— Je vais l'appeler, répéta Jörgen.

— Non, s'emporta Calle.

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

— Jörgen, merde ! Je vais perdre mon boulot, je t'assure, je ne plaisante pas.

— Allô ? Ici, Karlsson.

Le commissaire avait décroché sans lever les yeux de sa page. La lecture du journal local faisait partie intégrante de son travail.

— Bonjour, je m'appelle Jörgen Petersson.

Vu son accent, quelqu'un de Stockholm, se dit aussitôt le commissaire.

— J'essaie d'entrer en contact avec une personne qui enquête sur la disparition d'Ylva Zetterberg, poursuit Jörgen. Si j'ai bien compris, cela va faire environ un an et demi qu'elle n'a plus donné signe de vie.

Ah, celle qui, en douce, s'envoyait en l'air, se rappela Karlsson, et qui avait été tuée par un mari jaloux, avec ses larmes de crocodile. Un homme que, faute de preuves, on avait dû laisser en liberté. En effet, le corps de la victime n'avait toujours pas été retrouvé.

— Eh bien, vous avez frappé à la bonne porte, répondit le commissaire.

— J'ai des infos qui pourraient vous intéresser.

— Je vous écoute, fit Karlsson tout en continuant à lire.

Ceux qui détenaient des informations intéressantes les gardaient pour eux et ne disaient jamais : « J'ai des infos qui pourraient vous intéresser. » C'était un fait avéré, tout comme celui qui soutient avoir de l'humour ou de l'intelligence prouve par cette seule assertion que précisément il en manque.

— Voilà, reprit Jörgen. On était dans la même école qu'Ylva, le collège Brevik à Lidingö, ici à Stockholm.

— Oui, fit le commissaire, que cette façon de se hausser du col en mentionnant la très chic île de Lidingö énervait.

Il nota que la Kallbadhuset rouvrirait bientôt ses portes. Ce n'était pas trop tôt. Combien de temps fallait-il donc pour rénover une piscine ?

— Ylva faisait partie d'une bande, poursuit Jörgen. Avec trois garçons. Ce n'étaient pas des tendres. On les appelait la Bande des Quatre.

— Eh bien, dites donc...

— Je sais, ça peut vous paraître ridicule, mais écoutez-moi s'il vous plaît.

— Je vous écoute.

— Les trois types sont morts, annonça Jörgen.

Karlsson lisait le programme cinéma en cherchant un film particulier. On ne le passait plus. Tant pis, il louerait un DVD, comme

d'habitude.

— Ah, c'est regrettable, commenta-t-il platement.

— Effectivement, renchérit Jörgen, et maintenant c'est Ylva qui manque à l'appel. Ça me paraît une coïncidence pour le moins troublante.

— Hum.

Le commissaire était arrivé à la page télé. Rien de bien intéressant.

— Ça ne peut pas être une coïncidence, insista Jörgen.

— Ces types assez durs, dit Karlsson, comment ils sont morts ?

— L'un est décédé d'un cancer, il y a trois ans. Un autre a été assassiné et le troisième a trouvé la mort lors d'un accident de moto en Afrique, il y a un an environ.

— C'est triste pour eux, mais je ne vois pas bien le rapport. Si ce n'est qu'ils étaient amis quand ils étaient jeunes.

— Si. Parce qu'il y avait une fille...

— Ylva ?

— Non, une autre.

— Ah bon.

Ce petit jeu allait continuer encore longtemps ? se demanda le commissaire.

— Annika Lundin, dit Jörgen.

— Annika, oui.

— Et elle s'est suicidée.

— Ah bon, fit Karlsson en repliant son journal.

Il se cala dans son fauteuil et regarda par la fenêtre.

— Après ça, la Bande des Quatre s'est comme dispersée.

— Après quoi ?

— Après qu'elle s'est suicidée. Vous ne m'écoutez pas ?

— Si, si, je vous écoute.

— Bon, alors ce qui est vraiment intéressant, c'est que les parents d'Annika, Gösta et Marianne Lundin, ont emménagé dans la maison en face de celle d'Ylva.

— Gösta et Marianne... ?

— Lundin, répéta Jörgen. Je ne pense pas que ce soit une coïncidence.

— Non, c'est peu probable, dit le policier en bâillant.

— Vous devriez aller leur parler, fit Jörgen d'un ton pressant.

— Absolument, répondit Karlsson. Est-ce que vous avez un numéro de téléphone où je peux vous joindre ?

Jörgen lui donna ses numéros de portable et de fixe. Le commissaire fit semblant de les noter.

— Je vous appellerai dès que j'en saurai plus, lui assura Karlsson. Merci pour votre appel.

Il raccrocha. Le cinéma, ah oui. C'était quoi, déjà, le film qu'il

voulait voir ?

Gerda frappa à la porte et interrompit ses rêveries.

— On déjeune ensemble ? proposa son collègue.

Karlsson se leva et passa sa veste.

— Enfin, une bonne idée.

Jörgen Petersson avait bien senti qu'il n'avait guère été convaincant. Pourtant ses pensées étaient limpides comme du cristal. Mais dès qu'il les mettait en mots, elles paraissaient n'avoir ni queue ni tête. Le commissaire avait promis de parler aux Lundin, mais Jörgen doutait fort qu'il se donne la peine de soulever son téléphone...

Le policier l'aurait-il traité différemment s'il avait su qui il était et ce qu'il représentait ? Oui, sans hésitation. Mais il ne pouvait pas lui envoyer par fax une photocopie de ses relevés de comptes ! Possédait-il dans ses relations quelqu'un susceptible de jouer les intermédiaires ? Quelqu'un dans la police ? Non. Dans le domaine de la justice et du droit, il ne connaissait que l'avocat chargé de rédiger ses contrats commerciaux.

Si la théorie de Calle était avérée, à savoir que les avocats connaissaient ceux qui contournaient la loi, qui à leur tour étaient potes avec le procureur, qui lui-même avait des liens avec la police, peut-être finirait-il par atteindre son but, au bout de quelques heures passées en coups de fil... Mais sa crédibilité serait pour ainsi dire réduite à néant.

Si Jörgen Petersson voulait aller plus loin, il fallait qu'il parle directement au mari d'Ylva. Et tant pis s'il avait promis à Calle de s'en abstenir. Mike Zetterberg restait la seule personne qui l'écouterait peut-être.

Il était possible que Jörgen se fourvoie du tout au tout ; cela dit, une question restait en suspens. Et cette question, seul le mari d'Ylva pouvait y répondre.

Ylva regarda l'écran. Elle vit Mike, Nour et Sanna monter en voiture. Sanna était de nouveau assise à l'arrière, mais elle n'en avait pas l'air contrariée pour autant. Une nouvelle routine du matin semblait s'être installée avec une petite fille qui met une éternité à beurrer ses tartines, qui mange à la vitesse d'un escargot et qui ne se montre satisfaite que si les boucles de ses lacets sont exactement identiques.

C'était peut-être la dernière fois qu'elle les voyait. En tout cas, à l'écran. Elle n'en fut pas triste. Tout était bien maintenant. Ça suffisait comme ça.

Elle éteignit le poste, s'allongea sur le lit et ferma les yeux. Se remémora, point par point, son plan. A supposer que ce fût réellement un plan. Elle avait l'intention de passer à l'action et de mettre à exécution ce qu'elle avait décidé, mais elle ne pouvait savoir quel en serait le résultat.

Le verre d'eau, le fil électrique, la fourchette sous le matelas.

Elle n'avait jamais frappé personne et ne savait pas comment s'y prendre. Elle sortit la fourchette et la palpa. Les pointes étaient plutôt émoussées. Elle souleva le drap et donna des coups de fourchette dans le matelas. Ça ne fit même pas un trou.

Les yeux, pensa-t-elle. Il faut viser les yeux.

Elle remit la fourchette dans sa cachette, borda le lit et alla dans le cabinet de toilette pour se regarder dans le miroir. Elle était une autre maintenant, elle n'était plus celle qu'on avait traînée dans cette cave, il y avait dix-huit mois de cela. Mike la reconnaîtrait-il seulement ?

Ylva retourna dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur. Il fallait qu'elle mange quelque chose et se repose ensuite.

Quoi qu'il lui arrive, ce serait son dernier jour de captivité.

Mike se pencha vers Nour et l'embrassa sur la bouche.

— A ce soir.

— Oui, à ce soir.

Nour descendit de voiture, claqua la portière et fit un signe de la main quand elle fut sur le trottoir. Mike enclencha la première et démarra, regardant dans le rétroviseur Nour qui entrait dans son bureau.

Il avait chaud au cœur, il se sentait heureux.

L'euphorie perdura jusqu'au déjeuner, avant de céder la place à la mélancolie.

Rien de particulier n'avait entraîné ce revirement. Pas de mauvaises nouvelles, pas de prévisions pessimistes ou de plaintes d'employés. Pas non plus de soudaine baisse de tension, de souvenirs pénibles, ni de tâches difficiles. Ce n'était qu'un changement d'humeur comme cela lui arrivait fréquemment.

Il ouvrit un nouveau rapport et commença à lire. Trois quarts d'heure plus tard, il repoussa les feuilles, se frotta la racine du nez en soulevant ses lunettes, et se rendit compte qu'il n'avait rien appris. Ce n'était qu'un rapport de plus, payé une fortune par sa société, dont le seul mérite était de déculpabiliser les petits chefs d'entreprise en leur donnant des raisons de râler en cas d'échec.

Mike regarda sa montre : il pouvait rentrer chez lui avec bonne conscience. Il appela Nour de sa voiture, mais elle avait des choses à terminer au travail, elle prendrait le bus.

— Alors, à plus tard, dit-il. Je m'occupe du repas.

Il se rendit au supermarché et parcourut les rayons sans trouver l'inspiration. De la viande ? Hum... Du poisson, non. Du poulet, non plus, pas encore une fois. Et en végétarien, n'y avait-il pas autre chose qu'une quiche aux brocolis ?

Par le fait du hasard, Gösta lui aussi se trouvait au supermarché et ils échangèrent quelques banalités sur la difficulté de varier les menus.

Mike opta pour des spaghettis avec une sauce au fromage type roquefort et bacon frit. Et une salade. Il ajouta deux ou trois choses pour le petit déjeuner.

Il roula jusqu'à l'école et rejoignit la salle du centre de loisirs. Il ne vit pas Sanna, et l'équipe qui encadrait les enfants le regarda, étonnée. Son cœur se mit à battre à se rompre et, une fraction de seconde, il se trouva plongé dans un abîme, avant de se rappeler que Sanna avait commencé à suivre des cours de musique. Il sourit et se dirigea vers la salle d'où s'élevaient pas mal de fausses notes.

Il frappa doucement à la porte et entra.

— *Au clair... de la lune...* Oui, c'est ça.

Mike n'allait pas louer la fameuse salle de concert du Berwaldhallen de sitôt.

— Bravo, ça sonne bien ! lança-t-il en applaudissant.

— Je peux jouer mieux que ça, dit Sanna.

— Moi, j'ai trouvé ça très bien. Tu as fini ?

Il regarda le professeur de musique, qui lui fit signe que oui.

— Eh bien, dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à dire merci et au revoir.

Après s'être exécutée, l'enfant quitta la salle en sautillant et alla à la voiture.

— Je peux m'asseoir devant ?
— Mon trésor, on est tout près, ça ne vaut pas le coup de déplacer le rehausseur pour un trajet si court.
— Bon, d'accord.
Incroyable ! Sanna avait grimpé à l'arrière sans une protestation et continuait à souffler dans sa flûte à bec. Il voulut lui dire des paroles d'encouragement, mais ne trouva pas les mots.
— Ça te plaît de jouer de la musique ?
— Oui, fit-elle.
Et elle continua à jouer.
Au clair de la lune...

Ylva s'était maquillée, habillée, elle était prête. Elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval, car Gösta aimait tirer dessus au moment d'éjaculer. Une sorte de marque de jouissance animale.

Elle s'était apprêtée en se pliant aux desiderata de Gösta. Sauf que cette fois, elle n'avait pas mis de lubrifiant. Il ne la pénétrerait pas. Ni aujourd'hui ni jamais plus.

En l'entendant frapper à la porte, elle prit une profonde inspiration et vérifia que tout était en place avec le verre d'eau près du mur.

Elle alla se poster à l'endroit désigné, les mains sur sa tête, les coudes bien écartés pour mettre en avant sa poitrine, et fit une bouche en cœur.

Il ouvrit la porte. Il tenait à la main une bouteille de champagne et deux coupes.

Il jeta, de manière automatique, un regard au plan de travail, où il vit le couteau, les ciseaux, la bouilloire et le fer à repasser bien en évidence.

— Je me suis dit qu'on allait fêter ça, fit-il en levant la bouteille.

Elle se mit à genoux, les mains dans le dos. Elle avait tout planifié, s'était rejoué la scène mentalement, un nombre incalculable de fois. Pas question de s'éloigner du plan qu'elle s'était fixé.

Il posa la bouteille par terre près de l'évier, verrouilla la porte et la regarda.

— T'es si impatiente que ça ?

Ylva hocha lentement la tête, les yeux toujours baissés et la bouche ouverte.

— Eh bien, tu vas devoir te retenir, dit-il en retirant le muselet.

Ylva, toujours agenouillée, le vit faire sauter le bouchon et remplir les coupes.

Il s'approcha d'elle, la regarda.

— Tu n'es qu'une bonne petite salope, hein ?

Il lui tendit un verre.

— Tiens, tu l'as mérité.

Ylva but une gorgée, sans avaler. Elle posa le verre par terre à côté d'elle et entreprit de lui déboutonner son pantalon. Elle prit sa verge dans sa bouche, laissa les bulles lui chatouiller le gland et le champagne ruisseler le long de ses testicules.

Elle se remplit la bouche avec le reste de la coupe et baissa le pantalon de Gösta jusqu'à ses chevilles. Il la laissa faire : il ne voulait pas que ses habits soient trempés. Il dégagea un pied puis l'autre de son pantalon et de son caleçon. Il la laissa même lui enlever ses chaussettes.

Elle plaça les vêtements en pile sur le lit et reprit son membre dans sa bouche. Le champagne s'écoulait le long des cuisses de Gösta, et elle tendit sa coupe avec enthousiasme pour en quémander plus. Une fois le verre plein, Gösta continua à verser le contenu de la bouteille sur le visage de la jeune femme et la base de sa verge.

Gösta se tenait maintenant dans une flaque. Le plan d'Ylva fonctionnait. Le champagne remplaçait l'eau. Ce qui comptait, c'était que le sol soit mouillé.

Elle leva les yeux vers lui et vit qu'il la regardait comme si elle était une putain dont il avait loué les services et avec qui il pouvait faire ce qu'il voulait. Son visage arborait une expression qu'elle connaissait bien, annonciatrice d'une grande violence sexuelle.

Elle remplit de nouveau sa bouche de champagne, reposa la coupe et joignit ses mains dans le dos. Il saisit sa queue-de-cheval et lui enfonça son sexe encore plus profondément dans la gorge. Elle eut un haut-le-cœur, mais fit semblant d'y prendre du plaisir.

Elle tenait le fil électrique derrière son dos. Dès qu'il lâcherait sa queue-de-cheval, dès qu'il lâcherait...

La sonnerie du téléphone fut une distraction bienvenue. Les fausses notes de la flûte à bec résonnaient dans le salon, toujours les mêmes, au même endroit, mais Mike n'avait pas le courage de demander à sa fille d'arrêter de jouer.

L'écran affichait *Numéro inconnu*. Sans doute Nour qui appelait du bureau. Il ferma la porte de la cuisine et décrocha.

— Salut ! dit-il tendrement.

— Euh, bonjour, répondit une voix surprise, à l'autre bout du fil. Mon nom est Jörgen Petersson. J'aimerais parler à Michael Zetterberg.

— C'est moi-même, fit Mike avec plus d'autorité.

— Je vous dérange peut-être ?

— Pas de problème, mais vous je préviens que je n'achète rien par téléphone.

— Ce n'est pas pour ça que je vous appelle.

Mike sentit aussitôt son estomac se nouer.

— Je voudrais que vous m'écoutez, poursuivit Jörgen, et j'aimerais que vous ne raccrochiez pas avant d'avoir entendu ce que j'ai à vous dire.

Mike se laissa tomber sur une chaise.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il.

— Je suis allé à l'école Brevik en même temps que votre femme, dit Jörgen.

— Ma femme a disparu, rétorqua Mike d'une voix tranchante. Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ?

— Juste une question, reprit Jörgen sans tenir compte de cette remarque. Qu'est-ce qu'Ylva vous a dit sur Gösta et Marianne Lundin ?

Mike ne répondit rien, interloqué.

— Gösta et Marianne Lundin avaient une fille qui était aussi à l'école avec nous. Elle s'est suicidée. Les types que fréquentait Ylva à l'école sont tous morts. Je pense qu'il y a un lien. Je pense que votre femme, d'une façon ou d'une autre, avait quelque chose à voir avec le suicide d'Annika – autrement dit, je pense que Gösta et Marianne Lundin la tiennent pour responsable de la mort d'Annika. Michael ? Vous êtes encore là ? Michael... ?

Gösta lâcha la queue-de-cheval d'Ylva. Elle rejeta la tête en arrière, approcha le fil électrique du sexe luisant et appuya sur l'interrupteur.

Une flamme jaillit, il y eut un son étouffé et tout devint noir.

Ylva ne savait pas à quoi s'attendre, mais elle n'avait pas imaginé faire sauter les plombs.

— Bordel de merde, espèce d'enfoirée !

La voix de Gösta était tendue sous l'effet de la douleur et Ylva l'entendit s'affaïsser, son dos heurtant le mur. Sa respiration était laborieuse et elle sentait l'odeur de la chair brûlée.

— Ah, cette fois, je vais te faire la peau, sale pute !

Elle tâtonna sous le matelas, saisit la fourchette et entreprit de le frapper au visage. La première fois, il réussit à esquiver le coup, mais la seconde fois, la fourchette s'enfonça dans sa joue.

Ylva sauta sur le lit, mit la main sur le pantalon et fouilla les poches pour y prendre les clés.

— Je ne suis pas une pute ! hurla-t-elle en donnant des coups de pied dans la direction où elle pensait qu'il était. Je suis la maman qui saute du ponton. T'entends ça, vieux cochon pervers ? Je suis la maman qui saute du ponton.

Elle trouva enfin les clés et courut vers la porte. Ses mains tremblaient et elle n'arrivait pas à enfoncer la clé dans la serrure. Elle l'entendit se relever au prix d'un immense effort. Elle n'y arriverait pas.

— Je vais te briser la nuque, t'entends ?

Il avança péniblement vers elle. Le couteau et les ciseaux étaient sur le plan de travail. Elle hésita. La porte ou le couteau ?

Elle fit deux pas vers le coin cuisine, saisit le couteau et le brandit devant elle, dans le noir. Les clés dans la main droite, le couteau dans la gauche. Il aurait mieux valu que ce soit le contraire. Le couteau aurait dû être dans la main droite. Elle n'avait ni force ni coordination dans la main gauche.

Elle l'entendit respirer, puis ricaner. Elle n'avait aucune chance d'atteindre la porte. Il était debout et il était plus fort.

— Je suis là, dit-il. Ça se terminera comme ça se termine toujours. Tu n'as aucun endroit où te cacher.

Elle se tenait près du plan de travail et essayait de respirer le plus silencieusement possible. Il n'était plus qu'à quelques mètres. Il s'était arrêté et tendait l'oreille, comme elle.

— Ah, tu te planques dans la cuisine ? Ce n'est pas une bonne idée. La cuisine est petite et étroite, tu es faite comme un rat.

Il fit un pas en avant.

— Est-ce que je t'ai déjà baisée dans la cuisine ? Je pense que c'est ce que je vais faire... te baiser dans la cuisine. Je vais te baiser avec une bouteille cassée, t'entends ?

Il était tout près. Elle attendit, retenant sa respiration. Il fallait qu'elle change de main, que le couteau soit à droite. Mais comment s'y

prendre sans faire de bruit et révéler où elle était ? Elle n'avait plus qu'une dernière chance, et il fallait que l'arme s'enfonce le plus profondément possible, pour qu'il ne puisse pas la poursuivre.

Elle s'accroupit, ses articulations craquèrent légèrement.

— Tiens, tiens. Qu'est-ce que j'entends ? T'es donc bien dans la cuisine, comme je le pensais. T'attends que je vienne te prendre ? Pour que je te baise comme t'aimes te faire baiser, hein ?

Il se rapprocha en soufflant. Elle sentit sa présence toute proche. Quelque chose vola au-dessus de sa tête et la bouteille de champagne se fracassa contre le mur derrière elle.

Elle lança les clés en direction de la porte, pour faire diversion, prit le couteau dans son autre main et se jeta sur lui. La lame s'enfonça dans son torse. Elle la retira, frappa à nouveau.

— Jusqu'au fond, hein ? hurla-t-elle. Quel effet ça fait ? Jusqu'au fond !

Elle enfonça le couteau une troisième fois et le laissa planté là. Gösta s'effondra sur le sol.

Ylva se releva d'un bond, chancela jusqu'à la porte, tâtonna par terre à la recherche des clés, les ramassa. Ses mains ne tremblaient plus. Elle mit la clé dans la serrure et la tourna.

Mike se sentait fiévreux. Il était assailli par des pensées qu'il n'arrivait pas à chasser. Comme si une ribambelle d'enfants l'enfermaient au centre d'une ronde dans une cour d'école. Tout se mélangeait dans sa tête.

Encore un type à l'esprit dérangé, oui. Dans le même genre que le journaliste qui était venu le harceler chez lui, la semaine passée. Des malades qui aimaient répandre la merde, uniquement pour le plaisir de jouer un court instant avec la mort, fût-elle celle des autres. La mort était attrayante, pas de doute là-dessus. Ça attirait les détraqués comme le miel attire les mouches.

Pourtant, il y avait un hic. Gösta avait eu une fille. Qui était morte jeune. Il ne voulait pas en parler, ce qui était parfaitement compréhensible. Surtout étant donné les relations de médecin à patient qui étaient les leurs.

« Qu'est-ce qu'Ylva vous a dit sur Gösta et Marianne Lundin ? »

Qu'avait-il voulu dire par là ? Quel lien y avait-il entre Ylva et les Lundin ? Ils n'avaient pas encore emménagé lorsque Ylva avait disparu, ils s'étaient installés juste après. Ou à peu près à cette époque. Exactement à cette époque...

Quoi qu'il en soit, Ylva n'avait jamais mentionné avoir rencontré les nouveaux voisins.

Mais pourquoi ce cinglé voulait-il mêler Gösta et Marianne Lundin à tout ça ? D'ailleurs, comment savait-il qui ils étaient ?

Quelque chose ne tournait pas rond. Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

Un patient.

Naturellement. Le type qui l'avait appelé était l'un des patients de Gösta. Quelqu'un qui avait entendu Mike et son psychiatre parler ensemble et qui, dans son esprit dérangé, s'était créé un monde parallèle.

Oui, ce ne pouvait être que ça. Il n'y avait pas d'autre explication.

Mike poussa un soupir de soulagement, sans pour autant cesser de trembler. Il était toujours contrarié. Il cligna des yeux, mais ne parvint pas à dissiper son malaise.

Lentement, il regarda autour de lui et laissa les images et les sons le pénétrer à nouveau. Il entendit Sanna dans le salon, qui s'entêtait à jouer *Au clair de la lune*...

L'équivalent de la *Lettre à Elise* pour le piano.

L'équivalent de *Smoke on the Water* pour la...

Mike se souvenait de la première fois qu'il avait rencontré Gösta et compris qu'ils étaient voisins. Le psychiatre s'était installé dans la maison de la Sundsliden où, à grands frais, la cave avait été aménagée en studio de musique. Gösta avait fait semblant de jouer de la guitare en fredonnant un riff de *Smoke on the Water* de Deep Purple.

Ça se voulait de l'ironie, c'était évident. Mais à ce point ?

Ses pensées l'assaillirent de plus belle. Mike eut du mal à déglutir.

Il avait raconté à Gösta qu'un idiot de journaliste s'était pointé chez lui pour lui parler de trois types morts. Gösta lui avait dit qu'il ne comprenait pas pourquoi. « Trois personnes qui fréquentaient la même école sont décédées. Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange là-dedans. »

Trois personnes... Mais avec Ylva, ça faisait quatre. Mike et Gösta avaient toujours parlé d'Ylva comme si elle était morte. Aucun des deux ne pensait qu'elle reviendrait. Or Gösta n'avait pas dit quatre, mais trois.

Sans doute un simple malentendu, mais quand même...

Pour évacuer le doute qui l'envahissait, Mike ouvrit en grand le robinet et but directement au jet.

D'ailleurs, c'était facile d'en avoir le cœur net.

Il ouvrit la porte du salon.

— Oh, mon trésor, tu joues vraiment bien. Tu sais à quoi je pensais ?

Sanna secoua la tête.

— Je me disais qu'on pourrait aller chez Gösta et Marianne, tu sais, ceux qui habitent la maison blanche, dans la Sundsliden. Il a un vrai studio de musique. On pourrait peut-être enregistrer ton morceau. Comme ça tu le garderais et tu pourrais comparer avec ce que tu joueras plus tard. Hein, qu'est-ce que t'en penses ?

Ylva tourna la clé et ouvrit la première porte. Ce fut si facile qu'elle se demanda pourquoi elle ne l'avait pas fait plus tôt. Elle prit l'autre clé et sentit quelque chose de froid dans son dos. Et encore une fois.

La jeune femme chercha de l'air, mais ses poumons ne lui obéirent qu'à moitié. Elle expira et cracha du sang. L'un de ses poumons était perforé. Etonnée de son calme, elle s'imagina un ballon dégonflé. Jusqu'alors, elle n'avait jamais pensé à ses poumons comme à des ballons. Cela avait été des morceaux de chair, visqueux, peu ragoûtants, comme tous les organes, mais jamais des ballons emplis d'air.

Elle poussa la deuxième porte. Un rai de lumière éclaira l'escalier et pénétra dans la cave. Gösta gisait par terre derrière elle, incapable cette fois de se relever. La fourchette était restée fichée dans sa joue juste sous l'œil. Dans sa main, il tenait le couteau de cuisine.

Ylva fut surprise de constater que la haine de Gösta était si intense qu'il avait réussi à retirer le couteau de son corps, à se lever et à la poignarder à deux reprises dans le dos. Cela n'avait plus d'importance dorénavant, elle n'éprouvait plus ni crainte ni colère, elle était seulement étonnée.

— Nous étions des enfants, dit-elle, la bouche pleine de sang. Des enfants.

Elle rejoignit l'escalier en titubant. Le sang lui coulait le long du menton, formait une traînée brunâtre jusqu'à ses cuisses. Elle parvint à s'agripper à la rampe, rassembla toutes ses forces pour se hisser à l'étage, marche après marche.

Elle entendit des voix, huma l'air frais chargé d'odeurs extraordinaires. Elle voulut s'en remplir les poumons, se mit immédiatement à tousser. La lumière se fit plus intense. La vraie lumière du jour, la lumière aveuglante du soleil.

Encore quelques marches.

Mike tenait sa fille par la main.

— On est si pressés que ça ? demanda Sanna.

— Non, on n'est pas pressés. Je pensais seulement qu'on pourrait faire ça avant de manger. Nour sera bientôt de retour et ça lui ferait une belle surprise d'avoir son disque à elle...

— Comment ça ?

— Un enregistrement. Que tu peux écouter et repasser autant de fois que tu veux.

— Comme sur l'ordi ?

— Exactement.

Ils coupèrent à travers la pelouse et Mike maintint le portail ouvert pour laisser passer Sanna. Il vit Marianne à la fenêtre de la cuisine, lui adressa un signe de la main. Elle ouvrit la porte avant même qu'ils soient sous son porche.

— Gösta n'est pas à la maison.

— Oh, quel dommage ! fit Mike en plaçant ses mains sur les épaules de sa fille. Sanna s'est mise à la flûte à bec, alors j'ai pensé qu'on pourrait peut-être emprunter le studio pour enregistrer son premier morceau.

— Le studio ?

Marianne semblait tomber des nues.

— Le studio de musique, précisa Mike. Celui qui est dans la cave.

— Ah, oui. Non, ce n'est pas possible.

Mike eut un sourire étonné. Marianne se balançait d'un pied sur l'autre.

— Gösta est très pointilleux en ce qui concerne son studio, il ne laisse personne y entrer. C'est son domaine à lui.

— Je comprends, je comprends, répondit Mike, mal à l'aise, ne sachant pas comment poursuivre la conversation. Eh bien, merci quand même, dit-il avec un sourire.

Il espérait que ça ne paraîtrait pas ironique.

— Ce n'est pas contre vous, ajouta Marianne.

— Non, non, je comprends. Vous lui direz que je suis passé.

— Je n'y manquerai pas.

Mike se retourna comme pour s'en aller, se ravisa.

— Votre fille, lança-t-il.

La réaction fut immédiate. Mike le vit dans ses yeux. Mais c'était si impensable qu'il continua à parler, même si, à cet instant précis, il avait compris.

— Elle était dans la même école qu’Ylva, poursuivit-il, conscient que les pièces du puzzle se mettaient enfin en place.

Tout ce que l’autre cinglé lui avait raconté au téléphone était vrai, chaque mot.

Marianne ne répondit rien. Son visage était froid, impassible, il ne révélait aucune émotion.

On entendit un bruit montant du sous-sol.

— Je descends dans la cave, déclara Mike en passant devant Marianne.

Au même instant, Sanna poussa un cri d’horreur en voyant surgir une personne livide, couverte de sang, presque nue, en haut des marches.

Mike s’arrêta net. La peau translucide de la femme semblait en matière plastique. Seul le sang qui lui coulait de la bouche paraissait réel. Elle leva un bras, le tendit vers lui. Mike savait bien qui elle était, mais ce fut dans la manière qu’elle eut de lever le bras qu’il reconnut vraiment sa femme.

Mike se précipita vers Ylva, passa un bras autour de ses épaules et la conduisit hors de la maison. Ils s'arrêtèrent au portail. Elle ne pouvait plus avancer. Mike s'assit sur le gravier, posa la tête de sa femme sur ses genoux et la berça doucement. Sanna se tenait un peu plus loin, n'osant approcher.

— Je suis désolée, souffla Ylva.

Mike secoua la tête.

— Pardonne-moi, dit-il.

Ylva chercha sa fille des yeux.

— Sanna, c'est maman, fit Mike avec un geste l'invitant à les rejoindre.

La petite fille hésitait. La femme ensanglantée lui faisait peur. Les dents rouges, les cheveux gris, la peau d'une blancheur de porcelaine. Elle avait envie de s'enfuir, elle ne voulait pas regarder.

Ylva leva faiblement la main.

Sanna s'approcha à pas lents et s'accroupit.

— Je sais jouer de la flûte. Tu veux entendre ?

Il y avait du sang partout, au point que les ambulanciers ne comprirent pas tout de suite qui était blessé. Quand Mike leur assura que le sang sur ses vêtements était celui d'Ylva, ils examinèrent rapidement cette dernière, l'allongèrent sur une civière et se dirigèrent vers le véhicule de secours. Des voisins curieux, qui s'étaient attroupés et assistaient à la scène, hypnotisés, s'écartèrent pour les laisser passer.

Mike prit sa fille par la main et tous deux emboîtèrent le pas aux ambulanciers. L'infirmière plaça un masque à oxygène sur le visage d'Ylva et l'homme s'installa au volant.

Ylva avait perdu connaissance en écoutant *Au clair de la lune*... Mike avait cru déceler comme un sourire sur ses lèvres.

Des cris leur parvinrent. Par la vitre du véhicule, Mike vit des flammes s'échapper de la fenêtre de la cuisine de Gösta et Marianne. Les rideaux avaient pris feu et les flammes léchaient le plafond.

— Y a encore quelqu'un à l'intérieur ? demanda l'homme qui conduisait.

Mike ne répondit pas. Il vit l'infirmière presser une poire en caoutchouc reliée au masque à oxygène et comprit qu'on aidait Ylva à

respirer. Il savait qu'ils se trouvaient dans une ambulance, il avait conscience de tenir sa fille par la main, et pourtant, tout glissait sur lui.

L'infirmière répéta la question du chauffeur :

— Y a encore quelqu'un à l'intérieur ?

— Oui, répondit Sanna.

Le conducteur de l'ambulance appela les pompiers. L'infirmière s'activait avec frénésie : elle faisait de son mieux pour aider Ylva à respirer, lui faisait des piqûres, lui parlait. Mike se serait cru dans un film.

Mike se fit la réflexion que c'était un étrange métier que de côtoyer ainsi la mort. Pourquoi choisir d'être ainsi au cœur de tant de drames ? L'infirmière n'arrêtait pas de parler, informant le conducteur, minute par minute, de l'état de la patiente. Pour finir, elle regarda sa montre et donna l'heure à haute voix. Cela avait-il encore de l'importance ? se demanda Mike.

Ylva passait pour morte depuis si longtemps...

Quelqu'un emporta les vêtements ensanglantés de Mike et lui donna une chemise en coton à manches courtes imprimée du logo du comté. On leur indiqua une salle d'attente. Sanna était assise sur les genoux de son père, Nour sur la chaise à côté d'eux. Tous les trois se tenaient la main et gardaient le silence.

Le sol de la pièce était recouvert de linoléum et le mobilier en bois clair tapissé d'un épais tissu vert.

Sanna se pencha en avant et prit un illustré sur la table basse. Elle le donna à Mike, qui le lut pour elle.

Une fois cette histoire terminée, il se mit à lire la suivante, même s'il se demandait si Sanna l'écoutait vraiment ou si elle voulait seulement entendre le son de sa voix. Elle balançait nerveusement les pieds.

La porte s'ouvrit et tous les trois levèrent les yeux vers l'infirmière.

— Vous pouvez la voir, annonça-t-elle.

Ils longèrent le couloir. L'infirmière s'arrêta devant une porte et leur demanda s'ils se sentaient prêts.

Nour jeta un coup d'œil à Mike.

— Je ne sais pas vraiment...

— Si, dit Mike en lui pressant la main. S'il te plaît.

L'infirmière ouvrit la porte et les laissa entrer.

Ylva était allongée sur le lit, un drap remonté jusqu'aux épaules. Sa tête reposait paisiblement sur l'oreiller. Ses yeux étaient clos. Sa peau translucide au teint de porcelaine paraissait moins effrayante dans la lumière tamisée de la chambre. Même s'il était évident qu'ils avaient sous les yeux un corps et non plus un être de chair et de sang...

Nour se tint en retrait, laissant Mike et Sanna s'approcher et s'asseoir sur les chaises près du lit.

Après quelques minutes, le dos de Mike fut secoué de sanglots. Il s'effondra sur la dépouille de sa femme. Sanna lui tendit la main pour le consoler.

Quand ils se redressèrent enfin, leurs yeux étaient rouges et gonflés.

Nour leur ouvrit ses bras et les étreignit tous les deux.

Karlsson but une gorgée de café et reprit l'article qu'il venait de lire. Il y avait pas mal de détails à mémoriser. Certains éléments étaient nouveaux pour lui, et amis et relations ne manqueraient pas d'exiger de lui d'autres informations.

Il fallait bien donner à manger à la meute, sinon il perdrait la face. « Pas informé ? Pas au courant ? Tu devrais pourtant le savoir, toi qui es de la police ! Ce n'est pas toi qui as mené l'enquête ? »

Gerda était assis en face de lui avec son propre exemplaire. Lui aussi lisait l'article, et pour les mêmes raisons.

— Bon sang, quels malades !

— Ça, tu peux le dire.

— Au fait, combien de temps elle est restée enfermée ?

— Plus d'un an et demi.

— Et, pendant tout ce temps, son mari a été le patient de ce type ? C'est quand même fou qu'il ne se soit douté de rien !

— Oui.

— C'est vraiment étrange qu'il ne l'ait pas soupçonné.

— Qui ça ? Le psy ?

— Oui, c'est bizarre.

— Ça paraît assez étrange en effet.

— On n'aurait rien pu faire.

— Non. Comment on aurait pu deviner un truc pareil ?

Gerda continua sa lecture.

— Il était déjà mort ?

— Le psy ? Faut croire. Pas de fumée dans les poumons. Pas comme la vieille chouette qui a foutu le feu.

— Alors Ylva l'a buté ?

— Eh oui.

— Du bon boulot.

— Pour ça, oui.

— Mais pourquoi elle ne l'a pas fait avant ?

— Elle n'en a peut-être pas eu l'occasion.

— D'accord, mais quand même.

Karlsson secoua la tête.

— Quel sale pervers !

Gerda abonda dans son sens. Quelqu'un frappa à la porte. Tous deux redressèrent la tête. Un collègue arborant un large sourire entra en tenant un journal.

— Vous avez vu ça ?

Il jeta le journal sur le bureau du commissaire et s'en alla en sifflotant. Gerda fit le tour du bureau pour lire par-dessus l'épaule de Karlsson.

Ylva est morte par négligence – la police a volontairement ignoré des tuyaux déterminants.

L'article était illustré par une photo de Karlsson et décrivait en détail le coup de téléphone qu'il avait reçu quelques jours plus tôt.

— Qui a écrit ces conneries ? s'écria Karlsson en cherchant le nom du journaliste. Calle Collin ? Mais c'est qui, cet enfoiré ?

Sanna avait tanné son père pour avoir le droit de se baigner encore une fois. Elle avait envie de nager dans les vagues provoquées par le passage du ferry de 18 h 30 en route pour Oslo. Le bateau quittait Copenhague à 17 heures et passait au large de Hittarp à 18 h 20. Dix minutes plus tard, le remous laissé dans le sillage du ferry touchait la côte. Oh, ce n'étaient pas de grosses vagues, mais au moins on pouvait compter sur leur ponctualité.

Mike n'avait pas été difficile à convaincre. Il trouvait que les efforts de Sanna pour le rallier à sa cause devaient payer. Quelles autres possibilités les enfants avaient-ils d'influer sur le cours des choses ? De fait, lui-même, enfant, avait nagé dans les vagues provoquées par le passage du ferry de 18 h 30, et c'était une tradition qu'il était heureux de voir se transmettre.

Ils arrivèrent largement en avance et Sanna sauta tout de suite dans l'eau. Elle n'avait pas envie d'attendre sur le ponton. Elle était venue pour se baigner, les vagues, c'était seulement un plus. Nour était assise sur un banc.

— Les voilà qui arrivent ! annonça Mike, le doigt pointé vers la mer.

Sanna rejoignit rapidement l'échelle à la nage et grimpa. Elle se tint prête et regarda son père.

— Tu ne te baignes pas ?

— Si, bien sûr, fit-il en resserrant la ficelle de son caleçon de bain.

— Tu es prêt ? s'enquit Sanna.

— Oui.

— Allez, montrez-moi un beau plongeur, dit Nour.

Sanna fixait les vagues qui lentement s'approchaient du rivage. Elle tapota le ventre de son père.

— On prend la plus grande, d'accord ?

— D'accord.

— Maintenant !

Ils coururent au bord du ponton et sautèrent dans l'eau.

Annika est si heureuse d'avoir été invitée, qu'ils sachent même qui elle est. La bande qui reste toujours juchée sur le rebord de la fenêtre, dos à la vitre, toisant tout le monde. Les endroits qu'occupent ceux qui font la loi et où les perdants et les opprimés n'osent s'aventurer. Ils savent qui elle est parce que Ylva a crié son nom avant de la rejoindre, et elle l'a suivie au gymnase, elle lui a parlé, a dit qu'elle la trouve cool et elle l'a même invitée chez elle. Ce n'est pas pour une fête ou un truc spécial, elles vont seulement passer un bon moment ensemble. La télé ? Non, pas cette putain de télé. Ça non.

Mais ce qui est étrange, c'est qu'elles n'ont rien à se dire, et Ylva n'ouvre quasiment pas la bouche, jusqu'à ce que les garçons arrivent avec de l'alcool qu'ils ont volé dans les meubles-bars de leurs parents, et alors elle parle non stop, et ils boivent et ils deviennent tous bizarres et rient et Annika essaie de rire avec eux, mais quand ils lui demandent pourquoi elle rit, elle ne donne pas d'explication et Ylva estime qu'Annika devrait montrer ses seins aux garçons, Annika ne comprend pas pourquoi, et Ylva se demande si elle n'est pas cap, si elle croit que les garçons n'ont jamais vu une paire de nichons, les garçons aussi trouvent qu'Annika doit leur montrer ses seins, et Annika pense qu'elle devrait peut-être se lever et partir, mais c'était pour plaisanter, disent-ils, elle ne comprend pas la plaisanterie ou quoi, et ils remplissent son verre et maintenant elle est de nouveau sur la même longueur d'onde, ils rient ensemble, et ensuite Ylva dit qu'en tout cas Annika peut bien leur montrer sa poitrine, comme ça en vitesse, et tous ont les yeux tournés vers elle, allez, c'est vite fait, montre-les-nous, et Annika relève son pull et le rabaisse aussitôt, mais j'ai rien vu, proteste un garçon, nous non plus, renchérissent les autres, et ils reviennent à la charge et Ylva dit que ça n'a plus d'importance maintenant, elle leur a déjà fait voir, alors Annika soulève son pull et le laisse soulevé, et un garçon veut les toucher, juste les toucher un peu, mais Annika ne veut pas, mais arrête de faire ta sainte-nitouche, et Annika laisse un garçon toucher et alors les deux autres aussi veulent faire pareil et ils disent qu'elle a une belle poitrine, bien ferme, et Annika enlève entièrement son pull et embrasse un des garçons et tous se mettent à rire et à boire encore, Annika veut remettre son pull, mais Ylva dit qu'elle doit enlever son pantalon et leur montrer sa chatte, Annika ne veut pas, mais arrête de faire des manières, ça n'a pas d'importance, mais Annika ne veut toujours pas, Ylva dit qu'elle est ridicule, comme si c'était spécial de

montrer sa touffe, mais t'as qu'à le faire, toi, répond Annika, et les garçons rient de plus belle et Ylva dit que c'est pire dans ce cas de montrer ses seins, la touffe c'est qu'un triangle de poils, d'ailleurs elle et les garçons ils ont déjà été au sauna ensemble et dormi dans le même lit et vu tout ce qu'il y avait à voir, c'est tout ce qu'il y a de normal, disent les garçons, mais vous n'avez qu'à commencer, vous, réplique Annika, mais ils trouvent qu'elle n'a qu'à continuer puisqu'elle a déjà enlevé le haut, ils se déshabilleront après, elle n'a qu'à leur montrer, vite fait, et de nouveau ils ont tous les yeux braqués sur elle, ils lui sourient gentiment, l'encouragent par des hochements de tête, mais non c'est pas bizarre du tout, c'est normal, elle déboutonne son pantalon et ils applaudissent et c'est amusant, et elle descend la fermeture éclair et joue les séductrices en bougeant le haut du corps, les garçons applaudissent et Ylva trouve qu'elle est drôle, et Annika descend son pantalon jusqu'à mi-cuisse, glisse les pouces sous l'élastique de sa culotte, l'enroule un peu pour leur faire deviner les premiers poils et ils crient « plus, plus ! » et Annika baisse entièrement sa culotte et leur dévoile tout, le succès est total et peut-être qu'Annika le regrettera par la suite, mais cet instant est en lui-même beau, grand et elle s'en souviendra toujours, elle remonte sa culotte et ils la huent, mais elle s'assied sur le canapé, prend le haut de son jean et soulève les fesses pour le remonter, mais un garçon l'en empêche en tirant le jean vers le bas et ils rient et lancent des plaisanteries et Annika lui demande de lâcher, mais il dit que c'est pour rire et un des garçons dit qu'elle est belle et qu'elle a un corps fantastique et il l'embrasse pour de vrai et caresse ses seins et elle sent que les autres lui enlèvent son jean, mais elle n'a pas la force de protester et elle a encore sa culotte et elle ressent à la fois du désir et un malaise et le garçon qui l'embrasse pose sa main sur sa culotte et sa main est chaude et agréable et elle pense que peut-être c'est comme ça que ça doit être car elle ne connaît pas autre chose et elle sent quelqu'un lui retirer son pantalon, mais ce n'est pas le garçon qu'elle embrasse et elle arrête de l'embrasser et interroge des yeux Ylva et l'autre garçon qui a maintenant son pantalon et son caleçon autour des chevilles et qui s'approche d'elle et Annika n'embrasse plus personne et elle ne veut pas, mais plus personne ne l'écoute et tout est silencieux et personne ne rit plus et le garçon la pénètre et éjacule presque aussitôt et le prochain attend son tour et Ylva est assise à côté et regarde et le dernier garçon la pénètre et râle d'être le numéro trois car maintenant elle a déjà été élargie et c'est comme d'enfoncer sa queue dans une baignoire d'eau chaude et ils rient et ensuite ils trouvent qu'il ne leur reste plus qu'à remonter et reboutonner leur pantalon et à finir ce qui reste au fond de leurs verres et Annika est recroquevillée en boule pendant qu'elle remet un à un ses vêtements et Ylva dit qu'il vaut

mieux qu'elle s'en aille et gare à elle si elle cafte car ils répéteront à tout le monde qu'elle n'est qu'une salope qui baise trois mecs dans la même soirée.

Titre original : *Kommer aldrig mer igen*

© Hans Koppel, 2011

First published by Telegram Bokförlag, Sweden,
in 2011

Published by agreement with Norstedts Agency

© Presses de la Cité, 2013 pour la traduction
française

Graphisme : Constance Clavel

Photo : © Knape / Getty Images

EAN 978-2-258-10513-3



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »